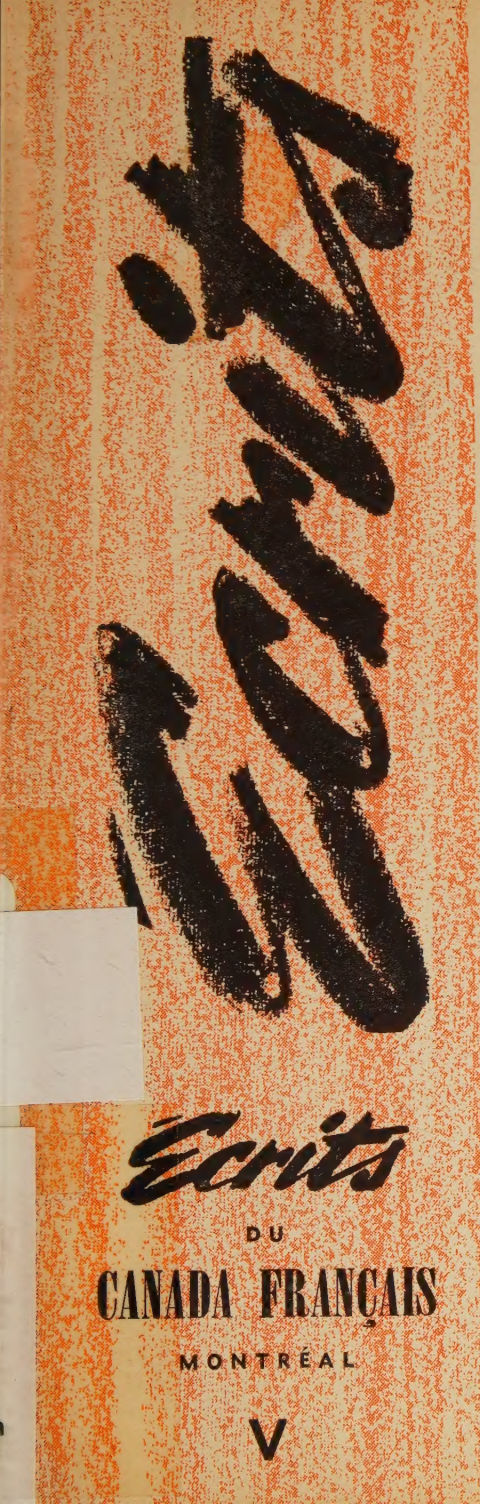

Maurice
TREMBLAY

•

Hubert
AQUIN

•

André
LAURENDEAU

•

Guy
FREGAULT

•

Marie-Claire
BLAIS

•

Jacques
GODBOUT

•

Saint-Denys
GARNEAU

Ex Libris
Universitatis
Albertensis

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/ecrits_1959_5

ÉCRITS
DU
CANADA FRANÇAIS

NOTE DE GÉRANCE

Les ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS seront heureux de publier tout manuscrit inédit qui aura été accepté par le comité de rédaction. Les manuscrits refusés ne seront pas retournés.

Le prix de chaque volume: $2.50

L'abonnement à quatre volumes: $8.00, payable par chèque ou mandat à l'ordre des ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS.

Le comité de rédaction:

Robert Elie,
Jean-Louis Gagnon,
Gilles Marcotte,
Gérard Pelletier,
Marcel Dubé,
Pierre Elliot Trudeau.

Administrateur: Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
340, AVENUE KENSINGTON
WESTMOUNT, MONTRÉAL 6.

ÉCRITS

DU

CANADA FRANÇAIS

V

1959

MONTRÉAL

AUGUSTANA UNIVERSITY COLLEGE
LIBRARY

Les ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS remercient le Conseil des Arts du Canada de la subvention qu'il leur a accordée.

Tous droits réservés, Canada, 1959.
Copyright by Les Ecrits du Canada français, 1959.

SOMMAIRE

MAURICE TREMBLAY

Réflexions sur le nationalisme, *essai* 9

HUBERT AQUIN

Les Rédempteurs, *récit* 45

ANDRÉ LAURENDEAU

La Vertu des chattes, *théâtre* 115

GUY FRÉGAULT

Les Finances de l'Église sous le régime français *étude* 147

MARIE-CLAIRE BLAIS

Poèmes 173

JACQUES GODBOUT

La chair est un commencement, *poème* . . . 193

SAINT-DENYS-GARNEAU

Lettres à Jean Le Moyne 205

MAURICE TREMBLAY

RÉFLEXIONS SUR LE NATIONALISME

MAURICE TREMBLAY — Professeur à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, depuis 1943: titulaire du cours de philosophie sociale et politique, chargé du cours d'histoire de la pensée politique. Directeur du Département de science politique depuis 1954. Auteur de plusieurs études, dont un chapitre intitulé: *Evolution de la pensée sociale,* dans *Essais sur le Québec contemporain,* publié sous la direction de Jean-Charles Falardeau (Presses Universitaires Laval).

Contrairement à la croyance commune, le nationalisme n'est pas une expression universelle de la sociabilité humaine, mais un phénomène nouveau dans l'histoire de l'humanité. Il ne date guère que du début du dix-neuvième siècle, alors que, dans la ligne du mouvement romantique, s'opère la revalorisation des cultures nationales et que dans la fièvre de libération qui a suivi la révolution française les nationalités comme telles se metttent à aspirer à la souveraineté politique.

Il n'est pas facile de définir le nationalisme d'une façon satisfaisante précisément parce qu'il a la relativité des phénomènes historiques et que la multiplicité et la variété de ses manifestations échappent comme telles à la commune mesure d'une définition universelle qui leur serait applicable d'une façon absolue. Comportant, en effet, dans ses manifestations concrètes, des phases de développement et des degrés divers d'intensité, il ne se prête qu'à une définition typologique, qui, construite à partir des formes plus caractérisées du phénomène, n'est pas intégralement prédicable de tous les cas de nationalisme. La tentation que présente une telle définition est de la confondre avec une définition universelle correspondant à une essence invariable et de considérer que seules les expressions extrêmes du phénomène, comme le nazisme ou le facisme, par exemple, entrent proprement dans la catégorie du nationalisme.

Toute relative qu'elle soit dans ses applications, cette définition permet cependant d'identifier, de par leur con-

formité plus ou moins grande au type, les manifestations historiques du nationalisme et de les distinguer soit du patriotisme soit des autres sentiments collectifs plus universels auxquels elles s'apparentent.

Nous venons d'assimiler le nationalisme à un sentiment collectif, mais le phénomène est beaucoup plus complexe; ce qui rend encore plus difficile l'entreprise d'en donner une définition qui ne prête à aucune confusion.

En effet, avant d'être un sentiment collectif, le nationalisme est une idéologie; et ces deux réalités, bien que fonctionnellement liées l'une à l'autre, se situent à deux niveaux différents d'analyse et requièrent chacune leur définition.

Considéré comme idéologie, le nationalisme pourrait être défini, par ses traits les plus caractéristiques, comme cette conception nouvelle dans l'histoire de la pensée humaine selon laquelle la culture historique de leur groupe ethnique ou de leur nationalité constitue pour les hommes le principe dynamique fondamental de leur développement proprement humain, et, par les valeurs qu'elle incarne, la norme privilégiée de leur comportement; le groupe ethnique lui-même étant considéré comme le groupe social suprême auquel sont dues les ultimes loyautés et dont les membres ont naturellement le droit d'organiser leur vie collective, d'une façon autonome, dans le cadre d'un Etat bien à eux et selon des formules dictées par les impératifs de leur culture nationale.

Et ainsi l'idéologie nationaliste, dans ses formes les plus achevées et les plus typiques, fait de la culture nationale une espèce d'absolu dans l'ordre des valeurs humaines et de l'Etat national autarcique et souverain le prototype de l'organisation sociale et politique.

Le nationalisme comme sentiment collectif est commandé par cette idéologie dans la mesure où, formulée par certains chefs de file et popularisée par l'enseignement, la littérature, la presse et la tribune, elle a pénétré dans la mentalité collective d'une groupe ethnique et éveillé chez ses membres, avec l'amour exalté du groupe et de sa culture originale, l'aspiration à un destin national autonome sur tous les plans et plus particulièrement au plan politique. Il faut dire cependant qu'une fois amorcé par l'idéologie, ce nationalisme de masse trouve en celle-ci non seulement son aliment, mais souvent même aussi son expression.

Sans doute ces deux phénomènes, en raison même de leur interdépendance, sont-ils tous les deux parties intégrantes du phénomène historique global qu'on appelle le nationalisme. Il y aurait cependant danger à ne pas les distinguer et à préjuger, dans nos analyses, du nationalisme comme mouvement de masse à partir de l'idéologie nationaliste dominante. Sauf dans les cas exceptionnels, où l'idéologie nationaliste mobilise les énergies de tout un peuple et en vient pratiquement à incarner ses aspirations collectives les plus profondes, comme en Allemagne nazie, il y a toujours un écart plus ou moins grand entre les attitudes et les comportements que postule l'idéologie nationaliste, comme doctrine et programme d'action, et les attitudes et les comportements effectifs des membres du groupe ethnique.

Parce qu'elle est habituellement en concurrence avec d'autres courants de pensée et que ses impératifs entrent souvent en conflit avec d'autres motivations ou les exigences de la situation objective du groupe, l'idéologie nationaliste exerce une influence très variable selon les individus et les groupes et selon la conjoncture historique.

Et pourtant l'étude des nationalismes ne se situe trop souvent qu'au plan idéologique, sans tenir compte de ce décalage entre l'idéal proposé par « les définisseurs de la situation » nationalistes et le comportement réel des membres du groupe ethnique.

C'est ainsi qu'analysant le nationalisme canadien-français, on exposera les idées d'Henri Bourassa ou de l'abbé Groulx comme si elles étaient celles de tous les Canadiens français de l'époque et constituaient l'expression la plus fidèle de leur mentalité collective. L'idéologie nationaliste canadienne-française est cependant l'une de celles qui se prêtent le moins à cette identification des deux plans d'analyse. Nos nationalistes eux-mêmes nous en fournissent la preuve par la vigueur avec laquelle ils ont toujours dénoncé le manque de sens national des Canadiens français et leur insistance à proclamer la nécessité d'un vaste programme d'éducation nationale pour les amener à se conformer, dans leurs attitudes et leurs conduites, au modèle idéologique.

Leur témoignage est d'ailleurs confirmé par l'incapacité chronique de l'idéologie nationaliste canadienne-française à s'incarner dans un parti politique véritablement populaire.

De tous les thèmes de l'idéologie nationaliste, seul celui de l'autonomie provinciale, interprété dans les termes du principe des nationalités, a pénétré notre mentalité collective et s'est avéré, comme on le sait, électoralement rentable; sans doute parce qu'il fait appel à l'isolationisme foncier qu'ont développé les Canadiens français depuis la conquête. Mais l'on sait aussi qu'une simple opposition, d'ailleurs plus de principe que de fait, aux politiques fédérales considérées comme centralisatrices a pu satisfaire le sentiment national sur ce point et que les mesures

élaborées par les théoriciens du nationalisme pour rendre l'autonomie provinciale significative pour la cause nationale n'ont guère trouvé d'écho dans la masse du peuple.

Cette impuissance presque totale de l'idéologie nationaliste traditionnelle à s'inscrire dans nos structures mentales, nos institutions et nos comportements quotidiens, tient sans doute en partie, comme l'a démontré Pierre Elliott Trudeau,[1] à l'irréalisme des formules de vie collective qu'elle proposait, depuis le retour à la terre dans une province en pleine expansion industrielle jusqu'au corporatisme comme moyen de contrôler localement le capitalisme nord-américain.

On peut se demander toutefois, avec Guy Frégault et Michel Brunet, si cet échec ne dépend pas plus radicalement de l'impossibilité où se trouvent les Canadiens français, depuis la conquête et plus spécialement à notre époque, de se conformer à l'idéal d'autonomie culturelle et d'indépendance collective que postule toute idéologie nationaliste.

« Peuple défait qui ne s'est pas refait », dans le cadre d'un Etat National possédant tous les attributs de la souveraineté, ne sommes-nous pas, comme minorité culturelle perdue en Amérique et dépendant au surplus économiquement et politiquement d'une majorité étrangère, condamnés, comme semble s'y résigner Guy Frégault, à une assimilation plus ou moins rapide dans la masse nord-américaine; ou appelés tout au plus, comme veut bien le concéder Michel Brunet, à prolonger une survivance sans éclat et sans rayonnement dans le substitut imparfait d'Etat National que pourrait devenir malgré tout la Province de Québec, si les empiétements d'Ottawa étaient

1. *La Province de Québec,* dans *La Grève de l'Amiante,* Les Editions Cité Libre, Montréal, 1956.

enrayés et si l'autonomie provinciale était mise au service de notre culture et de nos intérêts communs?

Mais ce nationalisme trop lucide, qui désespère de la destinée de notre groupe ethnique, est encore moins susceptible que celui de l'Ecole Nationaliste traditionnelle d'enflammer le sentiment national et de susciter un mouvement de masse. Ce sont, en effet, les promesses de grandeur nationale qu'elle contient qui constituent la charge affective dont une idéologie nationaliste tire sa force de rayonnement et d'action; les conditions de la situation objective du groupe n'intervenant que pour favoriser ou défavoriser sa diffusion.

Aussi a-t-on vu apparaître dernièrement dans certaines revues de jeunes une nouvelle idéologie nationaliste qui, retenant dans toute sa rigueur la doctrine nationaliste des deux historiens, mais rejetant leurs perspectives pessimistes, reprend plus systématiquement que jamais le rêve d'un Etat québecois séparé de la Confédération, où les Canadiens français, devenus économiquement indépendants, pourraient développer toutes les potentialités de leur culture et accomplir totalement leur destin national.

Ce rêve est en soi exaltant, mais comment ne pas voir, avec Guy Frégault et Michel Brunet, qu'il se heurte à toutes les forces conjugées de l'histoire et qu'il flotte en pleine utopie? On peut donc prévoir que la nouvelle idéologie restera limitée au cercle étroit d'un petit groupe d'initiés et qu'elle ne deviendra jamais une force agissante dans notre milieu.

Il y aurait dans cet échec certain, une raison nouvelle de désespérer de nos chances d'avancement culturel et même de survie collective si, comme l'assurent Frégault et Brunet, l'indépendance absolue constituait, pour un groupe ethnique, la condition indispensable de son déve-

loppement normal et, pour ses membres, la seule garantie d'une vie authentiquement humaine. Le pessimisme d'un Frégault et d'un Brunet n'est, en effet, comme l'a démontré Léon Dion,[2] que le sous-produit d'une idéologie nationaliste frustrée de son rêve d'autonomie culturelle et de souveraineté nationale.

Mais ce sont précisément ces postulats de base de la doctrine nationaliste dont nous contestons la validité. En sorte qu'il faudrait plutôt se réjouir que s'attrister des obstacles que leur oppose notre situation objective. Nous serions même portés à nous féliciter des chances de dépassement qui nous sont offertes depuis que les transformations de l'après-guerre nous ont définitivement tirés de notre isolement et ouverts à toutes les influences de l'Amérique et du Monde. Quelle magnifique occasion, en effet, pour notre nationalité de renouveler ses structures sociales, d'épurer et d'enrichir sa culture au contact de toutes ces valeurs nouvelles et d'étendre, avec l'aire de ses responsabilités sociales, son influence et son rayonnement!

Il va de soi que nos nationalistes de toutes nuances s'inscrivent ici en faux. La chose n'est pas grave dans le cas du nationalisme noir de Guy Frégault et de Michel Brunet, ou du nationalisme utopique de nos jeunes séparatistes car, comme nous croyons l'avoir établi, ces nationalismes se condamnent eux-mêmes à l'impuissance. Mais il n'en est pas ainsi du nationalisme de l'Ecole de l'Abbé Groulx. Celui-ci, pour n'avoir jamais réussi à entraîner la masse du peuple, ne s'en est pas moins fermement établi au plan idéologique où il constitue toujours l'un des courants dominants de notre pensée sociale, telle qu'on la trouve exprimée par ceux qui font profession chez nous d'éclairer

2. *Le nationalisme pessimiste, sa source, sa signification, sa validité,* Cité Libre, novembre 1957.

et de diriger l'opinion publique. L'influence qu'il peut exercer sur notre orientation collective demeure donc considérable. Aussi nous paraît-il important de faire une critique approfondie de la philosophie de la vie qu'il nous propose, alors surtout que nous sommes pour ainsi dire invités à en transcender les perspectives.

Nous trouvons dans *Invitation à l'étude* et surtout dans *Le Citoyen canadien-français* d'Esdras Minville l'une des meilleures formulations des positions fondamentales de l'Ecole. Nous nous croyons donc justifiés de borner notre discussion à la pensée de cet auteur. Comme par ailleurs la plupart de ses thèses ont été reprises dans le *Rapport Tremblay,* nous aurons du même coup l'avantage de remettre indirectement en question l'idéologie nationaliste qui inspire ce document d'une particulière importance pour nous dans la conjoncture historique actuelle.

* * *

Entreprendre l'analyse critique de la pensée sociale d'Esdras Minville, c'est en réalité instituer le procès de l'idéologie nationaliste elle-même telle que nous avons essayé de la définir au début de cet essai, car son nationalisme reproduit trait pour trait tous les éléments de cette définition.

Et d'abord que la culture canadienne-française telle qu'elle s'est formée historiquement s'impose à nous comme la source de notre développement humain et nous propose, par les valeurs particulières qu'elle incarne, les modèles normatifs auxquels nous devons normalement nous conformer, voilà bien ce qu'affirme déjà en substance M. Minville quand il écrit dans *Invitation à l'Etude*: « Le

passé *oblige* le plus humble comme le plus grand, et comme fils d'une certaine nationalité, nous n'avons pas de sort à subir, mais une histoire à continuer. Que les conditions soient changées et changent de jour en jour, dans lesquelles cette histoire se poursuit, quoi à la fois de plus évident et de plus nécessaire à comprendre. Mais les raisons demeurent que nous avons toujours eu *de ne pas* changer, nous qui continuons l'histoire, qui sommes l'histoire elle-même. Ces raisons, elles sont inscrites dans la fibre même de notre personnalité. Nos attitudes d'aujourd'hui *doivent être* la suite naturelle et comme la conséquence d'un passé, qui, du coup, a ouvert devant nous toute la voie ».[3]

Comment ne pas faire suivre immédiatement ce texte d'une citation particulièrement pertinente de J. T. Delos, dont notre auteur lui-même invoquera l'autorité en la matière dans *Le Citoyen canadien-français.* « Quoiqu'on revendique les droits historiques dans des occasions fort diverses et sans se soucier de leur nature, écrit-il, ces revendications s'inspirent cependant d'une tendance commune qui base le droit sur l'histoire elle-même, comme si la succession des événements passés s'imposait au présent et à l'avenir avec quelque force d'obligation morale. Ce serait vrai si le sens suivi par l'histoire manifestait une volonté impératrice du maître des événements ou un déterminisme auquel on ne pourrait échapper sans rompre l'ordre du monde... Il faut reconnaître du reste que, pour un groupe qui incarne le devenir collectif, la tentation est grande de justifier par l'invocation de l'histoire, c'est-à-dire, par le devenir lui-même, les appels du vouloir-vivre collectif. Mais l'homme seul a originairement un droit à

3. *Invitation à l'Etude,* Ed. Fides, Montréal, 1943, p. 92.

l'histoire, le droit d'user du temps pour des fins qui dépassent le temps ».[4]

Cette soumission au déterminisme de l'histoire nationale, que le Père Delos dénonce ici comme un asservissement, a explicitement comme corrolaire, chez M. Minville, l'exaltation de la culture nationale, qui se présente comme le résultat même du développement historique du groupe ethnique et qui, par conséquent, commande la même soumission. Aussi est-ce dans notre héritage culturel lui-même que nous devons puiser les principes du développement de notre personnalité et de l'accomplissement de notre vocation d'homme.

« Former un Canadien français, écrit Esdras Minville, c'est communiquer à l'enfant, plus exactement cultiver en lui les dispositions de caractère et d'esprit correspondant aux données de sa culture d'origine... Il faut former sa personnalité, la dresser, l'éduquer selon son type primitif, c'est-à-dire selon sa culture d'origine elle-même. »[5]

Et cette formule de formation humaine vaut également pour les membres de toute nationalité: « Une culture nationale, explique-t-il, est à la fois un fait collectif et un fait individuel — le fait collectif, ou milieu ethnique, engendrant le fait individuel, et celui-ci recréant le fait collectif. Pour qu'elle se perpétue, il faut que l'individu la vive, c'est-à-dire en informe sa personnalité et l'exprime en des manières d'agir et d'être, en des œuvres qui seront pour d'autres individus une impulsion à la vivre à leur tour. Pour sauver une culture nationale et la porter à son plus haut degré d'épanouissement, il ne suffit donc pas de l'étudier dans ses effets, ni même de travailler à la sauve-

4. *La Nation,* Editions de l'Arbre, Montréal, 1944, Tome II, p. 155.
5. *Le Citoyen canadien-français,* Editions Fides, Montréal, 1946, Tome II, p. 176.

garde des œuvres qui en sont la manifestation concrète, il importe bien davantage d'en pénétrer l'esprit et de conformer sa personnalité et son existence aux principes dont elle est elle-même issue et aux traits dont elle est marquée. Cela est vrai de toutes les nations ».[6]

L'on pourrait s'attendre alors à ce que l'Auteur conclue à l'égale valeur formatrice de toutes les cultures nationales, mais, en bon nationaliste, il échappe à ce relativisme culturel, qui répugne d'ailleurs à son sens de l'absolu, en faisant de la culture canadienne-française le véhicule privilégié des plus hautes valeurs humaines.

La définissant, en effet, comme culture catholique et française, il lui attribue, avec les principes mêmes de l'humanisme chrétien, les qualités les plus élevées qu'on ait jamais prêtées au génie national français: « sens de la dignité humaine, du perfectionnement personnel recherché pour lui-même selon l'ordre des valeurs; sens de la liberté, esprit familial et traditionaliste, sens de l'honneur, culte de la qualité, gentilhommerie et hospitalité ».[7]

Telles sont « les valeurs maîtresses » dont « comme Canadiens français, nous sommes les dépositaires... et dont l'intégration dans nos personnalités individuelles et collectives fait de nous des citoyens différents des autres citoyens canadiens, un groupe à part dans l'ensemble de la population canadienne... Et quand, conscients des périls de toute sorte qui nous entourent, nous parlons de nous sauver nous-mêmes comme groupe national, c'est la sauvegarde de ces valeurs que nous avons en vue .»[8]

Il est vrai que, selon lui, ces valeurs nous appartiennent davantage comme les impératifs d'une vocation nationale

6. *Ibid.*, Tome II, p. 154.
7. *Ibid.*, Tome II, p. 176.
8. *Ibid.*, Tome II, p. 152.

à réaliser qu'à titre d'éléments actuels de notre culture. Mais encore considère-t-il que cette vocation qu'elles déterminent nous appartient en propre à l'exclusion en particulier de nos concitoyens de culture anglo-saxonne et protestante.

Il ne se rend pas compte, qu'ainsi définies en termes absolus d'idéal à atteindre, les valeurs de l'humanisme chrétien et celles qu'il attribue à la culture française sont en réalité des valeurs universelles qui, de soi, sollicitent tous les hommes et dont aucune culture nationale ne saurait avoir l'apanage; l'une pouvant tout au plus avoir avec celles-ci une affinité plus grande qu'une autre. Et c'est pour avoir fait de ces valeurs humaines universelles les attributs propres de la culture canadienne-française et l'objet pour nous d'une vocation nationale exclusive, qu'il est amené à dévaloriser la culture anglo-protestante, qui de soi ne participerait pas à ces valeurs et à vouer ainsi le reste de l'Amérique, pour autant qu'elle demeure fidèle à ses propres impératifs culturels et « au sens de son histoire », aux gémonies du matérialisme, du socialisme et même du paganisme.

L'exaltation de la culture canadienne-française va ainsi de pair chez Esdras Minville avec la dépréciation de la culture ambiante.

Est-il besoin de préciser que ce double jugement de valeur, qu'on sent transpirer à chaque page, joue en réalité sur une transgression des genres. Partant du postulat de la transcendance du catholicisme sur le protestantisme et du spiritualisme français sur le matérialisme anglo-saxon, l'auteur transpose cette transcendance au plan culturel pour accorder à la culture canadienne-française une supériorité absolue sur la culture anglo-protestante.

Il oublie que le catholicisme canadien-français, comme phénomène culturel, n'est qu'une réfraction historique, et partant une réalisation bien fragmentaire et imparfaite de l'inépuisable idéal catholique et que, de plus, certains impératifs de cet idéal intemporel peuvent informer davantage la culture de nos concitoyens protestants que la nôtre. Nous songeons en particulier au sens de la responsabilité morale de l'individu et à l'esprit civique, que postule la philosophie catholique de la vie, mais qui sont pourtant de beaucoup plus développés chez eux que chez nous. Il oublie aussi que dans la culture française et dans la culture anglo-saxonne, prises dans leur réalité sociologique, il y a à la fois des courants de spiritualisme et de matérialisme qui, chez aucune, ne peuvent être considérés comme irrémédiablement dominants.

La transgression des genres qu'implique ce passage illicite du plan de l'idéal à celui de la réalité l'a conduit à traiter de la diversité ethnique au Canada comme s'il s'agissait objectivement d'une division entre purs et impurs. Parce que catholique et de culture française, le groupe canadien-français est foncièrement bon et parce que anglo-saxon et protestant, le groupe canadien-anglais peut difficilement l'être. Au surplus, étant donné la bonté intrinsèque de sa culture, la nationalité canadienne-française n'a pas de soi tendance à se corrompre par elle-même. Ses déviations des principes de l'humanisme chrétien et des vertus de la culture française sont d'abord attribuables à l'influence délétère du groupe anglo-protestant, qui devient ainsi le bouc émissaire de prédilection.

C'est dans l'esprit de ces postulats implicites qu'il écrit: « La pensée politico-sociale en voie de se répandre dans nos propres rangs est d'origine et d'inspiration anglo-protestantes, tout comme celle dont, au cours du siècle

dernier, nous avons été les victimes. Et cette pensée politico-sociale, par son matérialisme et son étroite parenté avec le socialisme, est encore plus contraire à l'esprit de notre civilisation que celle dont nous avons déjà eu tant à souffrir ».[9]

On comprend que, dans ces perspectives, la grande œuvre soit de défendre notre culture contre les influences « de notre entourage protestant ou paganisé »[10] et d'en expliciter les valeurs traditionnelles en règles immédiates de vie et en formules d'organisation sociale. Telle sera la tâche de l'élite. C'est, en effet, le devoir de l'élite, selon Esdras Minville, d'élaborer, en marge de toute influence étrangère, une pensée nationale commune déterminant dans le détail la ligne de conduite que les Canadiens français devront suivre pour demeurer fidèles à eux-mêmes et organiser sur tous les plans leur vie collective d'une façon autonome, selon les lignes de force de leur culture et les intérêts supérieurs de leur nationalité. « La formation et la diffusion d'une pensée nationale, écrit-il, est par définition œuvre de l'élite... Pour donner à l'élite canadienne-française la hauteur d'âme et de pensée qu'exige l'exercice de son magistère dans les conditions où l'histoire nous a placés, il va donc falloir, dans les écoles, les collèges, les universités et partout où s'exercent des influences capables de façonner la personnalité, cultiver les esprits, en eux-mêmes et pour eux-mêmes d'abord, mais en les ramenant à la vie nationale comme à un pôle... puis éveiller en chaque individu la fierté de nos valeurs de civilisation et la disposition à consentir, au besoin, certains sacrifices pour en assurer la conservation et la fructification. Le jour où de nos centres d'éducation sor-

9. *Ibid.*, Tome II, p. 108.
10. *Ibid.*, Tome II, p. 153.

tiront ainsi des hommes qui, à la puissance de l'esprit et de l'intelligence du problème national, joindront des dispositions au service au moins égales à l'ambition d'arriver, notre avenir national sera garanti, car une élite aura paru qui en fera son œuvre. »[11]

Nous voyons dans cette soumission exclusive à la culture nationale et aux intérêts nationaux qu'il exige de l'élite, un rétrécissement regrettable de la fonction proprement humaine que celle-ci doit assumer dans la communauté. Ne doit-on pas attendre au contraire de l'élite nationale qu'elle domine le particularisme ethnique; qu'elle juge d'une façon critique, à la lumière des valeurs humaines universelles, les divers éléments de la culture nationale et qu'elle consacre ensuite tout son prestige et son influence, sans doute à la conservation des valeurs ethniques authentiquement humaines, mais surtout à l'épuration de la culture par l'extirpation des fausses valeurs qu'elle comporte toujours et qui en font une force déshumanisante; qu'elle s'applique de plus à sa fécondation par l'emprunt de valeurs étrangères susceptibles de l'enrichir? Ne doit-on pas aussi attendre d'elle qu'elle brise le cercle de l'égoïsme national et que, sans négliger les intérêts légitimes du groupe ethnique, elle se consacre surtout à l'éducation des nationaux à leurs responsabilités supranationales.

Mais ce qui nous paraît encore plus grave, c'est la tyrannie qu'exercerait sur les esprits cette pensée nationale élaborée par l'élite et dont on ferait ensuite l'objet d'une endoctrination systématique sous le nom d'éducation nationale. Parce que cette pensée se réclamerait des valeurs dominantes de la culture nationale et de la philosophie de la vie du groupe ethnique et que, de plus, elle aurait

11. *Ibid.*, Tome II, p. 27.

la prétention de déterminer dans tous les domaines et pour tous, les comportements exigés par l'intérêt national, s'en écarter sur quelque point deviendrait un acte d'hérésie et de déloyauté nationales. Nous aurions ainsi une pensée nationale officielle qui, non seulement imposerait au nom de la nationalité une fin étriquée aux penseurs sociaux, mais encore leur enlèverait tout droit de discuter des moyens de l'atteindre. En effet, pour Esdras Minville, le salut de la nation exige, non seulement que toute l'élite en fasse son objectif suprême, mais encore qu'elle fasse l'unanimité sur les moyens de l'assurer. « Lorsque certains chefs sociaux ou politiques affirment, écrit-il, que le désaccord sur les moyens est sans importance pourvu qu'on soit d'accord sur la fin à réaliser, ils se leurrent eux-mêmes et induisent les esprits en erreur. Il ne suffit pas de vouloir d'une même volonté le salut de la nation, il importe de vouloir unanimement les moyens propres à le réaliser, car des moyens mis en œuvre en dépend la vie ou la mort. Ainsi l'accord règne parmi nous sur le principe de la sécurité sociale, mais pareille réforme réalisée, comme certains le souhaitent, à la façon socialisante des milieux anglo-protestants, ruinerait quelques-unes de nos prérogatives essentielles. »[12]

Il y a là l'apologie du plus stérilisant des dogmatismes qui, en imposant ses principes et ses solutions au nom des valeurs et du bien commun de la nationalité, impliquerait l'atrophie du sens critique chez la plupart et la camisole de force pour les penseurs plus affranchis qui mettraient en doute la validité de ses principes et solutions.

Le Citoyen canadien-français se présentant comme une ébauche de cette pensée nationale, analysons les attitudes

12. *Ibid.*, Tome I, p. 101.

collectives qu'elle commanderait et la philosophie politique dont elle tirerait son inspiration profonde.

La survivance et le développement de la nationalité, dans la pureté de sa culture, étant la fin suprême, et celle-ci étant constamment compromise par les influences délétères et les menées assimilatrices des anglo-protestants, on comprend que l'obligation sociale primordiale pour les Canadiens français, selon M. Minville, soit de s'isoler autant que possible à l'intérieur de la confédération canadienne et de s'efforcer d'organiser leur vie collective dans tous les secteurs d'une façon indépendante, selon les exigences de leur philosophie de la vie supérieure et de leurs intérêts nationaux transcendants.

« La nation, comme tout organisme vivant, écrit-il, porte en elle-même le principe de sa conservation et de son renouvellement — le milieu ethnique... De toute communauté de culture (qui résulte de l'action du milieu ethnique) et des avantages qui en découlent dans la pratique journalière de la vie procède la volonté de les conserver — le vouloir vivre collectif, condition première de toute survivance nationale. L'efficacité du milieu ethnique suppose l'homogénéité, donc, d'une part, unité culturelle et linguistique, d'autre part, organisation, dans l'esprit de la culture nationale, des grandes fonctions de la vie collective: économique, sociale, politique. Si l'une de ces fonctions s'inspire d'une pensée étrangère ou est dominée en fait par des éléments étrangers, l'homogénéité du milieu ethnique est affaiblie et, par suite, la nation menacée dans son organe de renouvellement... En fait, une nation n'est assurée de son destin que si elle parvient à régir elle-même et à organiser dans son esprit les diverses fonctions de la vie collective. »[13]

13. *Ibid.*, Tome I, p. 20.

Il y a d'impliqué dans ce texte toute une philosophie politique dont les citations suivantes nous donnent un aperçu plus complet.

« Les notions d'Etat et de nation se fondent dans celle de patrie. »[14]

« (Pour le citoyen canadien-français) le premier point d'appui de son patriotisme, c'est ainsi le Canada français, mais pour atteindre, par le Canada français, le Canada tout entier comme objet final du devoir patriotique. »[15]

« Bref, comme les Canadiens le conçoivent, le patriotisme centré sur l'homme, la terre et l'histoire, procède par rayonnement concentrique de bas en haut, de la petite unité vers la grande, prenant aux diverses étapes son appui sur la réalité humaine qui est, en soi, un commencement et une fin, plutôt que sur la réalité politique qui est un achèvement et un couronnement. »[16]

« Dès lors, action civique et action nationale, bien que d'inspiration et de fin différentes, se situent dans la ligne l'une de l'autre, se fondent même l'une dans l'autre sous l'empire des règles supérieures du droit et de la morale. Nous les considérerons désormais ainsi, dans leurs perspectives réciproques, action nationale signifiant action civique interprétée en fonction de la nation, et action civique (signifiant) action nationale située dans la ligne des intérêts généraux du pays et de l'Etat canadien. Bref, c'est l'interprétation canadienne-française de la citoyenneté canadienne que nous allons maintenant tenter. »[17]

« Faire de l'action nationale c'est d'abord, c'est avant tout, c'est essentiellement bâtir, édifier dans un certain esprit, selon une certaine ligne de pensée; en définitive,

14. *Ibid.*, Tome I, p. 84.
15. *Ibid.*, Tome I, p. 85.
16. *Ibid.*, Tome I, p. 91.
17. *Ibid.*, Tome I, p. 95.

c'est interpréter les idées directrices de sa personnalité, s'interpréter soi-même en regard des faits. Le jour où cette notion de l'action nationale aura triomphé dans les esprits, l'ère du nationalisme, voire du patriotisme verbal sera close et celle du patriotisme agissant s'ouvrira. »[18]

« Gardienne d'une culture et d'une civilisation particulière, notre province doit donc jouer, par rapport au reste du pays, un rôle assimilable en partie à celui d'un Etat pleinement souverain par rapport à un pays étranger. Elle a de s'opposer à la centralisation fédérale des raisons comparables à celles d'un Etat souverain de s'opposer aux empiètements des autres pays. »[19]

« Du même coup, nous voyons se dessiner l'action du citoyen, son orientation et sa portée: l'action privée d'abord, celle qu'il exerce sur lui-même et sur son entourage pour se conformer et le conformer au schéma national; l'action publique ensuite, celle qu'il exerce sur la société pour l'ajuster à sa représentation de la vie collective, l'accorder aux exigences de sa personnalité et aux conditions de vie et d'épanouissement de sa nation. »[20]

La thèse qui se dégage de ces différents textes c'est que des deux réalités sociales que sont, d'une part, la communauté ethnique ou la nation, d'autre part, la société politique ou l'Etat, la plus importante, celle qui commande les devoirs sociaux les plus impérieux, c'est la première et non la seconde.

Selon notre auteur, les valeurs proprement humaines auxquelles la société politique est ordonnée, ne transcendent pas les valeurs incarnées dans la communauté ethnique, mais s'identifient proprement avec elles. En sorte

18. *Ibid.*, Tome I, p. 102.
19. *Ibid.*, Tome II, p. 72.
20. *Ibid.*, Tome II, p. 177.

que, dans sa pensée, la société politique, avec toutes les formations sociétaires qu'elle se subordonne, est au service de la nationalité, dont elle ne représente « qu'un achèvement et un couronnement ».

La sociabilité politique se trouve ainsi située dans la ligne du sentiment national et du vouloir-vivre collectif du groupe ethnique. On ne tend pas au bien commun politique, comme à une fin intermédiaire naturelle ordonnée directement au bien commun humain dans toute sa compréhension et son extension, sans acception du caractère ethnique des personnes appelées à le réaliser; mais comme à une fin intermédiaire naturelle ordonnée d'abord et principalement à la perpétuation et au développement de sa communauté ethnique.[21]

Il suit de là que dans un Etat où vivent côte à côte deux groupes ethniques, chacun sera en droit de subordonner les structures sociales et politiques aux exigences de sa culture et de ses intérêts nationaux. En sorte que nous n'aurons pas en fait un Etat où les hommes, à titre de citoyens, poursuivent en collaboration un même bien commun, par des moyens communs; mais un Etat où les hommes, à titre de membres de groupes ethniques différents, poursuivent des biens communs opposés par des moyens divergents.

Sans doute M. Minville considère-t-il que l'unité et le bien commun du pays ne sont pas compromis pour autant. Que chacun des groupes ethniques, revient-il à dire pratiquement, poursuive, dans son esprit et selon ses formules

21. « Comme le milieu culturel et le milieu politique, le milieu économico-social doit être envisagé du point de vue de la conservation et de la fructification de nos valeurs nationales... En fait, ce qui existe, c'est un problème canadien-français présentant un aspect économique, comme il présente un aspect social, un aspect politique. » Esdras Minville, *Invitation à l'Etude,* Ed. Fides, Montréal, 1943, p. 125-127.

sociales et politiques à lui, son bien commun particulier et le bien commun du pays en résultera automatiquement. Ce qui n'est que la transposition inconsciente de l'erreur individualiste, selon laquelle la prospérité commune est censée jaillir, par une espèce d'harmonie naturelle préétablie, de la poursuite par chacun de son intérêt individuel.

Tout cela se ramène rigoureusement, l'expression en moins, et en dépit de quelques restrictions sans portée pratique, au principe des nationalités, selon lequel chaque groupe ethnique a naturellement le droit de s'organiser en Etat, de se donner des institutions politiques qui soient au service de sa conservation et de son développement.

Cette subordination du politique au national est suivie, comme une conséquence logique, chez M. Minville, de l'absorption de l'action civique dans l'action nationale: « action nationale signifiant action civique interprétée en fonction de la nation et action civique signifiant action nationale située dans la ligne des intérêts généraux du pays et de l'Etat », ce qui représente, selon lui, la formule exacte de la vertu de patriotisme, considérée comme la vertu sociale suprême.

Le problème que soulève l'auteur est en définitive celui de la conciliation de nos obligations envers notre nationalité avec celles que nous avons envers le Canada tout entier, et celui-ci repose la question fondamentale, en philosophie politique, des rapports de la nation, prise comme synonyme de groupe ethnique, avec l'Etat ou la société politique et de leurs rapports à tous deux avec la personne humaine.

La conciliation de nos devoirs civiques et nationaux sera en effet différente selon que l'on considérera notre communauté nationale et la société politique canadienne

comme deux formations sociales distinctes et irréductibles l'une à l'autre ou selon qu'on les verra uniquement comme deux paliers différents d'une même réalité sociale.

Dans la première hypothèse, nos obligations envers la nationalité canadienne-française seront distinctes de celles que nous avons envers la société politique canadienne et, pour autant, elles relèveront de deux vertus différentes. Dans la seconde hypothèse, obligations civiques et obligations nationales s'identifieront et dépendront, par conséquent, pour leur accomplissement, d'une seule et même vertu.

C'est pour cette dernière hypothèse qu'opte Esdras Minville. Selon lui, en effet, il n'y a pas solution de continuité de la nationalité canadienne-française à la société politique canadienne. Elles ne se distinguent fondamentalement l'une de l'autre que comme la petite patrie se distingue de la grande.

Il s'ensuit que c'est la même et unique vertu, la vertu de patriotisme, qui commande en nous à la fois nos devoirs envers notre groupe ethnique et l'Etat canadien. Et comme la notion de patrie se réalise plus parfaitement dans la petite patrie que dans la grande, il en résulte que nos devoirs envers la nationalité canadienne-française seront plus grands et plus impérieux que ceux que nous avons envers la société politique canadienne; et qu'être bon citoyen canadien pour un Canadien français consistera, dans le cadre des institutions fédératives canadiennes, à poursuivre d'abord et principalement le bien propre des Canadiens français. Toute autre attitude serait antipatriotique et, par conséquent, anticivique car, toujours selon la même théorie, le patriotisme est la vertu civique par excellence.

Comme on le voit, sous l'égide de la vertu de patriotisme, considérée comme la vertu sociale suprême, cette doctrine concilie nos obligations envers la nationalité canadienne-française et celles que nous avons envers l'Etat canadien tout entier, en les ramenant à un même genre et en les hiérarchisant; de telle façon toutefois que la priorité appartienne aux premières sur les secondes.

Ce mode de conciliation est-il légitime? Nous croyons, pour notre part, qu'il aboutit, contre tous les enseignements de la philosophie traditionnelle dont pourtant il se réclame, à l'absorption dans la vertu de piété patriotique, de la vertu de justice générale, qui non seulement est distincte de celle-ci, mais la transcende de toute la supériorité du bien commun politique qu'elle a pour objet.

En réalité, la nationalité canadienne-française et l'Etat canadien ne se confondent pas dans la commune notion de patrie; mais ils appartiennent à deux catégories de formations sociales différentes: les communautés et les sociétés, qu'on ne saurait confondre sans transgression de genre et qui, pour autant, engendrent chez leurs membres respectifs des obligations formellement distinctes qui échappent, par le fait même, à la commune mesure d'une seule vertu.

C'est dire que, pour justifier notre critique et définir nos propres positions, nous devons établir clairement en quoi consistent d'une part les communautés, d'autre part les sociétés, ainsi que la façon précise dont, selon nous, le groupe ethnique se situe parmi les premières, et l'Etat parmi les secondes, nous efforçant, dans les deux cas, de dégager les conséquences pratiques que cela comporte pour les personnes humaines qui en font partie.

Que faut-il d'abord entendre par communautés? Une définition complète pourrait en être formulée ainsi: les

communautés sont des groupes plus ou moins vastes dont les membres, unis par la possession en commun d'un certain ensemble de traits culturels, prennent conscience de leur solidarité et développent en conséquence un attachement au groupe et à ses valeurs propres; un sentiment communautaire qui les porte, en premier lieu, à désirer la perpétuation et le développement du groupe, de même qu'à se vouloir mutuellement du bien; en deuxième lieu, à vivre autant que possible en commun; en troisième lieu, à réagir émotivement d'une façon identique à tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux au groupe, de même qu'à avoir une opinion commune sur les situations, les événements ou les mesures qui affectent le groupe dans son ensemble; en quatrième lieu, à travailler positivement, à l'occasion, pour le bien du groupe et à se rendre mutuellement service, chaque fois que la solidarité communautaire le commande.

On compte toute une variété de communautés d'amplitude et de cohésion diverses. Il y a la communauté de deux amis intimes et de deux époux unis; la communauté familiale et la communauté plus vaste de parenté; la communauté des compagnons de travail, des compagnons d'étude, et des compagnons d'armes; les cliques ou groupes d'amis et les classes sociales; la communauté de rang, de village et de paroisse; la communauté de quartier et de ville, les communautés de région et les communautés ethniques; et, à la limite, les communautés de pays, de continent et de civilisation.

Un point capital à noter, au sujet des communautés, est que leur intimité et leur amplitude ne vont pas de pair: plus elles sont intimes, moins elles sont vastes, plus elles sont vastes, moins elles sont intimes, moins normalement le sentiment communautaire y est fort, et moins la vie

communautaire y est riche de concorde et d'entraide mutuelle. Toutes choses étant égales, nous sommes davantage attachés à notre communauté familiale qu'à notre communauté paroissiale, nous aimons davantage celle-ci que notre communauté de ville ou de région, laquelle nous préférons toutefois à notre communauté ethnique et à la communauté canadienne tout entière. En l'absence d'autres facteurs, il nous fait plus plaisir de revoir un frère qu'un simple co-paroissien et nous serons plus heureux de rencontrer à l'étranger une personne qui vient de la même région ou de la même ville que nous, qu'un Canadien français d'une autre région ou d'une autre ville. Nous serons, par ailleurs, davantage attirés par celui-ci que par un concitoyen canadien-anglais.

C'est aussi un fait reconnu que normalement nous nous entendons plus spontanément, plus facilement et plus complètement par exemple, entre parents, qu'entre membres d'une même classe sociale; entre concitoyens de la même ville qu'entre Canadiens français, et entre Canadiens français qu'entre Canadiens de langue et de culture différentes. De même nous serons davantage portés à rendre service à un parent qu'à un simple co-paroissien, à un compatriote canadien-français qu'à un concitoyen canadien-anglais. Voilà autant de preuves, selon nous, que la solidarité communautaire va s'affaiblissant à mesure que s'élargissent autour de nous, comme en cercles concentriques, les diverses communautés auxquelles nous participons.

On comprend facilement qu'il en soit ainsi si l'on considère que l'élément unificateur des communautés, l'ensemble des traits culturels possédés en commun, des croyances, des coutumes, des pratiques, des manières de voir et de sentir, des préjugés même, est d'autant plus

compréhensif et par conséquent unit les membres, les assimile les uns aux autres, d'une façon d'autant plus profonde que la communauté est moins considérable. Une vaste communauté ne peut, en effet, grouper dans ses cadres les membres de communautés plus restreintes, que si l'ensemble de caractéristiques par lequel elle les unit tous ne comprend aucun des traits culturels spécifiques particuliers par lesquels ceux-ci se divisent en communautés moins étendues, s'excluant l'une l'autre.

Les membres d'une même communauté ethnique ne peuvent se partager en communautés régionales distinctes que si, outre les traits culturels propres à cette communauté ethnique qu'ils possèdent tous ensemble, ils possèdent des traits culturels plus intimes par lesquels ils sont rattachés à une communauté régionale donnée et non à une autre.

L'unité d'une communauté plus restreinte est donc plus grande que celle de la communauté qui l'englobe: ses membres possèdent non seulement les caractères distinctifs de la communauté la plus grande, mais par surcroît les caractères propres à leur communauté particulière. Les Québecois, par exemple, en plus des traits culturels qu'ils possèdent en commun, en tant que Canadiens français, avec les Montréalais, sont unifiés plus intimement, par certains caractères distinctifs qui leur sont exclusifs et qui n'appartiennent ni aux Canadiens français en général ni aux Montréalais en particulier. Ainsi, le degré de similitude est d'autant plus élevé, l'unification des membres est d'autant plus profonde, que la communauté est moins vaste. Pour les mêmes raisons, le sentiment communautaire est d'autant plus fort et la vie communautaire d'autant plus intense que la communauté est plus restreinte.

Cette brève analyse comporte une première conclusion, c'est que la communauté canadienne, considérée par rapport à toutes les communautés qu'elle englobe, est nécessairement celle dont l'unité est la plus ténue, celle où, normalement, le sentiment communautaire sera le moins puissant et dont la vie communautaire, sous tous ses aspects, sera le moins riche.

Si, du plan de la sociologie, nous passons à celui de la morale, il résulte de cette constatation une conséquence importante: c'est que, appartenant par plus d'aspects de nous-mêmes aux communautés les plus restreintes qu'aux communautés les plus grandes, étant informés d'une façon plus profonde par les premières que par les secondes, nous avons des obligations de piété plus grandes envers celles-ci qu'envers celles-là. C'est, en effet, la vertu de piété qui commande nos devoirs moraux de culte, et, *à l'occasion,* de service, envers tous les principes de notre être individuel, à partir, selon leur ordre d'importance, de nos parents à qui nous devons l'existence et notre première éducation, jusqu'à l'ultime communauté dont la culture a contribué à modeler notre être psychologique et moral et qui, avec toutes les communautés qu'elle englobe, constitue par rapport à nous ce qu'on est convenu de désigner globalement du nom si expressif de patrie.

C'est dire qu'un Canadien français a des devoirs de piété plus impérieux envers la communauté canadienne-française dont il partage l'héritage culturel considérable, qu'envers la communauté canadienne dont la culture propre ne le marque que des quelques traits distinctifs communs à tous les Canadiens.

Ce n'est donc pas au nom de la « piété » entendue au sens général ou du patriotisme, qui n'est qu'un nom spécial de la piété, qu'il faut demander à tous les Cana-

diens de faire passer le bien commun du Canada avant celui de tout autre groupe particulier, car ce serait aller à l'inverse de l'ordre naturel que doit suivre la vertu de piété. Mais ce qu'on ne peut pas demander, au nom de la vertu de piété ou du patriotisme, à tous les Canadiens, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, en tant que membres de la communauté canadienne, on peut le leur demander au nom de la justice générale ou du civisme, en tant que membres de la société politique canadienne.

En effet, l'ordre des obligations sociétaires va à l'inverse de celui que suivent les obligations communautaires, et cela tient à la structure même des formations sociétaires. Alors que les communautés doivent leur unité à un complexe plus ou moins compréhensif de traits culturels possédés en commun par leurs membres, les sociétés doivent leur unité à un même bien poursuivi en commun par leurs membres, un bien utile répondant à l'un ou l'autre des besoins de l'homme, qui ne peuvent être efficacement satisfaits que par la division du travail et la collaboration organisée.

Les formations sociétaires se distinguent selon la nature du bien poursuivi en commun ou du besoin humain qu'elles veulent satisfaire, à partir de la société conjugale qui pourvoit aux soins et à l'éducation des enfants; en passant par la multiplicité et la variété des associations et des institutions privées qui s'appliquent à satisfaire tel ou tel besoin humain particulier; jusqu'à la société politique dont la fonction propre est de coordonner et de supplémenter toutes les autres sociétés temporelles de telle sorte qu'il en résulte un véritable bien commun public, capable de satisfaire à l'ensemble des besoins légitimes de toutes les personnes humaines vivant sur son territoire. La société politique se trouve ainsi à compren-

dre, en se les subordonnant, toutes les autres formations sociétaires, car son objet, le bien commun public, comprend, en se les subordonnant, les biens particuliers poursuivis par toutes les autres formations sociétaires.

De là une première obligation qu'impose la justice générale, ou le civisme, à chaque citoyen; celle de subordonner au bien commun de la société politique tout entière l'intérêt particulier qu'il poursuit en tant que membre de telle ou telle société privée; autrement il cesserait d'agir en tant que bon citoyen, responsable pour sa part de la réalisation du bien commun. Bien plus, de par sa fin spécifique, la société politique transcende les frontières des communautés et les limitations de leurs valeurs particulières: le bien qui finalise le bien commun politique n'est pas le bien particulier des membres de telle ou telle communauté particulière, de tel ou tel groupe ethnique, mais le bien de la nature humaine dans toute sa compréhension et dans toute son extension.

En effet, la réalisation du bien de la nature humaine suppose que toutes les personnes humaines, quels que soient leurs caractères ethniques et leurs affiliations communautaires, puissent se développer normalement dans l'ordre physique, intellectuel et moral, et fournir ainsi chacune leur contribution à la réalisation du bien proprement humain. Or c'est précisément la fonction propre de la société politique d'assurer à toutes les personnes humaines vivant sur son territoire, par la réalisation du bien commun public, cet ensemble de biens utiles, choses et services, sans lequel elles ne pourraient accéder à une vie répondant aux exigences du bien humain et de la dignité humaine.

C'est à la réalisation de ce bien, commun à toutes les personnes humaines vivant dans ses limites, que doit ten-

dre toute la vie sociétaire qu'intègre la société politique, et la détourner de cette fin, pour la subordonner au bien exclusif des membres d'une communauté ethnique, ou de toute autre communauté particulière, c'est pécher contre le civisme. Sans doute l'exclusivisme naturel des groupes communautaires moins vastes a tendance à nous détourner de nos devoirs civiques envers ce bien commun plus compréhensif, mais c'est précisément la fonction de la vertu de piété de maintenir le sentiment communautaire, en particulier le sentiment nationaliste, dans de justes bornes, et de concilier le respect et la fidélité que nous devons aux groupes communautaires auxquels nous participons avec les exigences supérieures de nos devoirs sociétaires de justice générale envers le bien public.

La vertu sociale par excellence n'est pas, comme Esdras Minville le prétend, la piété patriotique, mais la justice générale, ou le civisme, car la première nous attache aux valeurs singulières d'un groupe limité, alors que la seconde nous ordonne, en tant que membres de la société politique, au bien humain total qui transcende, en l'intégrant, toute valeur singulière. Le bien commun politique n'exige pas toutefois la disparition des diverses communautés, car, pour autant que celles-ci sont porteuses de valeurs humaines authentiques et qu'elles assurent à leurs membres la sécurité psychologique d'un milieu humain familier, elles servent la personne humaine et méritent d'être conservées, au nom même du bien commun. La vie sociétaire elle-même, publique et privée, doit s'adapter à leurs cadres, non pas pour y prendre sa fin, qui doit demeurer le bien commun de la société politique tout entière, mais de façon à s'assurer ainsi plus d'efficacité dans la poursuite de sa fin supérieure.

Ainsi, la division du Canada en provinces ne doit pas être interprétée comme un moyen de détourner une partie des pouvoirs politiques de l'Etat au bénéfice exclusif d'autant de communautés régionales, mais comme une adaptation de l'organisation politique aux divers particularismes locaux, de façon que soit plus efficacement assuré le bien commun de toute la population canadienne. De même, le fait que les Canadiens français aient leurs institutions culturelles propres répond à une exigence de ce même principe d'adaptation. Celles-ci, cependant, iraient à l'encontre du civisme si elles contribuaient à exciter le sentiment nationaliste d'exclusion et se refusaient à toute collaboration avec des organismes similaires chez les Canadiens de nationalité différente.

Ainsi donc, si le Canada, à titre de communauté, de groupe culturel, a pour le Canadien français une unité plus ténue que le groupe ethnique auquel il appartient; si le premier est à un moindre degré principe générateur de sa personnalité singulière que le second, s'il a moins profondément raison de patrie, on comprend que l'affection sensible qu'il lui porte soit moins vive que celle qu'il porte à sa nationalité. On comprend aussi que ses devoirs de piété ou de patriotisme soient moins impérieux envers la première communauté qu'envers la seconde. Et de ce point de vue, on a raison de dire, avec Esdras Minville, que « le patriotisme procède par rayonnement concentrique de bas en haut, de la petite unité vers la grande ».[22]

Cependant, le Canada est aussi et d'abord un Etat, une société politique, et à ce titre, le bien commun qui le finalise, parce qu'il est plus vaste, parce qu'il s'étend à plus de personnes humaines et rejoint, pour autant, da-

22. *Le Citoyen canadien-français,* Tome I, p. 91.

vantage le bien même de la nature humaine universelle, se subordonne le bien et des groupes ethniques, et des provinces et de toutes les formations sociétaires de son territoire; en sorte que c'est un devoir de justice générale ou de civisme de le poursuivre d'abord et principalement et de ne poursuivre les autres qu'en vue du premier.

Et, de ce point de vue, on absorbe indûment l'ordre sociétaire dans l'ordre communautaire, la société politique dans la communauté ethnique, le civisme dans le patriotisme quand on assigne comme seule fin sociale positive au citoyen canadien-français, en tant même que citoyen, la survivance et le développement de sa nationalité et sur le plan provincial et sur le plan fédéral.

Sans doute les Canadiens français ont-ils des raisons patriotiques de défendre l'autonomie provinciale dans la mesure et les limites où elle garantit dans le Québec la conservation et l'épanouissement de leur culture propre; mais c'est déroger en fait à la justice générale et au civisme que d'en faire un absolu indiscutable, au nom du principe des nationalités, et de se refuser de l'interpréter d'abord en fonction des exigences du bien commun de l'ensemble de l'Etat canadien, dont, quelle que soit l'interprétation juridique que l'on donne à la constitution, les provinces ne sont que les parties.

De même, c'est un devoir patriotique pour les Canadiens français de voir à ce que les politiques fédérales ne compromettent pas leur survivance ethnique et ne brisent pas leurs co-nationaux; mais ne les juger qu'« en fonction de la nation » et que d'après leurs incidences nationales, et non pas, d'abord et principalement, en fonction et du point de vue des intérêts généraux de l'Etat canadien, c'est renverser la hiérarchie naturelle des

valeurs, ravaler la vertu de justice sociale ou de civisme et fausser, du coup, le patriotisme lui-même.

Bien plus, le civisme exige, en raison de la transcendance du bien commun canadien et du minimum d'unité communautaire et culturelle que présuppose sa poursuite en collaboration harmonieuse par tous les citoyens du pays, que non seulement on extirpe, par une éducation appropriée, les préjugés et les rancunes séculaires qui accentuent indûment la division ethnique au Canada, mais encore que les élites des deux groupes s'appliquent, dans un esprit de véritable humanisme, à la fécondation de leurs cultures nationales respectives par les valeurs proprement humaines que l'autre incarne mieux que la leur. En effet, quelle que soit la perfection d'une culture nationale, jamais elle ne représente le tout des valeurs authentiquement humaines. Elle n'en est toujours qu'une réalisation historique plus ou moins imparfaite et plus ou moins partielle, que le patriotisme même nous fait un devoir d'épurer et d'améliorer sans cesse, de façon à la rendre toujours davantage conforme aux exigences de l'idéal humain.

Idéal humain qui, à travers et au delà des cultures et en dépit des cloisons communautaires, finalise tous les hommes et les invite, au nom de la justice générale, à collaborer tous ensemble, à titre de citoyens d'organisations politiques de plus en plus vastes, à l'établissement des conditions de vie qui le rendront accessible à toutes les personnes humaines sans distinction de race ou de nationalité.

HUBERT AQUIN

LES RÉDEMPTEURS

Récit

HUBERT AQUIN — Licence de philosophie à l'Université de Montréal (1951). Etudes à Paris: Institut d'études politiques; Faculté des lettres, Sorbonne. Actuellement directeur-adjoint du Service des émissions éducatives et des affaires publiques à Radio-Canada. A écrit pour la télévision trois pièces: *Passé antérieur,* donnée en 1955, ainsi que *Le Choix des armes* et *Oraison funèbre.* Travaille à un roman.

Chacun de nous est habité par le remords de sa grandeur perdue. Il nous est facile d'imaginer tout ce que nous aurions pu faire, de sonder quelles irréductibles révoltes, quels coups éclatants nous portions en nous. Mais c'est à d'autres gestes que nous épuisons nos forces, négligeant ainsi nos projets les plus impérieux.

Voici l'histoire d'un de ces actes absolus, arrachés au plus secret de l'homme. Disons que cela se passe en un temps où les hommes n'étaient pas nombreux, bien avant les prophètes...

Midi sur Edom. La ville était assoupie sous le soleil: ses toits bas, rangés par centaines, semblent des paupières fermées sous trop de chaleur. Kénaz courait dans les rues silencieuses: il traversa la place du Temple, regarda partout. Comme il passait dans une entrée, un bras l'arrêta.

— Allons, Kénaz, où vas-tu?

— Ah! je ne t'avais pas vu...

C'était Aram, un ami de longtemps. Kénaz semblait surpris, et même gêné de le rencontrer à cet instant.

— Tu sais ce qui arrive, lui dit Aram.

— Oh! je sais, je sais...

Kénaz ne mordait pas à la conversation. Aram le prit par l'épaule, l'entraînant vers la place du Temple. Ils marchaient le long des murs, lentement.

— Mais que penses-tu de tout cela, Kénaz?

— Je crois que c'est un fou, ce Sheba.

Aram ne répondit rien; Kénaz reprit sa pensée.

— ...Je cherchais mon frère Héman tout à l'heure. C'est lui qui devrait s'occuper de cela.

Aram écoutait toujours, surpris.

— ...Héman devrait dénoncer publiquement cette folie. Il a toute l'autorité. Pour poser un tel geste, le prestige de mon frère, dans la ville, vaut bien la crainte stupide qu'inspire Sheba...

Aram parut sourire.

— Je ne te reconnais pas, Kénaz.

— Que veux-tu dire?

— Je ne t'ai jamais entendu faire l'éloge de ton frère...

— Je ne fais pas son éloge, coupa Kénaz, mais je constate qu'il pourrait mettre de l'ordre dans Edom!

Il y eut un silence; aucun n'enchaîna. Ils traversèrent la place du Temple. La ville semblait déserte: pas un pas, pas une parole ne troublaient cette heure. Aram se sentait le besoin de parler:

— Ton frère, connaît-il Sheba?... enfin, sait-il de quoi il s'agit?

— Non, il ne sait rien... On ne le voit plus d'ailleurs. Je me demande où il peut bien se cacher; quand il devrait être présent, il fuit...

Kénaz s'arrêta net, sentant qu'une étrange humeur s'emparait de lui, le rendait ridicule aux yeux d'Aram. Comment en était-il arrivé à parler si naïvement d'Héman, à se confier à Aram?

Les deux amis se dirigeaient vers une maison plus renfoncée que les autres, la maison de Basmath. Kénaz et Aram entrèrent à une heure où d'habitude l'endroit est assez calme, souvent désert. Ce jour-là, la maison était

pleine de buveurs. Il y en avait de tous les coins d'Edom; même les silencieux parlaient à tue-tête, happaient les rumeurs, hasardaient une opinion. Cette maison semblait surchauffée de paroles.

— Allons, criait un vieux, je vous dis que ce n'est pas un homme comme les autres. Il n'a pas le même sang que nous dans les veines; il ne voit pas les mêmes choses que nous, il voit plus loin...

Kénaz et Aram s'avançaient parmi les tables. Le nom de Sheba emplissait la salle.

— Moi, lança une voix, je vous dis que c'est un fou, un malade, et qu'il faudrait le tuer avant qu'il ne devienne un danger.

— Tu as raison, cria Kénaz.

On se retourna vers lui, il se sentit gêné, forcé de continuer.

— Les gens sont à l'envers à cause de cet individu; et vous voulez le laisser en liberté? Il faudrait que quelqu'un s'en occupe!

Kénaz sentit que sa parole tombait dans un terrain hostile. On criait encore plus fort le nom de Sheba autour de lui, on se répétait qu'il n'était pas ordinaire, qu'on avait peut-être mal compris ce qu'il voulait dire, que ses paroles étaient mystérieuses et grandes...

— Et qu'en pense ton frère, lança-t-on cavalièrement à Kénaz. Il n'est pas jaloux? Il ne craint pas que Sheba lui enlève sa renommée?

Ils éclatèrent d'un grand rire que Kénaz entendit comme une insulte, sans trop savoir pourquoi; il rageait en silence. La plaisanterie continuait de plus belle autour de lui.

— Peut-être Héman a-t-il peur de Sheba?

A chaque fois le rire jaillissait de la salle et se resserrait autour de lui comme un cercle.

Il se leva brusquement, traversa la salle et sortit. Il entendait encore les rires épais qui résonnaient de l'intérieur. Aram le rejoignit:

— Mais, Kénaz, pourquoi prends-tu cela tant à cœur?

— Ne t'occupes pas de moi, veux-tu. Je n'ai rien...

— Rien... mais quoi?

— Ah! je sens qu'il y a un air de folie qui passe sur la ville. Les gens ne parlent plus le même langage. Ne vois-tu pas que quelque chose est changé!

— Oui, mais j'attends pour comprendre, pour voir. Il n'est pas encore temps de crier « au meurtre »; il est trop tôt pour condamner.

— Il faut condamner Sheba et au plus vite!

— Tu es injuste, Kénaz. Tu juges trop vite.

— Non, Aram, c'est tout de suite qu'il faut chasser l'intrus qui vient nous troubler, sinon...

Il ne termina pas. Les deux amis marchèrent en silence, chacun songeant aux choses étranges qui semblaient se préparer dans Edom. Kénaz pensait à son frère, aux paroles qu'on lui avait lancées au visage à propos d'Héman.

— Laisse-moi, Aram, je m'en vais seul.

Aram lui serra la main, le regarda s'éloigner au bout du chemin et disparaître au delà des maisons.

— Tu sais maintenant que j'ai besoin de toi...

Et elle embrassait sa poitrine ouverte, elle respirait cette sueur d'épices qui couvrait son corps. C'était l'heure la plus éclatante de l'après-midi, le moment le plus difficile du monde.

— Ne retournons plus à la ville, Elisha. Je suis trop bien avec toi. N'allons plus nulle part, restons ici, seuls.

— Ne ne sommes jamais seuls, murmurait Elisha, les autres nous pressent, nous cernent de toute part.

Héman se retourna vers elle, il embrassa son cou, ses épaules, ses seins brûlants. Elle était une vague gémissante, parcourue par un grand vent...

— Ah! Elisha, je ne veux plus vivre. Je ne veux plus quitter tes bras, ton corps chaud.

— Héman, je t'appartiens.

Ses cheveux se prirent dans l'herbe. Puis ils se laissèrent rouler dans un grand calme où la solitude leur était accordée au prix de leurs caresses, où ils étaient rendus à eux-mêmes sans mesure.

Héman et Elisha restaient entrelacés comme ces branches d'oliviers qui veulent se protéger du soleil. Elisha respirait plus calmement; moins de fureur soulevait sa poitrine. Elle sentait le poids de son amoureux sur sa chair.

— Il n'est plus rien que je ne ferais pas pour toi, Héman.

— Je ne te demande rien... sinon de rester comme tu es en ce moment. Aussi belle, aussi douce, avec tes longs cheveux sur tes épaules, et ta poitrine que j'entends respirer... Moi je suis heureux quand nous sommes étendus contre la terre chaude et que j'ai ma tête sur ton ventre. Je me moquerais de tout si je pouvais te donner mon corps à tous les instants! Ah Elisha, tu me tiens, tu es la terre et je suis enraciné en toi.

Elisha eut un léger râle, une plainte quand Héman l'empoigna aux hanches. Mais elle lui caressa la tête, elle posa ses deux mains tièdes sur ses épaules.

— Ne te défends pas, Héman, je ne suis pas une ennemie, non; je suis ce que tu veux de moi...

— Elisha, ne retournons plus à la ville, sauvons-nous de tous, restons seuls.

— Je suis là, oublie les autres...

— Parfois je voudrais les tuer tous pour être seul avec toi, et mourir de t'aimer.

Elisha le fit taire d'un baiser. Dans ses bras, il retrouva le repos et la précaire amnésie des caresses.

Vers la fin de l'après-midi, la foule s'assembla de tous les coins de la ville. On discutait, on criait tout haut. Un grand nombre attendaient debout sur la place du Temple; d'autres s'étaient assis autour de la tribune, la seule qu'il y avait dans Edom.

Le nom de Sheba faisait frissonner les gens, provoquait les disputes, autorisait les prophètes. « Sheba est un imposteur. Il se moque de nous. » — « Comment un imposteur! Savez-vous seulement ce qu'il veut de nous? » — « Il veut notre mort. » Alors les cris de protestations surgissaient; mais la voix continuait: « ...c'est un fou qui menace de devenir un criminel! » Les arguments se perdaient dans les approbations ou les protestations qui fusaient de toutes parts. Les gens se confiaient les pires prédictions: on ne tarda pas à murmurer qu'il était question de menacer Sheba quand il parlerait.

Kénaz avait l'air mécontent. Aram le prit par le bras et lui montra Héman. Kénaz se retourna et le vit dissimulé dans un retrait de mur. Il semblait vouloir passer inaperçu, ne pas se mêler à son groupe habituel.

Sheba apparut sur la tribune.

Le silence se fit instantanément. Les regards se tournaient irrésistiblement vers cet homme devant eux. Une

sorte de malaise immobilisait la foule. Le visage de Sheba semblait empreint d'une certaine désolation, ou marqué non par la tristesse, mais par un renoncement étrange, par un courage apaisé: ce n'était pas la force toute seule, ni seulement la douceur, mais une expression intense et paisible, une sorte de plénitude qu'on trouve rarement sur un visage d'homme, et qui trouble.

— Je n'ai rien à vous offrir, sinon du sang et de la désolation...

Sheba parlait posément. Chacune de ses paroles se détachait du silence avec difficulté; ses mots étaient lourds, chargés d'une étrange intensité.

— ...Je m'adresse à vous parce qu'il est encore temps de faire un acte courageux. Avant longtemps, je vous le dis, les hommes seront incapables de courage.

Il hésitait: on aurait cru qu'il avait peur des paroles qui s'échappaient de lui, que la force de parler allait lui manquer.

— Si aujourd'hui je vous demandais de me suivre sur les plateaux des hautes montagnes, où il n'y a pas de végétation. Que feriez-vous? Vous resteriez collés à vos maisons, à vos jardins, à vos paysages... Et si je vous disais que vous devez me suivre dans les montagnes, grimper sur du roc, crever de faim et de soif, ne jamais vous reposer! Vous m'insulteriez, vous me traiteriez de fou; car alors il faudrait bien que je sois fou, pour que vous ayez raison de ne pas me suivre...

Tant de regards avides tournés vers lui le gênaient: il recula un instant quand il comprit qu'ils demandaient l'espérance et que lui, Sheba, leur apportait autre chose.

— Je vous l'ai dit, n'attendez rien de moi; je ne vous apporte rien, je vous demande quelque chose. Je n'ai rien à vous donner, je suis dépouillé, comme vous l'êtes! Vous

êtes dépouillés par la châtiment de Dieu, misérables par punition. Il y a des instants de joie dans nos vies, mais ce sont des spasmes, puis entre ces spasmes, il y a la laideur, la petitesse, la misère qui sont notre vraie vie. Cela ne vous révolte pas d'être fait pour souffrir, d'avoir une chair qui pourrit, un corps qui s'épuise?

A mesure que Sheba parlait, les fronts s'assombrissaient, toutes ces têtes penchaient sous le coup de la vérité. Ah! ces années passées à travailler la terre, à construire une maison, on se demande tout d'un coup à quoi cela sert... Les vieux comprennent que le travail est une loi injuste; ils le comprennent avec l'usure de leur cerveau, la rigidité de leurs muscles, et leur corps sans nom, prêt à se confondre avec la terre. Héman dans son coin s'échappait vers d'autres mondes; les paroles de Sheba le ramenaient à ce feu qui l'avait consumé dans les bras d'Elisha, quelques heures plus tôt, et au soleil, brûlant complice de leur volupté.

— C'est votre misère et votre déchéance que vous transmettez à vos enfants. Vous les mettez au monde sachant qu'ils n'échapperont pas à votre cruel héritage; vous leur donnez votre poison à téter, votre odeur à respirer, votre travail à continuer, que peuvent-ils contre cela? A mesure que les hommes se multiplient, c'est la souffrance, la laideur, l'injustice qui se multiplient!

Ces derniers mots avaient frappé la foule à coups d'épée. Personne ne pouvait rien ajouter à cela, sinon d'autres cris de révolte. Kénaz et son groupe ne parlaient pas; ils étaient fouettés. Héman regardait Sheba avec une sorte d'inquiétude. Il savait qu'avec de telles paroles, Sheba voulait en arriver à quelque chose; il pressentait qu'il ferait appel aux courages les plus enfouis, à une décision pénible.

Héman avait de la difficulté à supporter ce discours. Constamment le souvenir de son après-midi s'emparait de lui, le ramenait aux heures chaudes passées avec Elisha, à tant de promesses soulevées par le désir. Il ne voyait pas la laideur et la souffrance dont Sheba avait la bouche pleine. Rien de cela ne l'occupait, sinon la vigueur et le poids de son corps, la joie sans ombrage de son âme. Comment pouvait-il voir l'horreur et la misère dans son amour? Pourquoi leur étreinte porterait-elle la marque du châtiment? Pourquoi leur désir les vouerait-il à la souffrance maudite? Héman pensa que Sheba s'égarait, qu'il perdait pied dans un monde méconnaissable, que quelque chose devait lui manquer pour souffrir à ce point de tout et ne rien voir que de désolant... Sheba continuait:

— Je m'abstiens de faire des enfants, parce qu'ils deviendraient malheureux, criminels, menteurs, rapaces; et par-dessus tout mes fils feraient des enfants qui ne seraient rien de plus beau! Qui parmi vous peut affirmer que son fils ne sera pas un assassin ou un lâche? Le fils n'est pas mieux que le père depuis que nous sommes tous fils d'Adam, et depuis que la faute d'Adam a retombé sur sa descendance. Notre impureté expie un péché que nous n'avons pas commis. Nous sommes punis dans notre chair et dans notre esprit, et nous n'avons pas péché; nos fils seront encore punis, leurs fils, et tous les hommes qui descendront de nous. Tous les hommes expieront la faute d'Adam... Ah! cette faute doit être grande pour que Dieu la fasse payer aux innocents!

Un grand murmure sortit de la foule, exclamation de douleur et de rage que lance une bête exaspérée. Sheba continuait de parler, mais personne ne l'entendait; des cris surgissaient de différents groupes: « Il a raison... Il n'y a personne d'heureux... L'injustice est partout... » La

clameur montait de toutes les gorges, et cette foule, soulevée par les paroles de Sheba, voulait parler avec lui, se joindre à sa plainte, crier avec lui que l'homme est innocent et malheureux, que le pain qu'on mange est taché, que la chair des femmes est souillée, que les sueurs sont stériles comme les sables du désert... Quand les hommes s'unissent dans le gémissement, ils sont capables de percer les oreilles de Dieu. Les hommes d'Edom ne s'entendaient plus: c'était un seul râle indistinct, une colère mal prononcée qui s'élevait de leur assemblée. Sheba s'adressa à eux très fort:

— Voulez-vous que l'injustice se propage, que la misère s'étende? Voulez-vous qu'il y ait toujours plus d'hommes pour expier une faute qui ne leur appartient pas? Voulez-vous qu'il y ait toujours des naissances et des morts, et que cela ne serve à rien?

« Non, non! criait la foule, il y a bien assez de malheureux comme cela... C'en est assez de l'injustice et de l'expiation...Si le malheur est sans espoir, arrêtons-nous... »

— Oui, s'écria Sheba, arrêtons-nous! Arrêtons-nous si nous n'engendrons que malheur et souillure; si toutes les générations qui viendront après nous, si tous les hommes qui connaîtront la lumière du ciel et les charges de la terres sont condamnés à expier la même faute. Arrêtons sur nos têtes cette injuste condamnation. Soyons les derniers des hommes!

Héman n'avait plus le cœur de suivre ce que disait Sheba; il fermait les yeux avec une certaine langueur, pour revivre son après-midi, l'infinie complaisance d'Elisha... Il avait écouté Sheba, et ses derniers mots particulièrement, mais son esprit était las. Les réactions de la foule l'exaspéraient; les gens semblaient affolés, hors

d'eux-mêmes. Un émoi très vif parcourait tous ces visages; Héman en était agacé, tout dérangeait son souvenir. Il avait l'impression d'être pris dans un courant déchaîné; il avait beau résister, il était emporté quand même. Cette exaltation collective de l'amertume l'entraînait avec elle, emplissait ses oreilles de son fracas, le transperçait de symboles maudits.

— Que tout le poids de la faute d'Adam retombe sur nos épaules, criait Sheba, et expions-la de notre sang et de notre propre vie! Si nous ne pouvons pas racheter cette misère qui menace nos descendants, il faut au moins la rendre impossible. Exterminons tout ce qui reste d'hommes sur terre, et nous empêcherons la souffrance et la haine de se propager. Sommes-nous assez courageux pour arrêter sur nous la condamnation qui pèse sur tous les hommes à venir? sommes-nous capables de mourir pour sauver nos descendants du désespoir et de la guerre?... Il est encore temps d'arrêter ce qui menace les hommes, de suspendre leur destin. Demain il sera trop tard: demain les hommes se repandront partout; ils diviseront leurs forces, ils chercheront où porter leur méchanceté et leur corruption!

Sheba quitta brusquement la tribune.

Les gens étaient restés abasourdis; un silence pesait sur l'auditoire. Sheba les avait laissés brusquement en proie à eux-mêmes: d'un seul coup chacun était remis à ses doutes, plongé dans un monde affligeant, face à une seule pensée.

La foule se dégageait lentement; on regagnait les foyers. Quelques groupes s'attardèrent; on y discutait à voix basse. Kénaz et ses compagnons formaient un groupe un peu plus bruyant que les autres.

— Si vous écoutez cet homme, disait Kénaz, aussi bien dire que la folie vous inspire.

Quelques-uns du groupe maugréèrent, mais Kénaz les devança:

— Je vous dis qu'il faut se débarrasser de cet homme. Il s'empare de la ville. Demain les gens iront le voir, puis après demain, qui sait jusqu'où il nous mènera...

Kénaz parlait nerveusement, il semblait agacé, prêt à bondir sur un ennemi. Un du groupe, Gossen, reprit:

— Allons, Kénaz, si ton cheval était atteint d'une plaie incurable, si ses jambes et son ventre pourrissaient lentement, le laisserais-tu vivre plus longtemps? Tu l'achèverais tout simplement...

— Je veux bien, mais les hommes ne sont pas aussi malades que ce cheval. L'humanité n'est pas atteinte de la lèpre; nous ne sentons pas la pourriture ni le vice encore, n'exagérons pas.

— Tu ne veux pas voir! reprit Gossen. A quoi cela revient, notre vie?... Des plaisirs qui ne durent pas et qu'il faut payer par du travail, de la peine, des maladies, de l'ignorance. Je le sens, moi, que notre ancêtre Adam a commis une faute que nous expions; je le sens parce que je ne suis rien, que je ne suis pas heureux, parce que je sais que je vais pourrir sans avoir avancé...

Gossen s'était enflammé en parlant; il criait presque, et les gens s'étaient avancés pour l'écouter. Kénaz parla:

— Alors toi, Gossen, tu n'es pas content et tu trouves qu'il vaut mieux mourir; tant pis, meurs. Moi, je n'y tiens pas.

La discussion prenait un ton vif. Kénaz s'était emporté. Chacun pressentait en lui-même le trouble qu'avaient répandu les paroles de Sheba. Une fureur nouvelle les opposait maintenant dans les discussions. Quelque chose

était changé dans Edom. Un rien: un souffle, un vent sournois qui irritait les esprits. Aram prit la parole; il regardait Kénaz, c'est à lui qu'il s'adressait.

— Ce n'est pas nécessaire d'être triste pour comprendre que notre vie est tachée d'avance. Je n'ai de rancœur contre rien, ni contre personne, mais je sens que je ne peux rien faire de ma vie; elle est marquée, salie...

Il s'émut lui-même de ce qu'il disait, se sentit soudain une fougue inusitée:

— Je suis condamné, alors aussi bien en finir avec cette sentence jetée sur toute ma progéniture. Si je ne puis rien faire d'autre, je puis au moins racheter le mal qui est en moi... Et si tous les hommes acceptent de racheter leur souillure, il n'y aura plus de mal dans la création, justice sera faite!

... avant le temps! répondit Kénaz.

— Qu'en savons-nous? Peut-être Dieu n'attend-il que cela des hommes? peut-être espère-t-il le moment où les hommes seront capables de racheter la aute qui est en eux?

Il faisait noir sur la ville d'Edom, mais il y avait des groupes un peu partout dans les rues, où les hommes parlaient violemment; Kénaz et ses compagnons discutèrent très avant dans la nuit.

Héman avait fui ces groupes; il s'était glissé avec la foule, tournant seul dans les rues de la ville avec ses pensées, ses souvenirs, son amour. Le discours de Sheba l'avait impressionné; mais il n'essayait pas de comprendre, il avait l'impression que tout cela était un rêve, ou, enfin, sans trop d'importance. A la noirceur il prit le chemin de la maison d'Elisha; c'était un peu désert dans ce coin de la ville. Ses pas retentissaient.

Il appela Elisha, elle vint le trouver dans le jardin. Il n'y avait pas de lumière, pas un bruit, sinon la sourde rumeur qui monte de la terre endormie. Elisha semblait une tache de blancheur dans la nuit, sa robe flottait au souffle d'une imperceptible brise. Ils échangèrent un toucher, quelques paroles indistinctes, sans importance puisqu'Elisha sentait une main forte sur ses reins, et qu'il y avait tant de fraîcheur à se retrouver. C'était une nuit tellement douce.

— Non, ce n'est pas juste. On ne peut pas obliger cet homme à se taire. Il a dit ce qu'il pensait, comme nous en avons tous le droit. Il n'est coupable de rien puisqu'il n'a fait violence à personne.

Eliphaz avait parlé avec force devant le Conseil des vieux de la cité. Voilà déjà une heure qu'ils discutaient le cas de Sheba. Les uns l'accusaient d'être une menace publique pour les citoyens; d'autres le défendaient; d'autres ne savaient trop comment s'attaquer à lui, ou qu'en penser vraiment... Thémas se leva indigné:

— Quel est notre rôle à nous les vieux? Déendre les citoyens, prévenir les catastrophes, voir ce qu'ils ne voient pas. N'attendons pas que ce Sheba mette le feu à nos maisons pour l'arrêter!

Le vieux Mizza cria:

— C'est un fou qui veut la mort des autres!

— Il faut enfermer cet illuminé!

— ... et mieux vaut tout de suite, les gens l'oublieront.

Les voix sortaient de toutes parts. Une sorte de panique régnait dans le Conseil des vieux. Eliphaz, le doyen de la ville, leur parla:

— Vous ne pouvez pas arrêter un homme qui n'a rien fait de mal.

— Qui sait ce qu'il peut faire? lança Thémas. Nous anéantir peut-être. On ne laisse pas la liberté à une bête dangereuse!

— On ne juge pas quelqu'un sur ce qu'il peut faire. Vous ne pouvez l'accuser ni de violence, ni d'injustice, ni de crime; c'est la peur qui crie en vous. Ses paroles vous ont excités, vous ne savez plus de quoi le trouver coupable. Attendez du moins qu'il pose un seul acte...

L'atmosphère était tendue.

— Moi je propose, cria le vieux Mizza, qu'on l'empêche de parler en public!

Toute la salle retentit d'un seul cri d'approbation. « Oui c'est cela. Il le faut! Empêchons-le de parler... » Les vieux s'étaient levés: ils discutaient en brandissant le bras. Eliphaz tenta en vain de les calmer; ses paroles étaient enterrées par les cris de son Conseil. Il ne put rien contre cette coalition subite et, vaincu, il dut se résoudre à endosser une mesure qu'il trouvait injuste.

Les curieux qui attendaient à la porte du conseil l'apprirent les premiers. Puis la nouvelle se répandit à travers toute la ville comme une étincelle: « Sheba n'a plus le droit de parler... On fait taire Sheba par la force! » On se réunit dans les rues pour discuter de cette action de l'autorité contre Sheba. Les uns prétendaient que les vieux avaient peur, qu'ils craignaient que le peuple d'Edom suive Sheba plutôt qu'eux. D'autres y voyaient une mesure de prudence.

— Comment, de la prudence! c'est un sale complot contre un homme.

— Ils sont jaloux de sa puissance.

— Ils ont peur de lui!

La rumeur s'enflait comme une gorge qui va crier sa colère et sa rage. Les hommes avaient prononcé les mots clés qui poussent à l'indignation:

— La liberté d'un homme est sacrée!

— C'est un crime contre la parole!

— Allons, citoyens, criait le jeune Tarsis à des gens attroupés, le Conseil des vieux veut persécuter Sheba. Ils veulent l'empêcher de parler. Au nom de quoi peuvent-ils empêcher Sheba de nous livrer son message? Il n'y a que des lâches pour faire un tel affront à la vérité!

— Tarsis a raison. Ils n'ont pas le droit de prendre parti contre un homme que tout le monde aime.

L'attroupement qui entourait Tarsis crachait ses exclamations à tue-tête; c'était une masse bruyante qui éclatait d'un seul cri. Tarsis fit appel à toutes les capacités d'indignation, il cria à la mesquinerie, à l'insulte, au crime; la foule, fouettée par ce vent se soulevait, menaçante comme la tempête.

Kénaz entendit Tarsis. « C'est de la folie, se dit-il. Il encourage un malade; il va faire un dieu d'un malheureux qui veut tuer tout le monde ». Il pressentit l'urgence de ce qu'il fallait faire pour empêcher Tarsis d'exciter les esprits, mais cela augmentait son irritation.

Il se dirigea vers la maison de son frère. Héman y était assis, au fond de la pièce, absent... Kénaz contenait ses mouvements. Il se sentait en proie à une nervosité fébrile. Héman le regarda sans rien dire. Kénaz avait le goût d'éclater, il tenta de maîtriser sa voix:

— Tu sais ce qui arrive?

— Oui...

Il y eut un bon temps. L'insolence, le détachement d'Héman l'offusquaient.

— Et qu'en penses-tu?

— Ils perdent la tête.

— Alors empêchons-les d'encourager Sheba. Fais taire Tarsis!

— Laisse... ce n'est pas mon affaire.

Kénaz ne comprenait pas sa propre colère. Etait-ce seulement parce qu'Héman ne l'écoutait plus, parce qu'il était au-dessus de tout cela? Il serrait les poings.

— Tu devrais empêcher ce qui se fait. Les gens t'écouteront, tu le sais. Va parler. Remets du calme dans ces têtes affolées, j'en connais beaucoup qui te suivront. Toi seul tu peux empêcher ces idiots de tout bouleverser.

— Laisse-moi avec tes histoires, lui lança Héman avec impatience. Ne t'occupes pas de moi. Va leur dire toi-même qu'ils sont détraqués, empêche Tarsis de parler si tu veux, moi je me moque de tout cela.

« Ces questions, ces ennuis, semblait penser Héman, tant de choses compliquées pour rien. Qu'ai-je à faire dans tout cela, et que vient faire ici mon frère, que vient-il m'agacer de ce qui le préoccupe... » Kénaz paraissait indigné devant lui:

— Ton attitude est louche, tu ne te mêles de rien de ce qui te passionnait; tu te caches quand tu pourrais agir; tu fuis la cité... pour tes amours!

— Tais-toi.

— Je veux bien me taire, mais cela ne t'empêchera pas de croupir dans la mollesse, de t'écraser sur ton bonheur, de te retrancher de tout parce que tu aimes Elisha! Tu pourrais faire entendre raison aux gens, tu gardes silence, tu savoures ton bonheur!

— Rien de tout cela ne te regarde. Elisha n'a rien à voir avec ce que je veux ou ne veux pas.

Kénaz perdit pied dans cette pénible discussion: il avait subitement envie de pleurer plutôt; sa rage se dissolvait. Il ne savait plus pourquoi il était venu. Le nom d'Elisha le déroutait, enlevait tout son sens à cette conversation tendue. Pourquoi s'offusquer parce qu'Héman a une raison de se retrancher du monde? Cette lourde querelle de frères, sur rien, pour rien, simplement parce qu'il avait quelque chose sur le cœur, mais quoi au juste, une maladie qui rend violent, jaloux, qui transforme tout en colère... Il entendait maintenant la voix forte d'Héman lui renvoyer son indignation en écho.

— Tu perds la tête toi aussi. Tu ferais mieux de te calmer et de me laisser la paix!

Il sentit la lourde main de son frère s'abattre sur sa nuque. Il ne comprenait plus rien, ni pourquoi ce toucher brutal. Il se détacha et recula vers la sortie en bredouillant quelques paroles qui n'avaient plus de sens. Il entendit une dernière fois Héman lui crier de s'en aller.

Les gens s'attendaient au pire.

L'interdiction jetée contre Sheba par le Conseil des vieux pesait sur tous les défenseurs de Sheba qui avaient pris violemment parti pour lui, lançant ainsi un défi à l'autorité suprême de la cité. Ce soir-là Sheba devait parler: Tarsis avait entouré Sheba de protecteurs de peur que l'autorité n'intervienne.

Les gens tremblaient déjà, sentant quelque troublante atmosphère de panique autour d'eux, en eux. Jamais Edom

n'avait connu de pareilles heures, jamais les esprits n'avaient été si excités.

Sheba parut au milieu de tous, serein parmi cette inquiétude; il semblait au delà de toute menace, inaccessible aux plus sévères interdictions, noble et inattaquable. Sa présence même défiait les intrigues des hommes et semblait témoigner d'un absolu terrible. Ses paroles furent entendues comme un avertissement suprême:

— Je sens que si nous remettons le moment du sacrifice, plus tard les hommes n'en auront plus la force. C'est aujourd'hui et c'est nous qui devons racheter notre nature souillée; car bientôt les hommes seraient trop nombreux et ils ne croiraient plus possible de racheter le mal en eux... Ah! empêchons le mal d'aller plus loin, empêchons notre souillure de se propager comme une semence maudite. Un seul sacrifice, et le mal disparaît! Notre mort, et tout redevient pur dans la création! Il est encore temps, je vous le dis, de détruire le péché, d'arrêter notre chute. Si nous ne sommes pas des lâches...

A partir de ce jour il y eut quelque chose de changé dans la ville d'Edom. « Il est encore temps »... Ces mots avaient fait leur chemin jusqu'aux consciences. Il aurait fallu être sourd de toute son âme pour ne pas entendre cet avertissement funèbre.

Edom n'était plus comme avant. Quelque chose d'étrange et d'insolite habitait maintenant cette ville qui contenait tous les hommes dans ses murs. On ne pouvait plus penser sans penser à cela, ni parler sans que les propos ne reprennent toujours le même chemin. Ce n'était pas tout à fait l'angoisse, ni le tourment, mais on aurait

dit que les maisons étaient habitées par des pensées, que les gestes mêmes étaient animés par d'étranges remords. Kénaz savait bien d'où lui venait ce frisson glacé dans l'échine, comme une lame coupante et froide qui se glisse sous la peau. Chose saisissante, que la pensée de la mort. Kénaz n'avait jamais cru Sheba; mais il redoutait cet effroi qui glaçait ses membres sous le soleil. Pour la première fois Kénaz voyait la mort, la sentait en lui comme possible.

Il n'y avait personne autour du Temple, Kénaz s'assit sur les marches chaudes. Plus jeune, il venait si souvent dans ces lieux; c'est ici qu'il avait vu Elisha... avant qu'Héman n'arrive. Si Héman n'était pas venu, s'il n'avait pas toujours été le plus fort et le plus brillant... « Mais qu'ai-je à me plaindre, pensait Kénaz, Elisha était la plus belle, mais je n'ai jamais osé lui parler... Je ne peux plus revenir ici sans penser à ces rencontres silencieuses, où je lui offrais tout mon amour, où je lui promettais ce qu'il y a de plus beau. Mais s'est-elle jamais aperçu que je la regardais, quand elle passait près de moi? Pouvait-elle deviner que c'était le plus bel instant de la journée quand je l'apercevais... Ah! je devrais me taire, enterrer tous ces instants morts, il y a autre chose. Et s'il n'y a rien d'autre que cette succession d'instants, cela ne vaut pas tellement la peine d'aller plus loin. » Kénaz se leva brusquement et marcha sous le soleil éclatant. Il marchait pour fuir cette pensée qui le poursuivait comme son ombre: « Il est encore temps » ... temps d'empêcher le mal de se répandre indéfinement, temps de finir une vie qui engendrerait d'autres vies toujours semblables. Vies, instants, ambitions, il est temps de rompre ce cercle.

Non, ce n'était pas encore l'effroi, ni même la peur, mais chacun sentait en lui le travail secret d'une seule

idée, une racine insolite qui suçait son cœur. Une sorte de panique s'était emparée des esprits. On savait maintenant qu'on était capable de sacrifier sa vie, d'en finir avec les hommes. Les paroles déjà prononcées s'amplifiaient du trouble de chaque conscience. Il avait été question de mort, de destruction, d'anéantissement, comment les hommes pouvaient-ils vivre désormais sans y penser?

Pendant un certain temps après le discours de Sheba, on eut l'impression que les gens ne parlaient plus sérieusement entre eux. La panique faisait son chemin, l'alerte était donnée.

On entendit bientôt parler que des groupes se formaient; les gens se liguaient pour ou contre. Tarsis avait réuni autour de lui les plus vigoureux, il y avait tout le clan de Basmath, et Aram aussi. Il était pour que la chose arrive, pour que le temps soit venu. Chaque soir, Tarsis allait voir Sheba qui logeait sur la colline, et il lui demandait de venir diriger son groupe. Sheba refusait toujours: « Il ne faut pas presser les choses, disait-il chaque fois, les gens ne sont pas encore prêts, il ne faut surtout pas les forcer. »

Pendant ce temps, le groupe de Tarsis discutait, se préparait. On essayait d'augmenter le nombre des disciples: on recrutait surtout les aigris, les déçus, ceux qui ayant raté quelque projet en avaient conçu de l'amertume ou du désespoir. C'est eux que Sheba avait touchés du premier coup. Ils se rassemblaient autour de Tarsis, prêts à faire la guerre contre les lâches.

Aram rencontrait Kénaz et essayait de l'emmener de leur côté. Kénaz n'avait jamais dit oui. Il évitait la dis-

cussion, fuyait les groupes, absorbé, semblait-il, par son propre drame.

Un soir que Tarsis et son groupe discutaient dans la maison de Basmath, Sheba parut parmi eux. On ne le reconnut pas tout de suite dans cette pièce basse à peine éclairée. Il s'avançait parmi les tables, lentement et fixant de son regard tous les visages. Puis Tarsis l'aperçut: « Sheba, s'exclama-t-il, et il y eut un grand remous de silence, Sheba, vous venez nous voir... »

Beaucoup de ceux qui étaient là voyaient de près pour la première fois, son visage fatigué, ses yeux creusés comme s'ils regardaient de plus loin que les autres yeux. Il resta un moment sans prononcer un mot, le front durci...

— Mes amis, puisque vous voulez me suivre, vous avez songé à l'étendue du sacrifice qu'il faut faire...

Il regardait à terre pendant qu'il parlait. Tarsis et son groupe suivaient avidement sur ce front tendu, la trace de quelque angoisse inconnaissable.

— ... La partie n'est pas tout à fait jouée, je vous assure. Car il faut, pour que ce geste ait du poids, qu'il soit consenti.

Aram cria:

— Je veux bien leur consentement, mais si nous n'agissons pas d'abord, ils ne feront rien, eux, pour consentir.

— Ils seront courageux, s'ils sont poussés au sacrifice, lança un autre. Ils ne viendront jamais s'offrir.

Sheba regardait, tentait de percer la noirceur autour de lui. Il y avait du poids dans cette salle surpeuplée, une lourdeur accablante. Sheba, avec une expression impénétrable de douleur et de crainte, de courage et de panique, s'adressa à toutes ces ombres qui se pressaient autour de lui.

— Agissons puisqu'il est temps!

Le groupe de Tarsis lui cria son admiration; ce n'était qu'un seul hurlement. Sheba était bousculé, Tarsis ne se faisait plus entendre de ses compagnons.

La maison de Basmath resta animée très tard dans la nuit. Tarsis et Sheba ont parlé, puis Aram, et tous ceux qui avaient quelque chose à proposer, quelque mot d'ordre à donner.

Dès le lendemain, on procéda au dénombrement des habitants d'Edom. Tarsis et ses hommes travaillaient consciencieusement.

Le même jour, la foule était appelée sur la place du Temple. Les gens, ameutés par l'atmosphère qui régnait dans la ville, ne tardèrent pas. A l'heure où d'habitude les curieux commencent à se grouper, toute la population d'Edom était assemblée. Une nervosité à fleur de peau faisait vibrer ce peuple d'hommes. Tous savaient bien de quoi il s'agissait. Ils savaient pourquoi ils attendaient là, pressés comme un troupeau qui vient s'offrir à l'égorgeur.

Quand Sheba parut sur les marches du Temple, un silence émouvant se fit. Sheba n'avait pas commencé de parler. On aurait cru qu'il était soudain pris de vertige, ou plongé dans un insupportable malaise. Etait-ce du recueillement qu'on voyait dans ce visage tiré, ou de la peur, ou, qui sait, quelle folie contenue?

— Mes amis, lança Sheba, avec un tremblement inaccoutumé dans la voix, s'il y avait seulement un homme et une femme dans Edom qui refusait de se sacrifier, le sacrifice de tous les autres serait inutile et vain!

Quelles affreuses pensées germaient dans la tête des hommes. « Sacrifice », quel mot! La foule écoutait Sheba, soumise et abattue par la parole.

— Aujourd'hui, vous allez répondre oui ou non. Vous direz devant tous si vous acceptez ou non...

La foule grondait sourdement. Des vociférations et des promesses s'échangeaient. « On n'est pas si pressé. » — « Vous pouvez bien attendre pour exiger cela... moi je ne réponds rien. »

Tarsis se leva:

— Vous voulez attendre, remettre un décision qui vous coûte. Moi aussi je voudrais bien retarder le moment suprême. Mais ce sera plus difficile demain qu'aujourd'hui, dans trois jours que demain; chaque minute qui retarde votre consentement le rend plus pénible.

On ne sait plus très bien comment, mais il semble qu'à partir de cet instant la foule devint très consciente, et, comme en proie à une sorte de culpabilité, les gens s'invectivaient: « Toi, tu devrais être un des premiers à t'offrir » — « ...Et toi donc, tu n'es même pas capable de te sacrifier pour ta mère, comment le feras-tu pour tous les hommes? ». On aurait dit que l'injustice leur montait à la gorge, et qu'ils la crachaient à la face des autres. « Toi tu es un lâche » — « Pourquoi mourrai-je, je suis un innocent ». Jeté devant le sacrifice, chacun se débattait comme il pouvait; chacun se disculpait et condamnait les autres.

Sheba dit qu'il fallait aujourd'hui avoir la force d'entrevoir le sacrifice, que tous devaient répondre de leur consentement. On fit passer chaque personne devant la tribune pour qu'elle réponde si oui ou non...

Il n'est pas à nier que telle procédure comportait une part d'intimidation, et que celui qui devait répondre de-

vant tous de sa propre vie pouvait en ressentir une gêne atroce. Au tout début de cet étrange défilé, on vit les hommes tenter de se justifier: « Je n'ai pas d'enfants, disait l'un, et je meurs pour rien, je meurs par solidarité », ou tel autre: « Je n'ai jamais pensé qu'on puisse mourir pour rendre service... ».

Il y avait quelque chose de poignant à voir ces pauvres humains qui, tout crispés, dévoilaient qu'ils étaient capables de se sacrifier. Ils étaient là, silencieux, qui attendaient leur tour. Pour la première fois, on pouvait discerner sur le visage de Sheba des signes certains de douleur: il baissait visiblement les yeux pour éviter de rencontrer, dans les yeux qui le fixaient, l'aveu de tant de courage et de tant de pauvreté. Ah! ces vies capables de s'offrir en holocauste, quelle insoupçonnable grandeur s'y cache-t-il? Quels abîmes d'amour derrière ces visages qui disent « oui, je veux mourir ». Sheba n'avait pas pesé toutes ces vies qui maintenant tombaient à ses pieds comme une offrande.

Héman était dans le groupe lui aussi, et attendait son tour. Il voyait devant lui ces pauvres hommes qui vendaient leur vie pour rien, pour du néant, pour la folie d'un homme.

« Je ne veux pas mourir pour rien! » cria Héman arrivé devant Sheba. Cette parole fut lancée comme un défi. On attendait qu'Héman continue, on écoutait cet homme qui refusait le sacrifice.

— Ma vie n'est pas affreuse, elle n'a rien de laid, et si tous mes descendants avaient la même portion de bonheur que j'ai eue, cela vaudrait qu'ils vivent eux aussi! Je n'ai rien à regretter, ni rien à maudire.

Sheba eut la terrible sensation qu'on ne pouvait rien contre quelqu'un qui a pris parti pour la vie. Les gens

s'émouvaient autour de lui, attendaient quelque réponse, une réfutation; Sheba restait fixe, impuissant.

Il y eut un remous derrière Héman. Les gens lui en voulaient de rompre un acquiescement général, de poser contre le sacrifice de tous le bonheur d'un seul.

— Comment oses-tu?

— C'est la peur!

— La lâcheté!

Les voix l'entouraient, le couvraient d'insultes, tentaient d'humilier ce bonheur qui les choquait.

— Ta vie ne compte pas plus que la nôtre.

— Il s'agit de racheter beaucoup plus que le bonheur...

Héman étouffait sous cette soudaine révolte. Il se sentait pris à la gorge, forcé, poussé au précipice malgré lui.

— Je mourrai quand même, cria Héman, puisqu'il le faut!

Héman passa comme une exception aussi insultante qu'un instant de bonheur dans une vie rongée par la misère. D'autres passèrent, d'autres sacrifiés. Kénaz dit oui, sans broncher. Aram le regardait avec fierté, il retrouvait dans ce consentement l'ami qu'il admirait tant. Il savait que Kénaz avait dû céder, non pas parce qu'il croyait au sacrifice de tous les hommes; non pas pour Sheba, mais, peut-être, contre son frère.

Aram songeait à cela, mais ne pouvait se cacher l'immense contentement qu'il éprouvait à retrouver Kénaz près de lui dans un tel moment. Il suivait Kénaz des yeux dans l'assistance, le voyait rester sombre dans cette foule excitée. Puis Kénaz se détacha de la masse, Aram le vit se diriger au delà du Temple. Aram, lui aussi, quitta l'assemblée au moment où Sheba parlait de l'obligation du sacrifice au nom de la solidarité due à tous ceux qui s'étaient offert. Aram descendit les marches en vitesse, il

se fraya un chemin parmi tous ces corps pressés. Il prit la rue où s'était engagé Kénaz. Déjà il entendait à peine la voix de Sheba derrière lui; il rejoignit Kénaz.

Ils firent quelques pas ensemble, un peu embarrassés. Aram souhaitait simplement que le geste de Kénaz rapprochât les deux amis...

— Je ne suis pas content de moi, dit Kénaz.

— Que veux-tu dire par là?

— Je sais que Sheba voit loin, je sais que c'est par noblesse qu'il ne peut supporter d'être en faute plus longtemps, je sais que la plupart d'entre nous sommes indifférents à notre médiocrité, que le moindre sacrifice qui nous en ferait sortir nous répugne... Je sais cela, mais pourtant la mort n'arrange rien!

— Elle rachète tout.

— J'ai le sentiment que tout recommencera quand même, que notre mort n'effacera pas tout...

— Que notre mort rachète au moins une chose, et elle sera grandement justifiée, répondit Aram, car notre vie de toute façon n'avance à rien. Si nous mourons tous nous rachèterons au moins les péchés qu'auraient faits nos fils.

Les gens commençaient d'affluer autour d'eux. L'assemblée était finie. Chacun semblait affairé; on regagnait les maisons en vitesse, sans parler. Kénaz regardait ces visages tourmentés.

— Si au moins ils savaient ce qu'ils font!

— Oh! ce n'est pas un problème, il leur suffit de croire que leur geste est grand.

— Ah! je voudrais tout comprendre.

Aram lui serra le bras. Les deux amis marchèrent longtemps. Autour d'eux le sort était jeté: les hommes n'étaient

plus les mêmes depuis qu'ils se sentaient la force de mourir.

Ce soir-là chaque porte cachait son drame, ses cris, ses désespoirs ou ses triomphes. Beaucoup de femmes n'étaient pas à l'assemblée, et les hommes devaient leur apprendre... Ce n'était pas chose facile. C'est alors qu'on a pu mesurer si la population d'Edom acceptait de marcher à sa propre destruction. L'homme seul qui décide, ce n'est rien encore. Mais quand l'homme et la femme se touchent et qu'ils sentent en eux sourdre l'envie, c'est alors qu'une décision prend tout son poids, découvre sa déchirante réalité. Les femmes acceptèrent le sacrifice; il y a tout un monde d'instinct et de résignation dans une femme qui dit oui. L'homme avance dans le noir et l'indécision, sa femme l'entoure de ses bras et il n'est plus seul.

Peu de mères ne comprirent, ce soir-là, que mourir n'est rien quand on a confié sa vie à l'enfant. Les femmes pleuraient, et l'on a dû se demander s'il ne fallait pas reculer, revenir à cette vie qui n'arrachait pas tant de larmes!

Ce soir-là, et très tard dans la nuit, Sheba parcourut la ville, seul. Il sentait affluer en lui ces insondables douleurs qui battaient les murs de la ville comme des tempes fiévreuses. Il frappait à une porte, il entrait sans parler, caressait le front des enfants, échangeait quelques paroles avec la femme, le mari. Il portait en lui le germe de leurs douleurs, et le remords de ne pas tout souffrir à leur place. Pourquoi, d'un geste de la main, d'un regard, l'homme ne pourrait-il pas épargner à d'autres le mal de vivre, et assumer leur peine?

Le lendemain une équipe de volontaires que Tarsis avait groupée se mit au travail. Ils amassèrent du bois pour ensuite le tailler en piquets. Ils fabriquaient ainsi des gibets avec, au-dessus, un coude qui s'avance. Cette activité donna à Edom un aspect occupé et prospère qui eût trompé celui qui n'en aurait pas connu le secret.

Il y eut ce jour-là une réunion exceptionnelle du Conseil des vieux. Affolés par la précipitation des événements, ils voulurent se rencontrer pour agir. Il était déjà trop tard, le trouble les avait gagnés eux aussi. Ils discutèrent dans le feu, s'adressant mutuellement les pires reproches, chacun accusant tout le Conseil d'avoir manqué à l'ordre, de n'avoir pas arrêté Sheba à temps. Cette réunion ressemblait à ces paroles incohérentes qu'échangent les hommes sur la frange d'un précipice. Mizza se faisait accuser par tous de traître, parce qu'il avait été le premier à dire oui devant Sheba. Il voulut se défendre, mais on parlait plus fort que lui et chacun abritait son propre consentement derrière celui de Mizza.

Eliphaz parla longtemps. Il était plein d'amertume, et, sauf l'apparente fureur de ses paroles, il semblait entrer dans une reposante sérénité. Il médita devant eux sur la fragilité de la cité; il dit que les vieux ne pouvaient faire d'acte plus sage que de remettre les destinées d'Edom dans les mains d'un homme qui semblait porter en lui une âme différente. Mizza appuya les paroles d'Eliphaz, dit que l'heure était venue pour toutes choses de remonter à Dieu, et qu'il fallait mieux payer ainsi le péché d'Adam que par une éternelle misère.

— Nous n'étions pas capables de décider cela, quelqu'un devait nous forcer à le suivre. Notre tâche maintenant c'est de travailler aux gibets, et de vouloir ce qui était inévitable...

Le temps rongeait Edom. Ce temps qui s'écoulait maintenant à une vitesse abominable, chacun étant acculé à sa limite. « Il me reste tant de jours, tant d'heures, tant d'instants, pour finir ma vie... » Le temps rongeait tout le monde à sa manière. Les amoureux surtout, non pas que leur vie soit plus chargée que celle des autres, mais parce qu'ils sont douloureusement conscients de sa menace. Avec lui, ils sont sur leurs gardes, ils ne veulent lui laisser aucune chance. Il n'est pas un baiser, pas une étreinte qui ne vive de l'illusion d'arrêter le temps. Les jardins d'Edom, pendant ces quelques jours, ont entendu les plus doux serments, les soupirs les plus profonds. Les jeunes amoureux, ceux qui n'avaient échangé jusque-là qu'un regard, qu'un rêve de douceur et d'infini, osaient maladroitement approcher, avant sa mort, le bien-aimé.

Il y eut Rachel et son compagnon Aesham. Ils avaient quinze ans. Ils se connaissaient à peine. En rêve ils s'étaient destinés l'un à l'autre. Ils avaient quelques regards en commun, et cet insondable avenir qui soudain se ferma devant eux. Le temps s'empara d'eux, et, devant le désespoir d'être séparés, ils hâtèrent un trop jeune amour. Aesham avait entraîné Rachel dans les champs près de la ville, et, l'un contre l'autre, mêlés dans une étreinte malheureuse et exaltée, ils tentèrent d'immoler leur chair à une passion sans avenir. Quelles étranges caresses avaient-ils inventées, ces enfants nus, pour sceller leur amour? Ce n'était plus du plaisir, et bien au delà du désespoir, ces gestes qui leur arrachaient des larmes.

Le temps continuait son travail dans chaque conscience. C'est lui qui inspirait ces cris d'amour, qui montrait des abîmes jamais soupçonnés et qu'en quelques instants il

fallait combler. Parce qu'il allait soudain manquer, le temps paraissait infini.

Kénaz sentait lui aussi ce délai imposé à sa vie. Peu importe pourquoi il avait dit oui au sacrifice, la partie était engagée, ses jours étaient comptés. Lui aussi était au bord du précipice, lui aussi poussé aux aveux essentiels, aux désirs irremplaçables! Le visage d'Elisha le hantait. Pour elle, il aurait voulu se sacrifier; brûler sa chair, mourir torturé, cela n'eût été rien pour qu'Elisha l'entende, le regarde une seule fois... En d'autres temps Kénaz aurait dit: « Quels rêves idiots », et aurait pensé à autre chose. Mais à quoi bon, désormais, chasser cette image d'Elisha passant près de lui, souple et reposante, Elisha aux cheveux noirs...

Dans les bois près d'Edom, Elisha et Héman avaient fui pour y trouver la tranquilité. Ils s'étaient arrêtés dans un coin sombre pour goûter un peu de fraîcheur. Héman s'était assis dans l'herbe, sur la terre encore chaude, Elisha s'étendit près de lui l'entourant de ses bras brûlants. Héman sentait sur sa poitrine le souffle d'Elisha; il regardait les arbres qui penchaient et le ciel au-dessus.

— Qu'en penses-tu, Elisha?

— De quoi?

— Cette mort, le massacre...

— Il est trop tard... on ne choisit pas.

Trop tard, Héman ne croyait pas qu'il fût trop tard. La main d'Elisha parcourait son dos doucement, s'appuyait sur ses reins. Elisha parlait.

— Peut-être ont-ils raison, peut-être sommes-nous voués à la misère et à la honte...

Héman se taisait, car sa bouche était pleine de refus. On ne meurt pas pour rien, pensait-il. Il se renversa sur le dos, laissant aller sa tête dans les herbes. Elisha s'étendit sur lui.

— Il ne reste plus beaucoup de temps, disait-elle, tout va finir...

Et elle s'appuyait sur lui. Mais il sentit ce poids comme une menace. Il comprit que tout allait basculer, dans le néant. Même les arbres sur sa tête semblaient chavirer dans le ciel.

—Tout sera fini, Héman.

Héman fermait les yeux, un vertige profond s'emparait de lui, lançait son corps dans le vide. Elisha était couchée sur lui; il l'entendait palpiter jusqu'en lui, lui communiquer ses mouvements, ses spasmes. Héman sentait monter en lui, du plus lointain, du plus ignoré de lui-même, un désir aigu. Son corps se transformait, ses pensées se noircissaient, ses tempes battaient sauvagement.

— Le temps est court, murmurait Elisha.

Leur étreinte se durcit comme pour se défendre d'un ennemi sans pitié. Elisha se cabrait pour porter le poids de son amant, Elisha plus chaude que la terre chaude, plus creuse que les lacs... Héman s'enfonçait dans la noirceur absolue de son corps, et elle se sentait habitée, remplie, et, par les gestes de l'amour, rendue à la vie et au vertige.

Au-dessus d'eux le ciel bleu était immobile comme l'instant parfait. Puis les arbres se mirent à chanter. Les feuilles bruissaient, un murmure montait de l'herbe.

Ils se retrouvèrent nus, brisés, ruisselant d'épuisement, et en proie à ces insatiables désirs que le temps pousse à bout. A quoi bon les paroles maintenant, à quoi bon le repos, la tendresse, le calme... La mort inspire des élans plus impérieux, des gestes plus sordides. Alors commence la nuit, cette affreuse nuit qu'on n'ose pas regarder parce qu'on n'est pas sûr de s'y retrouver, ce noir contre lequel on veut se protéger en mélangeant des corps sans force.

Héman et Elisha s'accrochaient l'un à l'autre pour ne pas sombrer. D'autres dans Edom vivaient ces tourments; il y avait des hommes et des femmes qui se jetaient aux genoux les uns des autres, qui auraient voulu pouvoir s'aimer dans la vigueur de leur corps, qui imploraient la chair.

Edom ne fut jamais si peuplée de clameurs et de désirs. Jamais les hommes ne furent si près de donner leur mesure d'amour et de contrition. Jamais tant de frères, jamais tant d'amoureux ne se sont découverts. C'était comme une mer cachée sous les pieds, et soudain rompue, qui déferlait, emportant les hommes avec elle jusqu'au pied de l'indicible. Pendant quelques jours, ce brusque éclatement procura un bonheur, un équilibre inespérés. Ce n'était pas la perfection, mais ce réseau d'aveux et de sympathie qui en un jour s'empara de tous, sembla presque merveilleux.

Le travail avançait. Les hommes de Tarsis avaient travaillé ferme, et on envisageait qu'en peu de temps les gibets seraient terminés.

Cette activité cachait toutefois des manœuvres inquiétantes. En effet, un soir on rapporta comme disparus, Sichem et sa famille. La chose paraissait étrange; Sichem était bon citoyen et il avait semblé accepter de bon cœur. Personne ne savait rien, sauf que Sichem avait laissé sa maison vide et qu'on n'y voyait ni lui ni sa famille...

Tarsis et ses hommes cherchèrent dans la ville, questionnèrent tous ceux qu'ils rencontraient, pour savoir où il avait bien pu se diriger. Cet événement ameutait la population. Les gens conjecturaient: « Si on ne retrouve pas Sichem et sa famille, inutile de faire des gibets pour

nous, cela ne sert plus... » Quelques-uns se réjouissaient en secret de ce fait divers.

Tarsis organisa une véritable battue hors de la ville. « S'ils ne veulent pas revenir, avait dit Tarsis à ses hommes, tuez-les ». Il n'y avait plus à hésiter; la volonté des hommes était allée trop loin, elle ne pouvait plus reculer. Les hommes partirent tard le soir avec des torches; il y en avait dans toutes les directions et, sur tous les chemins, elles projetaient leurs lueurs contre l'opacité de la nuit. Tarsis suivait un groupe avec anxiété. « S'il fallait qu'ils échappent... », se disait-il. Le temps passait, les hommes scrutaient l'ombre mais ne trouvaient rien. La forêt était plus dense et les hommes sentaient la fatigue.

Quelqu'un vit une piste. Vraisemblablement c'était celle de Sichem et des siens. On concentra les hommes de ce côté. Tarsis leur criait d'être sans pitié; on aperçut Sichem, et par terre sa femme, prostrée, et ses enfants. Sichem ne voulait pas parler. Il avait le visage défait, les yeux perdus et affolés d'une bête traquée. On les ramena. La femme de Sichem se lamenta tout le long du retour; cette nuit-là une amie resta avec elle pour la consoler.

Le lendemain on avait posté des gardes aux sorties de la ville, de tous les côtés. Il était interdit de quitter la ville. On surveilla de près les jardins donnant sur l'extérieur.

Edom prenait l'aspect d'une ville condamnée. Plus moyen d'en sortir, d'aller recommencer ailleurs. La volonté de tous une fois engagée exigeait cette rigueur. Les gens n'ont pas rechigné contre ces mesures.

Cela ne veut pas dire que tous étaient prêts au sacrifice: il y a, devant le sacrifice de sa propre vie, des îlots de résistance qui ne se rendent jamais. Même celui qui a dit oui du fond de son cœur hésite encore. S'il eût fallu tenir compte de cet inexpugnable attachement à la vie, il n'y

aurait eu aucune mesure de prise, aucun acte possible. Sheba le savait, et de là ses scrupules. Il savait dans sa propre chair, et par sa propre hésitation, que l'homme ne se rend jamais complètement; que le plus grand sacrifice est toujours d'une certaine manière forcé. Edom semblait une prison et pourtant, au fond de son cœur, chaque habitant se sentait ainsi soulagé de sa propre lâcheté, guéri de son indécision.

Le temps battait aux tempes comme un tocsin: chaque instant emportait avec lui une portion de vie. Il n'est pas un citoyen d'Edom qui n'ait alors senti jusqu'à la folie qu'il ne pouvait plus rien contre le temps, que cette chute vertigineuse d'instants conduisait à la fin de tout.

Héman apprit, ce midi-là, que la ville était gardée aux portes. Il sembla nerveux. Il sortit.

Dans la rue il n'y avait que quelques enfants. Héman marchait vite; il enfila des petites rues pour gagner du temps. Il arriva bientôt à la place du Temple: des gens étaient assemblés là. Héman distingua, sur l'estrade en avant, Sheba qui parlait. Il y avait alors dans une même journée plusieurs réunions pour parler au peuple, et l'inviter au recueillement. Héman se fraya péniblement un passage dans ces rangs serrés.

Il était en sueurs, et cette bousculade l'impatientait. Il en sortit, puis courut jusqu'à la maison d'Elisha. Elle était au jardin.

— Elisha, je veux te parler.

Héman respirait avec peine. Il s'assit dans l'herbe, près d'elle.

— J'ai réfléchi... Sauvons-nous... toi et moi!

Elisha eut un mouvement. Ses yeux fixaient quelque pensée intérieure; cette contraction sur un visage aussi doux ressemblait à la honte.

— Allons, continua Héman, partons, laissons-les à leur folie. Nous ne sommes pas nés, nous ne nous sommes pas rencontrés pour mourir de la sorte. C'est insensé. Elisha...

Il lui prit la main, mais, comme s'il l'avait réveillée d'un songe, elle se détourna. Quelle étrange fermeté tout à coup sur ce visage, quelles rides soudain le creusaient!

— Tu as peur de mourir, dit-elle à Héman avec un mélange d'insulte et de déception.

— Elisha... c'est pour nous deux, ce n'est pas pour moi que je veux échapper à leur folie.

Mais elle se détournait de plus en plus, elle s'éloignait de lui pour ne pas l'entendre; « ... pour nous deux », elle ne voulait pas comprendre cela.

— Pour nous deux... je ne veux pas être lâche, lui dit-elle.

— Lâche! C'est faux! Nous serions lâches de nous laisser emporter à la mort avec tous. Nous avons des raisons de vivre, nous!

« Tout le monde en a... », se disait-elle. Mais elle n'avait plus la force de formuler sa pensée: elle n'avait pas appris à se confier à lui, et c'est son propre cœur qu'elle sentait faillir parce qu'elle n'osait plus lui parler.

— Héman, cela ne fait rien de mourir puisque nous nous aimons. Ce n'est que plus beau... Je me sens capable de tout payer, de tout racheter parce que je t'aime...

— Pourquoi mourir alors? pour les autres, pour les hommes? On ne sacrifie pas sa vie pour rien.

Héman s'approcha d'elle; il l'entoura de ses bras vigoureux, il jeta sa tête dans ses cheveux.

— Ah! Elisha, ne faisons pas d'erreur. N'allons pas nous tuer, nous séparer...

Sa bouche et ses mains se faisaient suppliantes, il demandait la vie, l'indulgence de vivre... Elisha ne se déten-

dait pas, son corps résistait à cette étreinte nécessiteuse. Héman aurait tellement voulu la sentir s'apaiser dans ses bras et rompre toute résistance. Il voulait arracher de ce corps étreint la complaisance qu'Elisha repoussait de toute son âme. Il sentit soudain cette tension de leurs corps: l'épaule où il enfonçait sa tête ne se faisait plus accueillante. Héman se détacha brusquement. D'un seul coup il s'était renfrogné; sa voix n'avait plus le même son, ni son amour le même accent.

— Quand on aime, cria-t-il, on vit avec celui qu'on aime. Il n'y a pas d'autre preuve d'amour, ni d'autre façon d'aimer.

Que pouvait-elle répondre? s'il n'y a pas d'autre preuve, ni d'autre façon de lui dire son amour... Elle vit son visage tendu, ses traits qui se durcissaient. Elle sentait son cœur faillir depuis qu'Héman ne lui tendait plus les mains. Il ne l'aidait plus; il interposait des obstacles entre elle et lui.

Il lui parla encore, mais si durement qu'elle ne reconnaissait plus celui qu'elle avait tenu dans ses bras. Comme s'il était disparu, mort pour elle. Et elle ne pouvait envisager cette invivable privation. Elle avait besoin qu'Héman revive, s'approche d'elle encore, la touche jusqu'au cœur.

Héman se tenait droit, impitoyablement ferme, lointain. Il posait les conditions.

— M'aimes-tu?

Ah! quelle insondable méfiance, quel orgueil!

— ... Alors suis-moi.

Elisha sentait peser sur elle une honte implacable, un malaise qui habitait sa chair, salissait ses pensées. Oh! elle aimait. Elle voulait aimer: toutes les conditions de l'amour elle pouvait y répondre, et combler aussi tous ses caprices. Mais il y avait une faille en son cœur, un trou par où passait un souffle de honte.

Héman prit dans ses mains ce visage tourné, il mit ses bras autour de ce corps absent. Il lui dit des mots qu'elle n'entendait plus, mais une chaleur familière lui couvrait le visage. Il lui expliqua tant de choses, la consola si bien, qu'Elisha, seule et triste, abandonna son corps aux gestes du plaisir. Ils étaient étendus dans un repli du jardin, il lui avait dit de se coucher, de ne plus penser à rien, que la vie serait belle, que jamais il ne l'avait tant aimée. Puis il a dénoué sa robe. Elle sentait des mains parcourir son corps, elle sentait des frôlements, des touchers brusques et appuyés, puis une brûlante excitation qui s'empara d'elle. Mais elle pleurait.

Ce matin-là les gibets furent terminés. Les travailleurs se reposèrent. On prit des jeunes pour porter les gibets sur le mont Jetser, au-dessus de la ville. Ce n'était pas tâche facile, car ils étaient lourds, et il fallait de plus les planter en terre. Malgré tout, ce n'était pas encore l'après-midi, que les gibets étaient alignés sur le mont Jester comme des arbres séchés.

Sheba fit réunir toute la population, pour adresser un dernier message. Les gens s'étaient assemblés silencieusement sur la place du temple; il y avait des femmes cette fois, et les vieux même. Sheba parla longtemps. Il disait que le sacrifice qu'ils allaient faire était un acte d'amour, que ceux qui y mettaient plus d'amour accomplissaient un plus grand sacrifice. Les gens l'écoutaient en silence. Sheba semblait dire aussi que ceux qui s'aimaient le plus pouvaient racheter le plus, et qu'en ce dernier jour tout ce qu'il pouvait demander aux habitants d'Edom, c'était d'aimer:

— Il n'y a que l'amour qui agisse; sans lui nous ne pouvons rien; sans lui, il est pénible d'affronter la mort.

Sheba parla encore comme cela. Son discours était chargé de paraboles, d'invocations à l'amour et à la grandeur. Il n'osait pas, semblait-il, parler trop précisément du lendemain; il n'aurait pas dit: « Les gibets sont prêts, demain vous mourrez tous », car chacun ne pensait qu'à cela. C'était un secret entre eux et lui, chacun le portait en soi comme une plaie au cœur, mais il ne fallait pas y toucher. Comment parler du sacrifice maintenant, les mots le feraient paraître insensé. Il y avait, entre eux, un projet terrible qu'il ne fallait pas nommer.

Sheba leur a parlé d'amour encore, répétant que sans l'amour on ne sacrifie rien. Il leur parlait comme s'ils avaient toute une vie devant eux, tout le temps et toutes les années dans leurs mains. Aimer est un projet, une résolution pour l'avenir; quand il ne reste qu'un jour devant soi, c'est le plus affreux des regrets, le remords le plus poignant et le plus vain. Aimer sans avenir: remplir quelques instants de ce qui déborde toute une vie!

Tout le monde avait compris. Sheba avait dit: « Demain... » Et jusqu'à demain il leur restait l'inexprimable à exprimer...

Les enfants s'amusaient partout; rien ne leur était défendu. Tout leur appartenait pour un jour. Les enfants qui comprenaient avaient, eux, les plus étranges comportements. A cet âge on peut aimer l'incompréhensible grandeur de mourir. On peut trouver une exaltation à disposer de soi absolument. Ainsi Rachel et Aesham avaient pris leur parti de tout cela: à tout instant, ils se retrouvaient dans la ville, ils ne percevaient qu'une plainte au delà des murs, n'entendaient que l'appel de leur âme sœur. Ils sont restés ensemble cet après-midi-là.

Aesham s'accrochait à Rachel, ils roulaient dans l'herbe, cramponnés à cette étreinte d'enfants. Ils s'aimaient sans retour; au bord d'un précipice insondable, ils se sont juré l'éternité, ils ont mêlé leur jeune sang pour ne pas mourir seuls. Leur bonheur était sans nom, parce qu'il était l'extrémité et le seul cri d'amour de leur vie. Qui n'a pas un jour rêvé d'un bonheur que protégerait la mort, d'un amour parfait et si court qu'il échapperait à cet horrible durcissement de la vie? Qui n'a pas souhaité qu'un amour si pur n'ait pas de lendemain et meure de sa propre beauté? Pour Rachel et Aesham, rien ne menaçait leur suprême union, rien au delà qui soit moins beau. Leurs caresses les précipitaient au sommet de leur amour, dans sa propre destruction.

Sur toute la ville pesait cette lourde destinée. Chacun se sentait menacé et voulait retrouver un dernier refuge où se blottir. Jamais la présence d'un ami ne fut plus indispensable. Il y avait à travers les rues quelques âmes errantes qui se cherchaient une présence familière pour peupler leur désemparement. On les voyait traîner de longues heures sur les pavés, surveiller qui passerait, attendre cet inconnu qu'ils n'avaient jamais rencontré. On les reconnaissait tout de suite ceux-là et on les fuyait. Ils continuaient leur route cherchant un regard, demandant l'aumône d'un ami. Personne ne s'occupait de ces pauvres. Les gens se renfermaient pour les derniers embrassements.

Ce soir-là Aram passait devant la maison de Kénaz. Pas un bruit dans la ville à cette heure. Toutes sortes de pensées lui venaient à la tête. Kénaz serait-il content de

le voir maintenant? Peut-être désire-t-il être seul? La nuit était douce, et il n'est pas de moment où Aram ait tant désiré la présence de son ami. Il marchait dans la rue, rongeant d'incompréhensibles scrupules vis-à-vis de Kénaz. S'il est un reproche qu'Aram ne voulait pas se faire, c'était de forcer la solitude d'un ami; mais ils s'étaient déjà expliqués là-dessus. Kénaz avait tenté de faire comprendre: « Tu ne peux pas attendre de moi ce que je ne peux te donner », avait-il dit. C'était d'ailleurs la seule fois où ils avaient parlé si nettement. Aram ne s'était pas choqué des paroles de son ami, et au lieu de se croire repoussé, il se reconnut des torts envers Kénaz, résolut de ne pas le gêner avec un sentiment qu'il ne partageait pas. C'était l'époque où Sheba apparut dans Edom, Kénaz fut de moins en moins visible: les deux amis devaient se rencontrer moins souvent et ne plus avoir de ces longues conversations qui emplissaient leurs anciennes soirées.

Aram, appuyé sur un mur, et regardant cette nuit plus noire que toutes le autres nuits, songeait à tout ce qu'il gardait dans sa gorge pour respecter la réticence d'un ami.

— Kénaz, tu es là?

Kénaz répondit de la maison.

Aram entra. Kénaz était assis contre le mur, un peu de feu l'éclairait. Il fit un geste. Aram s'assit devant lui à quelques pas. Il regardait les mains de Kénaz occupées négligemment; Kénaz ne parla pas.

— Ça ne va pas?

— Au contraire...

Kénaz semblait agacé, il ne regardait pas son ami.

— C'est la dernière nuit, dit Aram comme pour détourner ce regard de sa propre obsession.

— Une nuit comme les autres, ajouta Kénaz.

— Non, pas comme les autres, puisque c'est à elle qu'on demande tout ce que peut donner la vie.

— Qu'est-ce qu'on peut demander... en une nuit?

Aram, d'une voix visiblement émue:

— On peut demander à quelqu'un de s'abandonner...

« S'abandonner, pensa Kénaz, une seule fois, une seule fois et pour toujours... S'abandonner, oui, c'est tout ce qu'on peut demander pour cette nuit. Une seule fois parler à Elisha, lui dire mes pensées, et peut-être plonger ma tête dans ses cheveux. »

— Pourquoi celui qui aime doit-il mourir insatisfait? dit Aram.

— Ah! je ne sais pas, je ne sais vraiment pas pourquoi...

— Kénaz...

Aram s'approcha de Kénaz, mais Kénaz le regarda froidement, surpris, agacé.

— Kénaz, sais-tu tout ce que j'éprouve pour toi, tout ce que tu es pour moi?

Il demandait un regard, mais Kénaz semblait enfermé dans son orbite. « Pourtant il doit me comprendre, pensa Aram, je demande si peu... » Kénaz se leva brusquement. Il s'appuya à la fenêtre, plongeant dans l'obscurité un regard désespéré. Cette nuit... il la passerait sans elle, sans même, par une seule parole, effleurer son âme, sans un seul regard échangé. Elisha dans cette insondable noirceur surgit, blanche et impalpable, souriante mais lointaine. Kénaz n'avait pas tendu ses bras vers elle, elle l'avait toujours appelé. Encore cette nuit, elle passait devant lui, il n'y avait que cette image lumineuse dans le noir. Pas de sommeil possible pour Kénaz qu'au creux de son épaule, pas de consolation ni d'apaisement sinon aux genoux d'Elisha. L'âme de Kénaz errait dans les ténèbres, à la recherche de sa sœur perdue.

— Kénaz, je t'en prie...

Cette parole d'Aram arracha brutalement Kénaz à son rêve. Les yeux hagards, le visage marqué par quelque cauchemar, Kénaz se tourna vers Aram:

— Que veux-tu de moi? Je ne suis pas né pour servir ta tendresse, ni pour consoler ta solitude. Tu es seul, moi aussi. Tu ne peux rien pour moi, je ne peux rien pour toi...

Kénaz s'arrêta. Il comprit la dureté de ses paroles. Il regarda Aram, et trouva sur son visage une douleur poignante. Kénaz se sentait incapable de racheter la peine qu'il causait: il était consterné devant un fidèle ami qui souffre.

— Je sais, murmura Aram, il prononçait à peine les mots. Je sais, Kénaz, que je ne peux rien pour toi; tu m'as retranché de ta vie, tu veux poursuivre ton drame seul, ni tes joies ni tes peines ne sont à ma portée maintenant. Oui, je ne peux rien pour toi, mais toi tu peux tout pour moi.

A ces mots, la voix d'Aram changea, semblait supplier. Il n'avait jamais parlé à Kénaz sur ce ton, et il souffrait d'en être là. Mais les mots s'échappaient de lui, son cœur battait si fort et sa gorge était si près du sanglot, que son âme s'arrachait de lui comme un cri irrépressible.

— Ecoute-moi, Kénaz, je n'ai le droit de rien te demander, mais cette nuit, tu pourrais me donner tout le bonheur que je n'ai fait qu'espérer... Non, Kénaz, ne me refuse pas, je n'ai que toi.

— Que veux-tu? La voix de Kénaz était terrible.

Aram s'approcha de lui et jeta sa tête sur son épaule. Kénaz se détourna brusquement, et ce mouvement fit tomber Aram par terre, mais il restait cramponné à lui. Kénaz n'aperçut pas l'expression de torture et d'abaissement sur le visage de son ami.

Kénaz s'assit dans un coin, la tête pesante dans les mains. Pas loin de lui, gisant par terre comme une femme malade, Aram qui gémissait.

Kénaz voyait venir vers lui, comme un regret sublime, l'image d'Elisha. Oh! ce n'est pas difficile de supporter l'insatisfaction quand il reste à l'homme ne fût-ce qu'un jour de répit, un jour à vivre qu'il peut remplir d'une éternelle rencontre, charger de tous ses désirs. « Il y avait bien quelques heures encore dans cette nuit, pensait Kénaz. Je pourrais courir à elle, lui dire mon amour inapaisé, lui ouvrir mon âme... Je la trouverai peut-être dans les bras d'Héman, reposée, ayant eu sa part. Ah! si elle était seule, si elle m'attendait, si elle espérait que je m'approche d'elle et lui parle... »

Kénaz leva la tête. il aperçut Aram. Pourquoi lui? « Pourquoi cette erreur, ce mélange? Pourquoi n'a-t-il pas compris que nos peines ne se rencontreraient jamais, ni nos désirs? » Aram remuait sourdement, comme en proie à quelque cauchemar.

— A quoi penses-tu? demanda Aram.

Non, ce n'était pas possible. Aram se trompait sûrement. Ce ne pouvait être lui, Kénaz, à qui l'on peut demander un consentement de pitié.

— A quoi penses-tu, Kénaz?

« A quoi pense Elisha plutôt? Où est-elle? Ai-je jamais été un seul instant dans ses pensées? Ai-je jamais effleuré son front, ses lèvres ont-elles un jour appelé mon nom, son cœur se serait-il ouvert à ma peine? Elisha, où es-tu, je te cherche, mon âme. Mais je ne te trouverai jamais, mes yeux n'étaient pas faits pour rencontrer les tiens, ma tête ne devait jamais mourir sur ton sein. Elisha, qu'il doit être doux de dormir avec toi; auprès de toi, que la mort doit paraître futile... » Kénaz avait renvoyé sa tête

en arrière, sur le mur, comme si une vague trop chargée l'eût fait chavirer. A l'heure où l'homme se dissout dans la fatigue, il n'y avait plus de sommeil possible pour Kénaz: le temps s'arrachait de lui comme les gouttes de son sang, emportant ainsi son impuissance et son rêve. L'homme peut tout supporter, tout comprendre, mais il ne se résigne pas à un amour insatisfait. Il accepte tout, mais pas l'inapaisement de son cœur. « Pourquoi cela? Pourquoi y en a-t-il qui se rencontrent, et nous, qui ne nous rencontrerons jamais?... C'était si simple, je t'aurais aimée, tu m'aurais souri, et puis en silence et sans rien déranger de l'ordre des choses, nous aurions mêlé nos souffles à celui des fleurs, nos paroles aux chants des oiseaux. Elisha... » Kénaz avait fermé les yeux sur cette image stérile et qui le griffait jusque dans les racines de son corps: c'était trop de cette souffrance et trop de cette exaltation. Le sursis qui pesait sur sa vie comprimait ses espérances, les rendait plus tenaces, mais plus impossibles. « Comment se fait-il que j'aie manqué Elisha? Pourquoi y a-t-il en moi des abîmes qui ne seront jamais comblés? Pourquoi des cris qui ne sont pas entendus...? »

Aram fixait sur le front de Kénaz le cheminement de ces pensées, cherchant sur ce visage renversé un signe amical. Il s'approcha, et, dans cette nuit où le jour lentement s'infiltrait, distinguant mal l'ami, il rampa jusqu'à lui avec l'effort d'un noyé.

Il y eut un étrange corps à corps dans le noir, deux poitrines qui se heurtèrent en laissant s'échapper un essoufflement tragique. Kénaz était sur ses genoux et frappait. De sa bouche sortait une plainte comme si c'était son rêve même qu'il battait ainsi sauvagement, pour l'anéantir à jamais. Comme si on lui avait fait mal, il eût mis plus

de haine et plus de férocité pour venger une douleur trop intime.

Il s'arrêta. D'un seul coup, ce front de colère se détendit. Il se leva, mais très étourdi, en proie à un saisissant vertige comme si tout son sang se fût arrêté. Il trébucha contre Aram étendu sur le sol, soufflant à peine. La nuit devenait plus pâle à l'approche du matin. Kénaz, immobile, le regard perdu vers quel infini, semblait attendre le jour.

La lumière perça la nuit par toutes ses pores. Kénaz, dépaysé, regarda Aram gisant, puis il sortit de la maison comme on tombe d'un cauchemar.

Quelques-uns virent se lever le jour avec un serrement de cœur. Les dernières caresses mirent quelque résistance à se défaire. Ces baisers prolongés rendaient toute la soif, tout l'élan de la vie. Un instant de plus dans l'étreinte bien-aimée, et cette folie de mort et de destruction ne paraissait qu'un songe. Cette vie qu'on pousse à l'extrémité, on ne savait pas qu'elle pouvait tant donner. On avait oublié de quelles profondeurs de courage, de quels ciels de joie, étaient remplies les caresses de tous les jours... jusqu'au moment où la mort force les choses. Ces découvertes, et un certain désespoir se lisaient ce matin-là sur les visages.

D'autre chose se lisait dans les yeux d'Elisha. Elle regardait Héman près de la fenêtre, nerveux, qui attendait l'imprévu. Il regardait ceux qui s'affairaient, ceux qui allaient comme tous les autres matins chercher l'eau. Héman tapait de la main sur le mur, puis changeait de place et regardait Elisha.

— A quoi penses-tu, Elisha?

— A tout cela...

— ...Nous allons réussir, j'en suis sûr! Il le faut!

Elisha retombait dans sa rêverie.

Au dehors les tambours résonnèrent. Les gens comprirent. Le martèlement de tambour frappait sur les murs d'Edom, et comme un convocation funèbre faisait frémir toute la ville. Le soleil était clair au-dessus du mont Jester.

Les gens sortirent de leurs maisons. Les hommes, arrachés aux objets familiers de la vie, étaient tournés vers leur mort qui les appelait par ces coups secs et sinistres du tambour.

La place du Temple était pleine de monde comme jamais avant. Les vieillards qui n'étaient pas sortis depuis longtemps, les enfants et toutes les femmes s'y trouvaient ensemble. Les visages étaient marqués de leur physionomie extrême, comme si, passant de telle ou telle expression, l'homme tout entier, tendu vers le sacrifice, eût afflué dans les lignes de son visage.

Sheba parut devant les hommes: il parla quelques instants à ce peuple qui demandait l'éternité.

— Le jour n'a jamais été plus beau, ni la terre plus accueillante, et celui qui donne sa vie pour racheter le mal est encore plus grand...

Pendant que Sheba parlait et faisait avancer lentement la foule vers la porte d'Edom qui conduit au mont Jetser, ses hommes fouillèrent toutes les maisons par crainte que quelqu'un n'y soit resté. Il fallait prendre toutes les mesures qui, en toute autre occsaion, eussent inspiré un sentiment de révolte.

Sur le parcours, dès qu'on sort des portes d'Edom, le chemin traverse un bois. La foule marchait en rangs serrés, lourdement, car chaque pas sur ce sol élargissait

l'abîme qui séparait de la vie humaine. On avait placé les vieux à la tête du cortège pour qu'ils marquent le pas. Ils marchaient avec peine, et comme pour retarder cette mort avec laquelle pourtant ils étaient déjà familiers. Ils la sentaient dans leurs os, c'est elle qui depuis des années pétrifiait leur visage, séchait leur peau. Mais ce dernier effort pour la rejoindre, quand c'est à elle de venir, courbait leurs têtes.

Des pauvres femmes s'écrasèrent d'épuisement. On les relevait rapidement, et entre vieux, comme entre condamnés, ils savaient se consoler.

Après ce bois, on aperçut, éclatants comme des lames sous le soleil du matin, les gibets dressés sur la montagne. Ils étaient là-haut, rangés dans une seule ligne. La vision était nette, froide et cinglante comme la peur.

Les hommes, devant l'image de leur sacrifice, devinrent ivres jusqu'à la folie. Les pieds, au rythme haletant des cœurs, frappaient sur le sol leur pas funèbre. Le signe dressé devant eux leur disait que les hommes pouvaient, d'un geste qui défierait Dieu lui-même, racheter leur misère et vaincre le mal. Chaque homme à ses tempes sentait bondir le sang du sacrifice qui dissiperait les ténèbres et sauverait du pire. Ceux qui n'avaient pas compris, voyaient maintenant; ceux qui avaient hésité jadis, ne pouvaient pas ne pas sentir en eux cette lumineuse exaltation de l'amour qui rachète tout.

La montée était plus abrupte, et le soleil plus chaud. Il fallait aider les vieux, et parfois prendre les plus faibles sur les épaules. Cet effort qu'il fallait accomplir fut une véritable détente. Kénaz heurta Aram qui aidait un vieux. Ils se regardèrent, chacun cherchant dans l'autre un signe, un appel... Aram était maintenant au-dessus de Kénaz, retourné vers lui. « J'ai tout oublié, semblaient dire ces

yeux, il n'y a rien eu; tu vois, j'ai à peine quelques marques au visage... » Ils s'engagèrent vers la fatalité, unis, au delà d'une certaine insatisfaction, dans l'expérience que chacun avait eue du malheur de l'autre.

Vers midi, au moment où le soleil se dresse au-dessus de tout ce qui vit, dans son inattaquable fierté, le groupe était au sommet de la montagne. A leurs pieds, Edom dépeuplée, ville morte, et plus loin, la forêt. Autour d'eux les gibets plantés dans le sol, et la corde finale. En eux, le glas de la fin des hommes, ces coups sourds qui remplissaient les veines de frisson.

Qui allait le premier mourir? Sheba y pensait. « Les enfants pour qu'ils ne voient rien. » — « Mais non, les vieux, car ils ne supporteraient pas de voir mourir les petits ». On discuta: « Les vieux, les vieux, répéta Sheba, c'est eux qui seraient morts les premiers. »

Un frisson saisit l'assemblée quand on vit le premier vieillard se diriger vers le gibet. Il embrassa sa vieille femme comme d'habitude, un peu rapidement, puis il s'avança vers le gibet, sans broncher, le dos penché. Sheba et quelques hommes l'entouraient. Il fallut l'aider pour qu'il se dresse sur le piquet, il s'y agrippa assez mal, puis quand on lui eut passé la corde autour de la gorge, il se laissa tomber. Le gibet fut ébranlé. Le vieux balançait, et sur son visage s'était fixée la dernière grimace. La douleur avait été tellement forte qu'elle lui avait créé de nouvelles rides; la torsion du cou avait arraché aux traits une expression inconnue et excessive.

Aesham et Rachel sentirent le besoin de se cramponner l'un à l'autre quand ils virent s'avancer des vieilles toutes courbées, déjà éteintes, vers leur mort. Rachel ne voulait pas voir, elle enfouit sa tête sur l'épaule de son compagnon. Aesham se sentit un sanglot dans la gorge quand

les cheveux de Rachel frôlèrent sa joue et qu'il sentit, près de lui, la merveilleuse fragilité de ce jeune corps. C'était trop, trop d'amour pour lui, trop de joie et trop de vie à remplir. Il serrait la main de Rachel dans la sienne, mais rien ne parvenait à épuiser ses touchers trop purs. Son cœur ne s'arrêtait plus, mais s'emplissait toujours; chaque instant près de Rachel lui promettait l'infini et le rapprochait du désespoir.

Il regarda avec horreur la vieille se raidir dans une posture effrayante, et sentit, comme tous ces gens qui l'entouraient, son cœur reculer. Rachel leva son visage vers lui, l'appuya sur sa joue, il sentit les pleurs de son amie glisser dans son cou.

Sheba résolut d'immoler en groupes pour épargner à tous cette insupportable succession de morts. Les vieux s'étaient attroupés en avant de la population et ils attendaient les ordres. Sheba leur dit que le sacrifice ne devait pas devenir une horreur... Les plus jeunes aidèrent les vieux, mais alors se passa le fait le plus touchant: les vieux couples ne voulaient plus mourir en même temps. La vieille voulait prendre soin de son mari et, jusqu'au dernier moment, veiller sur lui, entourer sa mort de préparatifs et d'attentions qu'elle seule pouvait lui prodiguer. Parfois c'était le mari. Eliphaz refusait de mourir avant sa femme, il voulait lui épargner cette douleur, et jusqu'au dernier instant l'assurer de sa protection. Eliphaz souleva sa fragile compagne, il lui passa la corde; il atteignait sa taille du bout de ses bras, il lui disait de ne pas trembler, que ce n'était pas la peine. Puis le signal fut donné, et ces vieux corps se sont tous raidis. Une partie de la foule ne regardait plus; des cris remontaient aux lèvres de la plus lointaine enfance. Il y avait maintenant beaucoup de corps

immolés: c'étaient des masses sombres et denses qui cachaient le ciel aux vivants.

Le sacrifice avait pris son visage de laideur et de pitié. Ce n'était plus une idée, un élan d'amour ou d'espérance; le sacrifice, c'était ces corps tordus au-dessus du sol, ce silence intenable qu'impose la mort autour d'elle. Les figures aimées à jamais fixées dans cette grimace, les corps qui ne parlaient plus, les regards évadés: c'était cela le plus dur à accepter.

« Les enfants, les enfants », ces mots couraient sur toutes les bouches, emplissaient les cœurs d'un même effroi. Le temps était venu de demander aux enfants un dernier acte d'obéissance. Mais cette fois, sans dire pourquoi, ce n'était ni pour faire plaisir à maman, ni à personne, mais pour sauver les hommes du mal. Les enfants ne comprenaient pas, on les conduisait par la main. On les fit monter sur leurs gibets; les mères criaient à fendre l'âme, elles se jetaient par terre pour ne pas voir. Les petits enfants attendaient, et pour la première fois qu'ils se séparaient de leurs parents, leur départ arrachait les pires adieux aux mères blessées. Sheba donna le signal et ils tombèrent tous dans le vide. Il y eut une chose atroce, la corde ne se ferma pas tout à fait sur ces cous trop petits, et quelques enfants mal étouffés se débattaient comme des démons au bout de leur corde, lançant des cris aigus; ils se tordaient pour échapper au monstre qui brisait leurs veines. Sheba ordonna de les achever, et les hommes impitoyablement se mirent à serrer eux-mêmes les cordes; ils tirèrent le nœud jusqu'à ce que chaque petit corps se raidît. Les femmes s'étaient accrochées à leurs maris, et laissaient s'échapper d'elles toute vie et toute consolation. Leurs râles semblaient sortir des entrailles mêmes de la terre...

Les autres enfants, les plus âgés, s'approchaient, pressentant dans leur frémissante lucidité l'abîme où ils consumeraient leur vie. Rachel et Aesham marchaient, pâles amoureux, vers leur unique projet qui dressait au-dessus d'eux son ombre cassée.

Pendant ce temps, quand la plainte ne s'était pas encore éteinte et que tant de regards plongés dans l'horreur n'en étaient pas revenus, au moment où Aesham et Rachel s'étaient gardés leur dernier sourire, Héman et Elisha se glissèrent au dos de la foule et se cachèrent derrière un buisson. Ils restèrent là quelques instants. Personne ne les avait vus. Puis ils descendirent la pente, s'arrêtant parfois pour regarder en arrière... Ils s'enfuirent, laissant derrière eux les hommes se détruire pour rien, rompant ainsi l'engagement sacré du sacrifice.

Au sommet de la montagne, les innocents tombaient au bout de leur corde. Aesham et Rachel sont morts comme s'ils avaient mis dans cette mort tout leur amour. Les yeux inondés de tendresse et leur cœur inébranlablement résolu, ils furent pendus tournés l'un vers l'autre, fixés dans un éternel au revoir. Tous les adolescents eurent un peu de cette force pour sombrer, et le sacrifice leur arrachait toute l'énergie qu'ils auraient mise à vivre plus longtemps.

Le soleil penchait maintenant vers l'occident et jetait sur le sol l'ombre des pendus. Il y avait dans l'air un vide terrible, comme si tous les morts, respirant encore, prenaient l'air aux vivants. Il restait maintenant les hommes et les femmes; ils se tenaient au milieu de ce champ brûlé, comme réchappés d'un désastre. La vie avait pris, dans leur esprit effaré, des proportions gigantesques, des couleurs irrésistibles, un air insolite de fête et d'orgie.

Sheba parcourait les rangs criant: « Ce n'est rien », voulant ranimer les volontés en retraite. Il fixait les yeux,

secouait les épaules. Shamma bondit vers lui et vint se jeter à ses pieds.

— Sheba, je ne veux pas mourir, c'est trop laid... Arrêtons-nous, c'est assez de morts inutiles, assez, tu comprends. Nous sommes insensés...

Shamma criait. Quand Sheba se déprit de lui, il resta par terre, tremblant de tous ses membres, haletant.

— Tu as peur du sacrifice, lança Sheba.

— J'ai peur que le sacrifice ne serve à rien.

— Non, cria Sheba de toute sa voix, toutes ces morts ne peuvent pas être inutiles. Si l'homme se tue, Dieu ne peut pas ne pas l'entendre.

Sheba entendit sa voix se perdre dans le trou béant de la peur. Il sentait sur lui ces yeux affamés, ces têtes qui demandaient à vivre encore. Il sentait l'homme reculer, regretter, tomber à genoux, prêt à lâcher, et, plutôt que de mourir lui-même, préférant supporter la faute de toutes ces morts vaines. Sheba perdit pied, il se sentit d'un seul coup perdu dans ce déferlement soudain d'irrésolution. Les volontés croulaient autour de lui, l'emportant dans leur chute. Oh! pourquoi cet instant, pourquoi cette hésitation, cette folie pire que toutes les folies puisque maintenant on ne peut plus arrêter! Pourquoi cette pensée quand il n'y en a qu'une qui doit tenir les entrailles prêtes pour la mort? Il vit Shamma devant lui, affaibli comme une bête qui ne veut plus avancer. Sheba lui donna un coup de pied sur le flanc, et le fit rouler dans la terre.

— Lève-toi, lâche!

Sheba sentait la colère l'envahir comme un courage. Il ne vit plus rien autour de lui, et, sentant qu'il fallait tirer de leur torpeur ces volontés fléchissantes, il frappa Shamma pour secouer la fatigue des autres. Il le prit par les épaules et le traîna jusqu'au gibet. Shamma se débattit,

mais quelques hommes vinrent aider Sheba. Ils hissèrent Shamma sur son gibet, il criait sauvagement.

— Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir! Mon sacrifice ne vaut rien, c'est un meurtre!...

Cette voix fut coupée par le bruit du cou qui se brise... Il y avait un calme effrayant. Les hommes étaient accablés par l'inévitable qu'ils avaient accepté et qu'il fallait consommer jusqu'au bout. Sheba les regarda. Il songeait à la violence. « Même à ce prix, pensa-t-il, le sacrifice doit s'accomplir... Nous ne choisissons plus les moyens ».

Ils s'avancèrent, courbés par la plus dure résignation jamais demandée à l'homme. Il fallait fuir l'affreuse tentation de la vie possible. C'est cela qui bourdonnait en chaque cerveau comme le crépitement du désir dans la chair, et aussi la crainte que le sacrifice total soit vain.

Pendant qu'il s'approchait du lieu extrême, Kénaz s'arrêta net comme frappé au cœur. Il regarda nerveusement autour de lui; il bousculait ceux qui marchaient à ses côtés, courut à travers les rangs. Il devint hagard, terrible, le visage crispé. C'était clair: Héman et Elisha avaient fui.

Kénaz restait immobile, et songeait à la lâcheté de son frère qui trahissait tous ceux qui avaient accepté de mourir.

C'était l'instant des séparations, et les femmes tombaient l'une après l'autre comme des roches. Il y avait des sanglots partout, des serments avant la mort, des étreintes perdues. Il fallut détacher deux époux entrelaçés comme des lierres. La femme ne desserrait plus et, dans son hystérie, parmi les cris et les halètements d'agonie qu'elle lançait, elle se cabrait, et soulevait son mari dans la convulsion de l'étreinte amoureuse. On déchira ses caresses, et la pauvre, torturée et insatisfaite, mourut en criant son amour.

Kénaz songeait qu'une seule de ces douleurs pouvait être rendue inutile par la lâcheté de son frère.

— Sheba, Sheba, appela-t-il.

— Qu'as-tu?

— Je veux te parler Sheba, seul...

Autour d'eux les hommes, entourés de leur passé, devenu chair morte, se donnaient le geste fatal.

Sheba regardait Kénaz.

— Qu'y a-t-il?

— Héman s'est sauvé avec Elisha.

Sheba pâlit.

— Tu es sûr?

— Je suis sûr; j'ai fait le tour de ceux qui restent. Ils n'y sont pas.

— Il faut les punir, hurla Sheba; les tuer!

Un éclair passa dans le regard de Kénaz.

— Moi, Sheba, je les trouverai.

Sheba regardait ces masses d'ombres qui s'accumulaient sur les gibets. C'étaient maintenant à ses hommes, à Tarsis et aux autres, Aram aussi.

— Tu dois les trouver, Kénaz, et les tuer tous les deux comme des lâches. Et toi après. Il le faut, sinon nous avons fait la pire faute de toutes. S'il reste un seul chien qui procrée, nous sommes damnés par notre folie.

La voix de Sheba tremblait d'une façon inaccoutumée. Il s'était accroché au bras de Kénaz, qu'il serrait de toutes ses forces. Il fermait les yeux, mais le spectacle de tant de morts habitait maintenant sa pensée et le hantait comme le plus tenace des remords. « Tout cela serait-il donc une erreur? Ne suis-je pas coupable de tous ces cadavres, et quel châtiment mériterai-je pour expier ma démence? »

Kénaz le quitta, et prit le chemin de la vallée portant dans sa tête le message de Sheba, et dans son cœur l'ordre de venger ces mille morts inutiles.

C'était le silence maintenant.

Sheba retrouva les quelques disciples qui restaient. Survivants d'un immense naufrage, ils se regardaient avec amitié avant d'appareiller à leur tour. La fatigue creusait leur visage, et cette mort qui leur revenait maintenant, ils ne la reconnaissaient plus en eux comme une menace intime; c'était ce qui manquait à ce tableau de cœurs arrêtés, la suite et l'achèvement, et peut-être le repos. Tarsis et Gossen tombèrent sans résistance; on eût dit que plus rien en eux ne les dressait contre la mort, même pas cette grimace du visage, même pas la bouche qui veut crier. Le silence s'accumula de leur disparition.

Il restait Aram et Sheba.

— Kénaz est parti pour les trouver?

— Oui...

— Je savais...

Aram se dressa sur son gibet.

— Je meurs insatisfait, Sheba...

Il regardait Sheba avec une extrême désolation comme s'il eût ses propres raisons de se tuer, comme s'il se sacrifiait pour autre chose... ou pour rien.

— Il me semble, Sheba, que rien n'est fini. Il restait tellement à faire avant de mourir, tellement de gestes inachevés.

— Et celui-là en plus...

Aram tomba. Son univers d'espérance et d'amour inemployé se rompit comme une veine qui éclate. Sheba regarda longtemps cette tête penchée qui appelait l'amitié.

Seul maintenant, le monde lui paraissait un catafalque inventé par sa tristesse et sa folie. Il marchait à grands pas parmi ces ombres, pour en trouver une mal pendue à qui raconter son désarroi, un compagnon contre sa solitude. Mais chaque gorge était bien fermée, et il ne devait rester d'humains, sous ce soleil déclinant, que Kénaz qui poursuivait les autres. Ah, s'il fallait que deux lâches puissent détruire la rédemption de l'homme par lui-même!

Le soleil accomplissait sa courbe fatale, et marquait l'heure de ce qui finit. Sheba sentit en lui un appel lointain qui résonnait dans la chambre vide de son corps. A lui maintenant de se jeter dans le noir, l'infini et l'incertain. Il n'est pas une fibre de son corps qu'il ne sentait pas destinée à la consommation absolue du sacrifice. Sa tête était devenue sonore à cette voix qui appelle au gouffre. Sheba se vit dans un étroit couloir dont les murs étaient de chair et qui conduisait à l'extrémité de tout. Il ne voyait plus que ce sombre passage qui écrasait l'esprit comme la fatalité. Il descendait vers la mort, attiré par son vide: ce n'était plus à lui ni d'arrêter, ni de changer de dénouement. Sa chair n'avait jamais palpité que pour cette immolation. Ses yeux s'étaient clos sur des visions d'abomination et de peine. Il se précipita dans son vertige, et rebondit au bout de la corde.

La création se vidait de la présence de l'homme. Les palpitations disparues, les paroles ravalées pour toujours avaient creusé dans le ciel un trou immense que peuplait maintenant le cri plaintif des corbeaux. Ces profondeurs, faites pour le chant de l'homme, n'entendaient plus que le murmure de la terre. L'âme de Sheba s'était refermée.

Le ciel était couvert de corps pendus, tournés sur eux-mêmes dans des postures de danse et de folie. Les silhouettes du sacrifice semblaient habiter quelque lieu sauvage

au delà de la terre; elles planaient immobiles et tristes comme des âmes en peine.

C'est de ces sombres gibets où l'homme avait accroché sa vie que se dégageait la nuit: ce n'est ni du bout de la terre, ni de l'occident inconnu que montait l'obscurité, mais de ces corps étouffés qui répandaient leur âme en noirceur, et qui couvraient la terre de leurs ténèbres. Noirceur absolue qui sortait des entrailles ouvertes, comme l'odeur fétide du sacrifice, et qui empoisonnait toute lumière. La souffrance, la déception, le mensonge, et l'univers inexprimé de l'amour avaient vaincu le jour. C'était la nuit totale, irrémédiable, sans pitié. Et ces masses immobiles au-dessus du sol rappelaient un sacrifice inachevé.

Héman l'entourait; elle était blottie contre lui, tout près, pour échapper à la froide noirceur. Autour d'eux, la bourdonnante rumeur de la forêt endormie montait de la terre comme une pulsation fiévreuse. On distinguait à peine la forme des arbres, qui se confondaient dans l'obscurité. Elisha se laissait dormir dans les bras qui la réchauffaient.

Héman ne réussissait pas à fermer les yeux. Cette journée d'extrême fatigue alourdissait les muscles, mais laissait son esprit fébrilement éveillé, attentif à toutes les pensées, aux moindres bruits qui venaient jusqu'à lui. Il guettait le vent qui soufflait au sommet des arbres, la brise douce et tiède qui passait dans les cheveux d'Elisha comme la préfiguration de l'aurore. L'appesantissement le gagnait, son corps s'enlisait dans la pesanteur, le sang ralentissait dans ses veines; mais cette vigilance aiguë et épuisante ne le quittait pas un instant. Son attention se crispait: il se sentait sombrer dans une mer épaisse, et voulait laisser à

la surface un phare, son propre regard embué de sommeil mais perçant tout, pressentant dans les ténèbres ce qu'il faut voir. Par instant Héman enfonçait la tête dans la gorge d'Elisha, il vacillait dans le sommeil. Il chavirait dans l'insondable conscience de la nuit, puis tout à coup se reprenait, de peur qu'un avertissement ne lui échappe, qu'il ne tombe dans un piège. Mais la fatigue le tenait par en-dessous, le tirait à elle et fermait, de sa propre main, ces paupières engourdies, chargées de langueur et d'affaissement.

Dormir, sombrer doucement dans l'étourdissante respiration de la fatigue, mourir d'apaisement pour un temps, flotter à la dérive loin de tous rivages connus, à jamais soulagé d'être attentif... Quel sombre paradis s'empare de l'homme par des ravissements inconnus à la volupté, différents de toutes émotions conscientes, et qui s'ouvrent sur un autre monde d'enchantement et d'oubli! Cette vie qu'on ramenait à des volontés trop précises, d'un seul coup s'élargit à sa vraie dimension et se dilate en gestes démesurés, en baisers sans limite. Oh! se noyer dans cette brume enivrante...

— Je le vois, il est là!

Elisha s'était dressée sur ses mains, les yeux fauves, et criait.

— C'est lui, je le vois. Ah! j'ai peu, Héman...

Héman bondit. Il était hérissé comme une bête, prêt à sauter sur l'ennemi qui venait hanter son sommeil. Le noir l'étreignait, et lui faisait l'insupportable insulte de dissimuler l'ennemi, de le cacher ici, là, derrière cet arbre, de feindre un bruit de pas, une agression.

— Qui est là? hurla Héman.

Mais sa voix prenait une résonance éperdue dans ce grand bois et se frappait au noir comme à une cloison.

Pas un bruit, sauf les frissons de la forêt qui semblait couvrir un acte sournois.

Elisha tremblait de tout son corps, ses yeux lançaient d'étranges lueurs de hantise et de fixité: elle voyait! Une vision, un être, une ombre l'atterraient et la clouaient de frayeur.

L'immense noirceur semblait se moquer des interrogations maladives d'Héman.

— J'ai peur, murmurait Elisha.

Héman se pencha et la prit par les épaules. Elle fut alors secouée par une hallucination stridente, son regard égaré semblait revenir d'un monde impossible.

— Qu'as-tu, Elisha?

Mais elle se crispait sur Héman. Elle se cramponnait à lui comme pour ne pas sombrer plus avant dans un cauchemar. Héman se laissa emporter par ce déferlement physique où il pouvait enfouir sa peur et son épuisement. Ils s'enveloppèrent de leur propre nuit, plus insondable que l'autre. Ils perdirent connaissance dans ces mouvements convulsifs, et Elisha, hantée jusqu'à l'hystérie, enfonçait ses ongles dans le dos d'Héman et le griffait au sang.

Le matin, comme un drap qui se soulève, vint rompre la complicité de la nuit et dissiper les ombres qui avaient prêté une existence mystérieuse aux arbres, aux fleurs, à tant d'êtres inoffensifs. La lumière venait pour un certain temps rendre la nature favorable aux projets de l'homme, et le pousser sur les chemins.

Ils partirent vers l'occident, et s'engagèrent dans les hautes forêts, traversant parfois de grandes clairières, mais s'enfonçant toujours plus avant dans ce pays boisé.

Héman se retournait souvent. Il regardait d'un œil perçant le chemin parcouru. Il mesurait l'éloignement, la

distance, et aurait souhaité qu'en un instant se creusât derrière lui un infranchissable cratère, une fosse qui eût consacré sa solitude et sa liberté. Il hâtait le pas.

Elisha avait peine à le suivre par moments, elle glissait sur le sol, devait s'aider d'une branche pour monter les pentes. Héman se tournait vers elle, et lui lançait un regard pour fouetter son courage qui s'usait. Elle sentait la meurtrissure qui attaquait ses pieds et s'y incrustrait comme des épines. Héman était infatigable, il ne s'accordait aucun répit et ouvrait le chemin impitoyablement. Quand Elisha échappait une plainte, un cri de douleur, il se retournait, et la regardait. C'est ce regard qu'elle ne pouvait comprendre, qui rendait insensibles les plus tenaces de ses blessures. Elle marchait plus vite, retenait des soupirs d'épuisement; elle voulait rattraper Héman et mériter un regard plus doux, plus tendre, un regard qui se penche vers elle, l'entoure de sa bonté. Héman lui jetait un regard de défi, un ordre sans espoir de récompense. Elle voulait parler et se plaindre un peu. Héman la regardait. Et elle courait plus fort vers lui, pour au moins lui toucher le bras, pour se convaincre que le sang qui coulait de ses pieds, que la chaleur qui l'éperonnait, n'existaient pas. Son courage ne vivait que de cet ami souple et musclé dont elle s'approchait sans cesse. Elle courait presque, parmi les ronces, lorsque soudain elle glissa, s'étendit par terre dans un fracas sourd et vaincu.

Ecroulée, elle pleurait comme un enfant blessé qui sent ses plaies devenir plus vives, qui retrouve dans un instant de capitulation toute la douleur refoulée par un vain courage. Héman était planté au-dessus d'elle, elle sentait sur sa nuque le poids de ce regard.

— Je ne peux plus avancer, Héman...

Héman la regardait et songeait avec anxiété qu'il ne fallait pas s'arrêter avant la fin du jour.

— Lève-toi Elisha, nous ne pouvons pas nous arrêter ici... je vais t'aider.

— Non, je ne veux plus marcher. Pourquoi ne pas s'arrêter ici! Nous serions bien, Héman, il fait doux et je pourrai me reposer.

— Il ne faut pas! et son œil plongeait dans l'anxiété; il sentait un vague avertissement le mordre à la gorge... Non Elisha, partons!

— Pourquoi partir, puisque nous sommes seuls et que je n'en peux plus...

— Partons, je te le dis.

Il la prit par les poignets et tenta de la lever. Elle ne pouvait se tenir, elle chavira et s'affaissa contre le sol. Elle ne voyait ni la nécessité de partir, ni l'angoisse de son compagnon. Renversée sur elle-même, elle goûtait l'immobilité qui, pour un instant, la délivrait de ses plaies irritées.

— Oh! Héman, arrêtons-nous. Nous méritons le repos, c'est pour cela que nous avons tant marché...

Héman était ravagé par une sombre obsession: il ne voulait plus s'arrêter. Ce n'était pas encore le temps du repos pour eux; pas encore le calme de la parfaite solitude, de la docilité de tout autour de leur fuite. Il savait que c'était audacieux, risqué de s'arrêter sur cette route, comme si quelque malin destin poursuivait leur repos. Il s'approcha d'Elisha, il la consola comme il pouvait, puis il prit son propre linge et lui pansa les pieds, et couvrit ses plaies.

— Tu pourras continuer maintenant?

Il la prit par la taille et la soutint pour chacun de ses pas. Mais elle souffrait comme si elle se traînait sur

ses chairs vives. Elle se pendait à lui, silencieuse et fatiguée. Elle glissait, il la relevait et il la traînait. Elle comprit soudain qu'il se passait quelque chose: que tout n'était pas normal, mais qu'un sort guidait leurs pas et leur défendait tout repos sur la route. Elle comprit qu'ils étaient engagés sur une pente où il n'était plus possible de s'arrêter, que tout leur être dévalait comme une roche emportée vers le vide, que sommeil, repos, bonheur, calme... étaient précipités dans un trou d'anxiété et d'incertitude.

— Tu ne souffres pas trop? demanda-t-il.

« Mais non, pensa-t-elle, on ne mesure plus la souffrance et le bonheur comme avant, puisque nous allons quelque part... » Elle vit le visage d'Héman, étiré, tendu vers quelque fatalité, hanté par la pression de tout ce qu'il pressentait. Elle s'accrocha à lui plus fort, et comprit alors à quel point ils étaient liés l'un à l'autre, condamnés par leur fuite à avoir besoin l'un de l'autre. Cette révélation lui fit peur: elle vit l'espace autour d'elle se vider complètement, s'éloigner tous ces arbres, disparaître ces champs et, sur un plateau dévasté, le seul homme qui lui restait. Par bonheur, par malheur, par amour, par haine... dans une immense cage deux êtres sont rivés l'un à l'autre. Elle le regarda et vit son regard plus battant qu'une veine, plus nerveux que la fuite. Elle sentit quelque envoûtement s'emparer d'elle, appesantir ses membres exténués, envelopper son esprit. Comme si quelque chose arrivait, l'air se transformait, la lumière changeait. Elle regarda son compagnon et perçut en lui ce saisissement qui traversait soudain la forêt, ce frisson d'un événement qu'on sent tout proche. Elle sentit une chose dans le dos, sur sa nuque, comme une menace. Elle se retourna brusque-

ment et vit un homme. Il était là, immobile, attendant qu'on se retourne vers lui et qu'on le voie.

Il était droit comme un bras tendu par la colère. Présence insolite et glaçante dans l'immense solitude de la forêt, il était aussi mordant qu'un remords, aussi insolent que la mort par cette chaude après-midi.

Héman le reconnut: son frère, qui semblait sortir de leur commune enfance pour venir aujourd'hui venger une peine d'enfant, une rage trop longtemps retenue. O immobilité de l'instant quand deux frères se reconnaissent du bout de la terre, et mesurent cette distance de souvenirs et de sang qu'il faut enjamber pour en finir. Il y eut un éclair, une entente secrète fendit l'air. Elisha sentit quelque mécanisme fatal se déclencher et marquer les instants d'un rythme sourd. Elle comprit qu'une rencontre devait se produire, mais bien loin de l'entente, au delà de l'amour et de toute pitié; une rencontre nette et drue, tranchante comme la haine. Avant cette rencontre, pas de repos possible, pas d'arrêt permis; rien de calme et rien de normal. Et après, tout sera définitif, net, sans retour, sans remords ou sans espoir. Elle se laissa aller par terre, de tout le poids de son impuissance et de sa résignation. Plus rien n'était à décider, plus rien à choisir entre sa joie et son malheur, entre vie et mort. Cet acte, dont le projet funeste et précis ébranlait maintenant la forêt, se ferait sans elle, sans elle enfoncerait une poitrine et soulagerait l'autre. « Je suis celle qui écoute, regarde, tombe par terre. Consolatrice si on est vaincu, orgueilleuse avec les victorieux, je dois fournir les états d'âme à des actes qui se font sans moi. » Elle frémissait devant ces quelques instants où allait se dénouer le complot de deux frères. Ils s'avançaient maintenant, avec précision et lenteur, comme si le sol aurait pu manquer sous leurs pieds.

Le silence semblait avoir tout aboli autour d'eux, sauf cette scène dénudée comme une toile de tambour où ils battaient une sombre danse. Ils s'étaient arrêtés, mesurant l'élan, la distance, l'endroit et le temps que les séparaient du combat. Elisha se traînait vers eux, offrant mille fois son âme pour pouvoir empêcher cette rencontre, elle aurait voulu faire un geste contre cette écrasante fatalité. Du fond de sa gorge éteinte, du fond de son âme de femme, de son corps prostré mais brûlant d'aimer, elle voulait appeler, crier vers eux et dire: « Me voici, ne mourez plus... »

Kénaz la vit près de lui. Sa volonté, bandée comme un poing, chavira dans ce regard immense tourné vers lui, dans cette profondeur d'affection inespérée qui l'appelait. « Oh! Elisha, il suffirait d'un mot, d'un signe, d'un instant qui déjà se rompt et s'échappe de nous, et je ne voudrais plus ni tuer ni mourir. » Il sentit son genou fléchir, sa tête vaciller comme étourdie. Un instant lui ramena l'image du sacrifice qu'il avait promis d'achever, et de toutes ces morts qui attendaient son courage pour signifier quelque chose. Mais il y avait à côté de lui un abîme de douceur vers lequel penchaient son vertige et son désir, les yeux d'Elisha, ce visage, cette nuit épaisse où jeter son espérance et apaiser sa soif brûlante. Le temps se contractait, la décision devenait imminente; il sentait près de lui l'haleine violente de son frère, il entendait battre sa poitrine. Il voulut redresser le genou, tendre son bras, mais sa force s'échappait vers le regard d'Elisha, ces yeux sombres et infinis dont il ne pouvait plus s'arracher; il se sentit lié à Elisha par un pacte inconditionnel, cruel, sans limite et qui lui jurait la mort. Il ne vit pas venir le premier coup. Héman le frappa à la tête.

Elisha échappa un cri. Elle sentait les coups résonner en elle et la faire vibrer d'effroi et de pitié. Ce corps à corps se faisait en elle et déchirait ses chairs. Ils étaient tordus, enlacés l'un à l'autre dans d'étranges convulsions comme s'ils tentaient de vomir d'eux un démon qui les possédât. Ils roulèrent, se fracassaient l'un sur l'autre comme des bêtes en folie. Elisha comprit que rien ne pouvait plus les défendre, rien les arrêter. Ils semblaient reculer l'issue, retarder la fin, mais le temps de la défaite et de la victoire était inexorablement marqué. Rien n'en changerait le cours fatal; quand l'instant viendrait, il s'abattrait sur l'un d'eux comme une roche lancée par Dieu.

Un cri affreux perça le ciel, une plainte sortie du fond même de la douleur et de la vie remplit la forêt de son appel. Héman se leva et regarda ses mains tremblantes et sauvages, pleines d'une force inconnue et nouvelle qui lui semblait venir de loin, d'une puissance obscure qui avait noué ses jointures, durci ses os, pour frapper elle-même. Il se sentit investi d'une force qui se défendait avec ses bras et se répandrait par son sang.

Il regardait son frère, et ne pouvait mesurer la profondeur de son meurtre, ni sonder sa fierté ou sa honte. Ses bras lui semblaient des instruments démesurés qui lui échappaient, dont la vigueur était incontrôlable. Et ce corps, Kénaz mort devant lui, par quelle fantaisie était-il venu à ses pieds? par quel complot étrange l'avait-il tué? Son corps se dilatait dans une chambre où l'air manquait. Il ne percevait plus les frontières de sa décision et de sa liberté, il ne se souvenait plus d'un nœud de haine dans son estomac qui l'avait poussé à tuer. Les objets se dérobaient à son monde; son esprit n'avait ni pensée, ni joie. Il vit, à ses pieds, Kénaz, ouvert et saignant, dernier

ennemi, dernier frère, dernier homme qui lui avait volé du ciel et de l'air. D'étranges gouffres l'attiraient, il s'écroula.

Elisha se coucha sur lui, elle le couvrit de sa chaleur, le rendit à lui-même, à ce monde dont les caresses marquent les limites extrêmes et reposantes. Elle resta longtemps sur Héman tremblant et en sueurs. Elle attendait qu'il se relève et lui dise: « Suis-moi ». Car maintenant, il commandait. Maintenant il était le seul, et elle, l'unique. Plus rien n'interviendrait dans leur projet, plus d'ennemi, plus de fous. Plus rien ne les empêcherait de vivre puisque c'est cela qu'ils avaient choisi.

Ils quittèrent cet endroit, cherchèrent d'autres forêts, d'autres chemins où traîner leur désir et leur solitude.

Le corps de Kénaz fut laissé là, baignant le sol de son sang, perdu comme un appel désespéré mais jamais entendu. C'était lui le passé, lui la dernière folie qui aurait pu triompher du malaise de vivre. Mais le sacrifice n'était pas allé plus loin que ce corps vaincu.

Le monde était dépeuplé aux deux survivants. Ils s'avançaient dans une immense cage où résonnaient démesurément leurs pas, où leurs paroles semblaient des cris éperdus que rien ne renvoyait. Tremblants et délaissés, sous un ciel où leurs caresses mêmes semblaient de trop.

La nuit les rapprocha. La fièvre physique leur rendit la terre comme un objet familier et proche. A son murmure, ils mêlèrent leurs soupirs, à sa chaleur, leur étreinte qui peuplera le monde et rendra à l'insatisfaction sa continuité ininterrompue. Il fallait que deux mortels s'aiment comme ils se sont aimés, et n'aient de courage que celui de cette faiblesse inscrite dans la chair, pour que l'œuvre fatale et lourde de l'humanité se poursuive jusqu'à nous.

Personne n'en arrêtera jamais la course effrénée vers quel sombre horizon que nous n'atteignons pas, vers quel progrès incompréhensible qui se résout en pitié.

La nuit entourait Héman et Elisha, recevait leur souffle, entendait leurs plaintes, encourageait une œuvre qu'elle protège encore. Et tout cela continue dans les ténèbres.

Paris, 1952.

ANDRÉ LAURENDEAU

LA VERTU DES CHATTES

Comédie

Cette pièce a été créée au poste français de télévision C.B.F.T., à Montréal, durant l'été 1957.

DISTRIBUTION

PERSONNAGES	*Interprétés par:*
SYLVIE	Huguette Oligny
JÉRÔME	Jean-Louis Roux
Un quêteux	Ovila Légaré

Reprise à Percé durant l'été 1959.

SYLVIE	Charlotte Boisjoli
JÉRÔME	François Rozet

ANDRÉ LAURENDEAU — Né à Montréal en 1912 de parents musiciens. Etudes au collège Sainte-Marie, à l'Université de Montréal et à Paris. Directeur (1937-43) de la revue *l'Action nationale,* député à Québec de 1944 à 1948; au *Devoir* depuis 1947, comme rédacteur en chef depuis deux ans. A fait de la critique radiophonique, puis donné à la radio des textes qui paraîtront bientôt sous le titre de *Voyages au pays de l'enfance;* à la télévision, un téléthéâtre, *Marie-Emma,* et des textes plus courts.

PREMIÈRE PARTIE

Une terrasse et un bungalow dans la forêt.

La scène est vide.

On entend un miaulement prolongé, comme un puissant appel.

Jérôme apparaît, l'air furieux, sur la galerie du bungalow.

Comme il va descendre sur la terrasse, on entend un léger miaulement de chatte, à l'intérieur. Jérôme rentre précipitamment et disparaît. (Il va enfermer sa petite chatte dans la cuisine.)

Un nouveau miaulement du matou. Jérôme bondit avec une fronde. Des yeux, il cherche l'ennemi. Il croit l'avoir découvert et part en chasse.

A peine a-t-il disparu qu'on entend le grondement d'un moteur d'auto. Il approche rapidement, puis s'éteint. On corne deux fois. Un silence. Une portière claque.

Sylvie s'avance en chantonnant. Elle cherche et s'étonne de ne voir personne. Elle met sa main en porte-voix:

SYLVIE — Ou-ou... loup y es-tu?

JÉRÔME, *du haut d'un arbre* — Ou-ou... loup est ici.

SYLVIE, *regardant vers le haut de l'arbre* — Vous parlez d'un loup! Mais qu'est-ce que vous faites au haut de cet arbre? Les loups ne grimpent pas aux arbres.

Jérôme tombe d'une haute branche. Penaud, s'époussetant, il tire sur ses shorts pour cacher un peu les genoux; mais alors la chemise polo sort du short; c'est un petit problème qui ne cessera pas de l'agacer.

JÉRÔME — Erreur, mon enfant, les loups grimpent aux arbres; ce qu'ils font très mal, c'est de redescendre... Madame, je suis votre serviteur.

SYLVIE, *regard vers les genoux, et sourire* — Dans cet accoutrement? Et qu'allait dénicher mon serviteur sur la plus haute branche?

JÉRÔME — Il n'allait rien dénicher, il poursuivait un chat.

SYLVIE, *nouveau regard, et éclat de rire* — Que ce pays est charmant! Alors ici les chats persécutent les banquiers et les banquiers grimpent aux arbres.

JÉRÔME — Me direz-vous pourquoi les banquiers ne grimperaient pas aux arbres?

SYLVIE — Parce qu'ils sont une race solennelle, grave et un peu ennuyeuse. Parce qu'ils aiment l'ordre; je ne vous ai jamais vu ici autrement qu'un sécateur à la main, ou un pinceau, ou armé d'une autorité exemplaire pour intimer à vos fils l'ordre de redescendre d'un arbre où ils n'eussent pas dû grimper.

JÉRÔME — Je ne savais pas que vous eussiez tant de mémoire, ni que le conditionnel passé fît partie de votre langue.

SYLVIE — Ce doit être l'air qu'on respire ici: si vous portez des shorts, pourquoi ne serais-je pas un peu précieuse? *(Elle le regarde sournoisement et réprime une forte envie de rire.)*

JÉRÔME — Qu'y a-t-il encore?

SYLVIE — Il y a... Jérôme, vous souvenez-vous qu'à mon mariage vous étiez le seul type en haut de forme? et

puis vous avez eu honte, vous l'avez déposé sur une chaise. Et sans le voir je me suis assise dessus...

JÉRÔME — Il y a sept ans de cela, m'en reparlerez-vous toujours?

SYLVIE — Et puis après vous aviez l'air d'avoir avalé votre parapluie.

JÉRÔME — Je rasais les murs, et vous me poursuiviez de vos rires.

SYLVIE — Si vous saviez comme c'est étrange de s'asseoir sur un haut de forme..

JÉRÔME — Pour votre agrément je sèmerai des hauts de forme sur tous vos fauteuils.

SYLVIE — ... Mais c'était bien plus drôle de vous voir, dans votre jaquette, ramasser l'objet dégonflé, aplati, et repartir, avec une espèce de dégoût compassé, comme une Anglaise dont le bébé se serait oublié, et qui remporterait dignement devant tous la chose malodorante...

JÉRÔME — Bref, c'est ainsi que nous nous sommes connus.

SYLVIE — Jérôme, du premier coup vous m'avez conquise; ensuite je n'aurais pu cesser d'être votre amie.

JÉRÔME — Chacun a ses armes, voyez-vous.

SYLVIE — Cessez donc d'avaler votre parapluie. Demandez-moi plutôt des nouvelles de mon mari: vous n'avez pas remarqué que je suis seule?

JÉRÔME — C'est pourtant vrai! Où est Alexandre?

SYLVIE — Merci pour l'intérêt tardif que vous lui portez. Il est malade, le pauvre homme, et il vous demande de l'excuser.

JÉRÔME — Il est malade? malade pour de bon?

SYLVIE — La migraine, des lourdeurs d'estomac, pardessus tout, la flemme. Alors je suis venue seule: on ne laisse pas tomber comme ça de vieux copains.

JÉRÔME — Vous n'avez pas reçu mon télégramme?

SYLVIE — Pourquoi un télégramme?

JÉRÔME — Denise ne revient pas. Les enfants non plus, je l'ai appris seulement ce matin.

SYLVIE — Denise n'est pas ici?

JÉRÔME — Elle s'annonce maintenant pour jeudi ou vendredi. Quant aux Rémillart, souhaitons qu'ils n'aient pas reçu mon télégramme eux non plus, sans quoi, chère enfant, vous seriez condamnée à ma seule et unique compagnie... Venez au moins vous asseoir.

Ils s'installent tout en causant.

SYLVIE — Çà alors c'est ennuyeux.

JÉRÔME — Bien entendu, mais vous pourriez le laisser entendre avec plus de grâce.

SYLVIE — C'est vraiement ennuyeux et c'est même un peu délicat.

JÉRÔME — En quoi chère amie?

SYLVIE — En ce que je n'entreprendrai pas vos chemins défoncés, seule, en pleine nuit.

JÉRÔME — C'est l'orage d'hier qui a détrempé la glaise. Mais vous y étiez condamnée de toute façon.

SYLVIE — Pas du tout: ou bien les Rémillart me suivaient dans leur voiture jusqu'à la grand'route, ou je restais chez vous, si vous me dénichiez un petit coin.

JÉRÔME — Il n'y aura que l'embarras du choix, j'ai six lits à vous offrir.

SYLVIE — Six!

JÉRÔME, *comptant sur ses doigts* — Celui de ma femme, ceux de mon fils Gérard, de mon fils Laurent et de ma fille Isabelle, celui que dans sa prévoyance ma femme destine aux amis inopinés, et... Mais emporté par l'enthousiasme, je vous offrais aussi le mien. Disons qu'il y en a cinq.

SYLVIE — C'est au moins un de trop. J'eusse préféré qu'il y en eût quatre et que Denise fût entre nous.

JÉRÔME — Entre nous, je pourrais, comme Tristan, vous offrir de placer mon épée nue...

Nouveau sourire de Sylvie...

SYLVIE — Je ne fais pas confiance à vos symboles, ni surtout à ce qu'on dirait... (*Elle se lève.*) Il ne me reste qu'à partir. Bonsoir, Jérôme.

JÉRÔME, *debout* — Bonsoir, Sylvie. Mais si c'est la nuit que vous craignez, alors vous ne partirez plus, elle a pris possession du chemin creux.

SYLVIE — Il fait encore clair, regardez comme le ciel est beau.

JÉRÔME — Mais c'est un ciel d'où la lumière s'évanouit: dans le sous-bois tantôt ce devait être déjà entre chien et loup.

SYLVIE — Vous ne me proposez pas sérieusement de coucher ici?

JÉRÔME — Ai-je l'air de proposer quelque chose? J'enregistre les éléments de la situation. Et d'ailleurs, Alexandre vous conseillerait de dormir bien paisiblement sous mon toit.

SYLVIE — Il reste possible que les Rémillart surviennent tantôt...

JÉRÔME — C'est possible, mais improbable. Vous le connaissez, il est banquier et... (*regard sur ses shorts*) bien plus que moi: il connaît les charmes de mon chemin creux quand il a plu; à moins qu'il n'ait perdu la cervelle lui aussi, ce que je n'ose espérer, à cette heure il ne viendra plus.

SYLVIE — Çà alors, je suis sérieusement ennuyée.

JÉRÔME, *se rassied* — Soyez philosophe, vous n'avez pas cherché ce qui vous arrive.

SYLVIE — Il ne manquerait plus que cela! On dirait que vous voulez me retenir!

JÉRÔME — Chère enfant, partez, la route vous appelle. Et puis, je vous avais tout de même télégraphié.

SYLVIE — Je voudrais partir, et ne me prenez pas pour une peureuse. Mais avec cette glaise et ces fondrières... Vous me voyez engluée à six ou sept milles d'ici, en plein bois, en pleine nuit ... Il n'y a pas d'hôtel?

JÉRÔME — Rien de sérieux... Tenez, Sylvie, j'ai une carte, je vais vous expliquer la situation. (*Il cherche la carte*).

SYLVIE — Quand on habite un pays de sauvages, on n'invite pas les gens.

JÉRÔME, *d'un geste, montrant le paysage* — Quand un pays de sauvages a des soirs comme celui-ci... Dites-vous bien que peu d'amis sont en état de vous offrir un pareil crépuscule.

SYLVIE — Je ne dormirai pas dedans... Allons, votre carte.

JÉRÔME — Vous reconnaissez les lieux?

SYLVIE — Nous sommes, nous sommes...

JÉRÔME — Exactement ici.

SYLVIE, *absorbée* — Autour il n'y a rien.

JÉRÔME, *s'éloignant* — Absolument rien. En face de l'autre côté du lac, vous voyez ce pointillé?

SYLVIE, *toujours absorbée* — Oui, je vois de petites taches.

JÉRÔME, *d'une pièce à côté, qui est sa chambre. Il pousse la porte à moitié* — Çà, c'est une espèce de colonie, vingt bungalows, des gens affreux, pas de pension, tous des inconnus, ou ce qui vaut moins, des connaissances. Au nord, à quatre milles, Saint-Wenceslas des Petites Glacières.

SYLVIE — Alors je suis sauvée, c'est un village. *(Regardant autour)* Mais qu'est-ce que vous fabriquez?

JÉRÔME — Je reconquiers ma dignité. *(On l'aperçoit en pantalons. Il pousse un grand soupir, comme réhabilité, et enfile une chemise à manches longues)* Un village si vous voulez, quinze maisons autour d'une église. C'est vrai, il y a le presbytère; le curé est un charmant rustre, mais il n'a pas de ménagère. Nous serons d'accord pour estimer que cette hypothèse est à exclure?

SYLVIE — Et votre hôtel, votre hôtel pas sérieux?

JÉRÔME, *qui a retrouvé son assurance avec sa chemise* — Un très vague hôtel, qu'en effet je ne recommande pas. Ailleurs on appellerait çà un hôtel pour commis-voyageurs. Il en a l'odeur, vous savez, ce mélange de tabac, de bière et de rance... *(Il passe la porte, et revient vers Sylvie. Il se peigne devant la glace qu'on ne voit pas)* Mais ici, c'est le bout de la ligne, il ne passe pas quatre commis-voyageurs par trimestre. Alors ce serait plutôt un hôtel pour gars de chantiers.

SYLVIE, *aperçoit Jérôme* — Qu'il est beau!

JÉRÔME — Ma mère disait: pas beau mais convenable... On coupe encore du bois à l'Hispano. Un type s'ennuie, il a très soif, il vient boire un coup chez Monsieur Thibodeau. *(Homme du monde)* A propos, vous prendrez bien un verre? *(Sylvie fait signe que oui)...* Très savoureux d'ailleurs cet hôtelier, je suis sûr qu'il vous amuserait beaucoup. *(Il s'affaire)* Mon gars de chantier se saoûle à fond, trois jours, ce qui fournit au curé le thème de son prochain sermon. *(Sur la figure de Sylvie va se peindre de plus en plus la stupéfaction).* Durant la nuit, il s'éveille, il a encore soif, il cherche, il se trompe de chambre, vous voyez le genre? La sœur du curé, qui rendait visite à son frère au début de l'été, ne possédait pas ces renseigne-

ments élémentaires: arrivée tard, elle a loué une chambre chez Thibodeau. Alors, elle a eu la surprise, en s'éveillant la nuit, de trouver un beau gaillard à son chevet; (*Sylvie pousse un cri*), elle n'a même pas osé crier. D'ailleurs le type s'ennuyait, il voulait seulement causer; une fois son cœur épanché, il est reparti et la soeur du curé a barricadé sa porte. Autrement, il ne lui est pas arrivé malheur.

SYLVIE, *debout* — Je vais téléphoner à Alexandre!

JÉRÔME — Si j'avais le téléphone, est-ce que je m'amuserais à lancer des télégrammes?

SYLVIE — Ils ont au moins le téléphone dans ce village de barbares? *(Elle reprend la carte).*

JÉRÔME — Oui, d'habitude. Mais l'orage d'hier a jeté des arbres par terre et cassé les fils. Aux dernières nouvelles, ils n'ont pas été réparés. Pour vous réconforter, vous allez boire ceci. *(Il lui remet son verre).*

SYLVIE — Merci. *(Examinant la carte)* Ici le chemin par lequel je suis venue...

JÉRÔME — Oui, onze mille de ce que vous savez, puis treize milles de grande route, au bout de quoi vous trouvez un hôtel moins sujet à surprises.

SYLVIE, *accablée* — Je suis condamnée. D'ailleurs, pourquoi téléphoner? Je vous ai menti tout à l'heure; Alexandre nous a tous trahis pour une partie de pêche, il est en forêt lui aussi.

JÉRÔME — L'an dernier, la sœur de la cousine de ma belle-sœur habitait l'un des bungalows d'en face, elle vous aurait accueillie mais elle n'y est plus... Pourquoi m'avoir trompé tantôt?

SYLVIE — Par politesse.

JÉRÔME — Il est plus poli d'avoir une indigestion que le goût de pêcher à la ligne?

SYLVIE — L'indigestion ne prend pas votre avis.

JÉRÔME — La pêche non plus. Toutes les passions...

SYLVIE — Vous dites cela pour me rassurer? Mais je vous trouve peu galant; vous pourriez m'accompagner durant les onze mauvais milles...

JÉRÔME — Pour revenir à pied? Trop aimable, je suis éreinté.

SYLVIE — On ne marche pas sur les reins. Et puis, vous reviendrez sur le pouce.

JÉRÔME — Sur le pouce... vous ne doutez de rien! J'aurais le temps de marcher...

SYLVIE — Onze milles, ce n'est pas la fin du monde, sale bourgeois!

JÉRÔME — Sylvie, soyez raisonnable.

SYLVIE — Savez-vous ce que vous allez faire? Vous allez coucher avec le chat, au haut de l'arbre.

JÉRÔME — Merci, vous avez vu comment je redescends? Buvez plutôt.

SYLVIE — Me voilà dans de beaux draps.

JÉRÔME — Nous en avons d'un peu rudes, qui sentent la lessive campagnarde, comme s'ils sortaient de la réserve de ma vieille tante Lucrèce.

SYLVIE — Par-dessus le marché, vous avez une tante qui s'appelle Lucrèce.

JÉRÔME — Vous voulez absolument me donner des idées? Est-ce que j'ai l'air de Tarquin, d'un satyre ou de don Juan? Vous voilà sur le bord d'être trop flatteuse.

Court silence. Puis Sylvie le regarde un peu détendue.

SYLVIE — Vous avez raison, Jérôme. Au fond, mon inquiétude tient à un remords. Si je suis ici, c'est ma faute.

JÉRÔME — Mais non si vous êtes seule avec moi.

SYLVIE — Sait-on jamais? Je venais me venger. Oui, on peut se confier cela entre vieux amis, c'est moi qui avais

accepté votre invitation pour forcer Alexandre à décommander une excursion organisée depuis des semaines. Il est toujours absent, il ne tient plus guère à ma compagnie. Je voulais faire de nos vacances un test: or, ou bien je le suis au golf, ou bien je reste livrée à moi-même et ça n'est pas drôle. Est-ce qu'on se marie, Jérôme, pour être seule? Quand on est fille, il y a toujours un instant douloureux, celui où il vous laisse à la porte et s'en va, bonsoir, dormez bien; et il faut rentrer, traverser la grande maison endormie, trouver sa chambre froide... *(Léger miaulement que seul perçoit Jérôme).* Il n'est pas bon que la femme soit seule.

JÉRÔME — Alors vous vouliez établir votre indépendance.

SYLVIE — Je voulais qu'Alexandre soit jaloux. Je méditais un flirt avec vous ou Jean Rémillart, je n'avais pas choisi.

JÉRÔME — Cette hésitation m'est pénible, madame.

SYLVIE, *jouant* — Vous savez bien que ç'aurait été vous.

JÉRÔME — A vrai dire, ce n'est pas l'hésitation qui m'humilie, c'est le choix.

SYLVIE — Et en quoi je vous prie?

JÉRÔME — Vous ne m'auriez pas prévenu, hein? Je n'aime pas servir de prétexte. Je n'aime pas qu'on me trouve de tout repos comme si je portais toujours un haut de forme, et qu'on se fasse sur moi des... griffes qu'on destine à d'autres.

SYLVIE — Jérôme, en êtes-vous sûr? Dans ces moments-là, il vous passe par la tête d'étranges projets.

JÉRÔME — Je sais que vous êtes une honnête femme; et ne me prenez pas pour Alexandre, sur moi ces jeux sont sans effet.

SYLVIE — Parce que vous avez décidé que je suis une honnête femme!

JÉRÔME — Précisément.

SYLVIE — Et si moi j'avais décidé le contraire?

JÉRÔME — Entre penser et faire, il y a un monde.

SYLVIE — Cette coupe-là, mon cher, elle se présente toute seule, il n'y a qu'à boire.

JÉRÔME — Où l'on voit que vous n'avez pas essayé: la gorgée ne passerait pas.

SYLVIE — Moi, j'avale ce que je veux.

Elle boit, s'étrangle, et doit tousser. Il a souri.

JÉRÔME — Sylvie, vous êtes née ainsi, de l'espèce honnête femme, et ça ne pardonne pas. La gorge se serre, la glotte se contracte, arrive un haut le cœur et on s'enfuit.

SYLVIE — Parce que vous, qui êtes honnête homme, avez essayé en vain?

JÉRÔME — Ne parlons pas de moi...

SYLVIE — Alors ne parlons pas non plus des honnêtes femmes, ça m'exaspère. Non, mais pensez-y un peu. Je puis bien médire et calomnier si ça me chante, je puis bien refuser d'avoir des enfants pour conserver ma ligne, je puis bien exploiter mon chauffeur, laisser crever mes bonnes de faim...

JÉRÔME — Non, ça, vous ne le pouvez plus.

SYLVIE — Enfin, maman le pouvait... Et je puis bien abuser de mon mari, lui soutirer des bijoux et des fourrures, l'esquinter, le pauvre homme; et en tout cas, je puis bien jouer avec le feu et vous incendier, du moins essayer, ou rêver dans ma chambre parce qu'on m'a laissée seule. Et si je... si je ne... couche pas à droite et à gauche je reste une honnête femme?

JÉRÔME — Vous voyez, même le mot s'étrangle dans votre gorge.

SYLVIE — C'est parce que nous sommes seuls, j'allais l'oublier.

JÉRÔME — Vous dépensez l'éloquence que vous avez accumulée durant le voyage. Je vois cela comme si j'y avais été. D'abord, vous vous montez bien la tête. Puis, vous foncez, vous manquez écraser un chien pour vous prouver que vous êtes brave. Là-dessus le cœur se met à battre. Mais vous vous reprenez. Vous vous fouettez. Vous vous excitez. Et puis, quand je vous apprends que nous sommes condamnés à passer la nuit ensemble au fond des bois, tout votre courage fond et vous êtes prête à m'infliger une marche de onze milles pour rassurer vos scrupules.

SYLVIE — C'est à cause de ce que diraient les gens.

JÉRÔME — C'est à cause de ce que vous êtes. Ecoutez-moi. Vous êtes jolie, Sylvie, vous avez de la fraîcheur, un teint éclatant, des bras admirables...

SYLVIE — Arrêtez de m'évaluer, me prenez-vous pour un immeuble?

JÉRÔME — Si vous pouviez voir votre air de dégoût... Il faut absolument que vous le voyiez. (*Il la prend par le bras et l'entraîne vers un miroir accroché au mur.*) Il y a un miroir ici, faites attention, gardez la mine que vous aviez. Regardez et contemplez la vertu outragée. (*Elle se regarde, a un joli sourire.*) Oui, c'est cela, souriez. Mais c'est de vous-même. Vous êtes malhonnête.

SYLVIE — Enfin, il avoue!

JÉRÔME — Ah! je ne suis pas de taille... Où en étais-je? Je répète que vous êtes jolie...

SYLVIE — Il faudrait un peu varier les thèmes peut-être?

JÉRÔME — Je n'ai pas le droit d'établir un bilan, non?... Laissez-moi dire que vous êtes jolie, regardez-moi ces yeux chauds, cette fraîcheur...

SYLVIE — Ce teint éclatant, ces bras admirables.

JÉRÔME — Et le gracieux mouvement de l'épaule... Est-ce qu'on peut regarder ces bras sans désirer leur fraîcheur autour de son cou...

SYLVIE, *se prend les bras* — Ils sont brûlants.

JÉRÔME — Sans désirer leur tiédeur sur ses épaules? *(Il s'approche un peu d'elle; miaulement léger qu'elle seule entend.)* Et alors, quand on a des bras pareils et qu'on veut chasser, on ne prévient pas, on ne fait pas un discours sur une erreur de vocabulaire, on n'a qu'à les entr'ouvrir, on attend...

SYLVIE — Vous avez l'air ivre, je ne vous reconnais plus, vous allez me faire peur.

JÉRÔME — Comme la nuit? C'est trop d'honneur.

SYLVIE, *mal à l'aise* — Je pense que j'ai froid.

JÉRÔME — Avec vos bras brûlants?

SYLVIE — Je vous dis que j'ai froid. Mon écharpe est restée dans la voiture, je vais la prendre.

Il la regarde s'éloigner, la suit sur la galerie.

Sylvie a jeté sur ses épaules une écharpe transparente. Elle chantonne comme un peu rassurée. En revenant vers l'escalier, elle oblique trop vers la gauche. Jérôme bondit.

JÉRÔME — Attention à gauche; vous allez tomber dans le piège à ours.

Elles revient vers l'escalier, dont il a descendu quelques marches.

SYLVIE — Un piège à ours, comme çà, à côté de la maison?

JÉRÔME — Oui.

SYLVIE — C'est une plaisanterie de vos garçons?

JÉRÔME, *faussement modeste* — A vrai dire, j'en suis l'auteur.

SYLVIE — Il y a un ours dans les parages?

JÉRÔME — On en a vu un, paraît-il, il y a deux étés.

SYLVIE — Alors pourquoi un piège?

JÉRÔME — Que vous êtes prosaïque. Quand Alexandre a le goût de pêcher, y a-t-il toujours des poissons? Quand vous avez le goût d'avoir peur, y a-t-il toujours un loup?

SYLVIE — C'est vraiment vous qui avez creusé cela?

JÉRÔME — Oui.

SYLVIE — C'est profond? *(Elle s'approche du piège.)*

JÉRÔME — J'ai fait de mon mieux, n'y tombez pas. *(La relevant).* Voulez-vous bien faire attention? La terre est fraîchement remuée, vous y gâcheriez votre robe et vos jolies jambes.

SYLVIE — Mes jambes, maintenant...

JÉRÔME — Il faudra que je vous fasse perdre ces préjugés sur les banquiers. Ma vue ne s'arrête pas aux bras...

Nouveau miaulement, qu'ils entendent tous les deux.

SYLVIE — Encore ce chat, que vous veut-il?

JÉRÔME — C'est à ma chatte qu'il en a.

SYLVIE — Alors lâchez-la dans le bois et tout sera dit.

JÉRÔME — Mais je ne veux pas que tout soit dit. Pensez-vous? Une petite chatte fine et soyeuse, à peine nubile.

SYLVIE — Il les aime jeunes...

JÉRÔME — Ça me déplaît à moi ces cris rauques et sauvages, cette espèce de déchaînement élémentaire.

SYLVIE — Vous avez l'air d'un père qui protège sa fille. Il vous faut une honnête fille de chatte? Ou bien vous faites une crise de pudeur? Mais si elle ne veut pas, elle, être protégée?

JÉRÔME — Voilà bien le malheur. Elle reste silencieuse, mais avec son petit air modeste elle n'a qu'un goût et c'est de s'enfuir.

SYLVIE — Cruel, qui les séparez.

JÉRÔME — Quand on est très jeune, n'a-t-on pas le droit d'être protégé contre ses désirs?

SYLVIE — Vous êtes un tyran. Vous chassez le matou, et vous voulez prendre l'ours.

JÉRÔME — Cruelle, qui me voudriez raisonnable.

SYLVIE — Et c'est vous qui parlez ainsi? Un homme austère qui d'habitude prend aux gens leur fortune, s'amuse aujourd'hui à prendre des animaux imaginaires?

JÉRÔME — Quoi de plus illusoire qu'une fortune?

SYLVIE — Vous êtes ennuyeux quand vous philosophez.

JÉRÔME — Alors, Sylvie, asseyez-vous ici, *(il indique le bas de l'escalier)* pour que je ne vous voie plus; il sera plus facile de parler. Et si la soirée languit, ce sera votre faute.

SYLVIE — Mes bras vous dérangent-ils? J'ai peur qu'on ne les voie sous l'écharpe.

JÉRÔME — Et vous allez m'écouter en silence. Vos bras ne sauraient me distraire, ils ont disparu.

SYLVIE — Etes-vous devenu aveugle? A quoi sert-il d'avoir des yeux?

JÉRÔME — A regarder beaucoup plus loin, mon enfant. Quant à mes grandes oreilles, je les bouche. *(Comme s'il racontait une histoire).* Or c'était au début de l'autre semaine. Denise est partie.

SYLVIE — Je sais cela, vous en avez assez discuté. Pour Denise, un homme voit trop de gens et ses vraies vacances sont d'être seul; tandis qu'une femme, enfermée toute l'année...

JÉRÔME — Il fallait d'abord m'enlever les enfants. Elle les a casés à Magog chez son frère. Puis elle a continué seule et devait les reprendre hier... Donc ils partent... J'ai mis trois heures à explorer ma liberté et à la trou-

ver enivrante. Le soir, de crainte qu'on ne voie la lumière de l'autre côté du lac, et que les Lavigueur n'aient la bonne pensée...

SYLVIE — Qui sont les Lavigueur?

JÉRÔME — Des connaissances qui nous persécutent de leurs bons soins. Donc, de crainte qu'ils ne viennent pratiquer une bonne œuvre aux dépens de ma solitude, je n'ai pas allumé la lampe, j'ai fini la soirée dans l'obscurité... Le lendemain, j'ai commencé à m'ennuyer.

SYLVIE — Si vite?

JÉRÔME — J'ai fait semblant de pêcher, mais la pêche m'assommait. J'ai fendu du bois et j'ai attrapé des courbatures. J'ai regardé le paysage, qui ne me disait plus rien. La journée s'étirait. Voyez comme on est lâche quand on s'ennuie! Le soir c'est moi qui étais chez les Lavigueur où il n'y avait personne. Le troisième jour, des problèmes du bureau, qui frappaient à ma porte depuis la veille, sont entrés et j'ai voulu reconstituer l'histoire d'un prêt risqué. Pour trouver des crayons et du papier, j'ai remué les affaires des enfants, là-bas, au vivoir.

SYLVIE — Il s'y trouvait des secrets?

JÉRÔME — Il y en avait un, mais j'ai mis du temps à le découvrir. D'abord, j'ai vu des poèmes d'adolescents, puis un journal intime.

SYLVIE — Vous ne l'avez pas lu au moins?

JÉRÔME — Pour qui me prenez-vous? Bien sûr, je l'ai lu, les parents doivent tout savoir. Mais ce que je ne prévoyais pas, c'était de devenir le compagnon de Gérard.

SYLVIE — Il y avait là des crayons et des plumes, je suppose?

JÉRÔME — Il y avait des mélancolies, des inquiétudes, des désespoirs, ce qu'il prend pour de l'amour. J'ai rêvé là-dessus quelques heures. La petite chatte ronronnait à

côté de moi, elle faisait le dos rond, elle a paru aussi heureuse que moi jusqu'à ce que le maudit matou se mette à rôder et l'appeler... Mais moi, j'avais découvert les romans scouts.

SYLVIE — Vous les aimez? Çà ne vous ressemble guère.

JÉRÔME — Vous me connaissez, vous qui décidez à quoi je ressemble? J'en avais lu un pour mettre Laurent en garde contre ses excès d'imagination... Cette fois, j'hésitais. Mais mon devoir n'était-il pas, en vacances, de suivre ma pente? J'ai lu. C'était plein de toutes les choses qu'on m'a défendues quand j'étais très jeune: les excursions au lion, les escalades, la chasse... Ah! pourquoi les peuples ont-ils cessé d'être chasseurs.

SYLVIE — Vous aviez un fusil?

JÉRÔME — Non, mais le scout non plus; comme lui, je me suis fabriqué une fronde; et savez-vous ce que j'ai fait? J'ai chassé les écureuils. *(Il sort sa fronde).*

SYLVIE — Vous êtes devenu un vrai sauvage.

JÉRÔME — Il n'est pas si facile de se tailler une fronde, d'ajuster l'élastique et de coudre le cuir, puis de tirer — je me suis envoyé mon premier caillou sur le pouce, regardez... Je me suis exercé sur des bouteilles, d'abord les vides évidemment, puis faute de vides, sur les pleines, deux caisses de bière y ont passé. Ah! ma mère m'aurait bien grondé et mon père m'aurait traité d'imbécile; mais, *(ton de grand garçon)* je m'en fiche pas mal... Au début, à vingt pas, je ratais toutes les bouteilles. Puis à force d'exercice ma moyenne a augmenté, à quarante pas j'atteins la cible une fois sur cinq, c'est passionnant, voulez-vous essayer?

SYLVIE — Merci, je tiens à mes pouces... C'est quand même un peu moche de viser des bouteilles de bière.

JÉRÔME — Alors vous n'avez jamais tiré. *(Il descend, prend sur le sol un caillou, tirera.)* Vous ne devinez pas le plaisir qu'on a soudain, après de vains essais, à entendre le bruit cristallin du verre, puis l'éclatement. *(Il tire; on n'entend rien.)* Tiens, je l'ai ratée.

SYLVIE — Ce n'était pas votre fois sur cinq.

JÉRÔME — D'ailleurs, ça, c'était l'exercice. Le vrai plaisir consiste à poursuivre. Ah! le matou de ma chatte a entendu siffler des cailloux autour de sa tête; et pendant ce temps-là, elle miaulait plaintivement, enfermée dans la cuisine. Il y a une mouffette qui m'a fait courir cinq heures, j'en ai oublié de dîner; il faut se tenir à une distance respectueuse, utiliser des pierres de gros calibre; elle s'est cachée dans un amas de branches, c'est la nuit qui l'a sauvée. Au retour, j'était fatigué, et après avoir mangé, un livre m'est tombé sous les yeux — j'avais oublié que la bibliothèque d'Isabelle me gardait ses songes, et, Sylvie, Sylvie, je suis remonté plus haut dans l'histoire des hommes, peut-être dans la mienne propre. Pour qu'on ne voie pas les rayons de la lampe, là-bas, je me suis couché par terre et j'ai lu à la lumière d'une torche électrique. C'est ainsi que j'ai retrouvé le petit chaperon rouge. Mais les piles sont mortes; le lendemain, j'ai calfeutré ma chambre, la lumière ne filtrait plus, personne ne savait que j'étais là-haut, dans mon lit, à lire une histoire extraordinaire, le Chat botté. Vous la connaissez?

SYLVIE — Depuis longtemps.

JÉRÔME — Vous savez, un meunier ne laisse qu'un chat à son fils cadet. Mais le chat...

SYLVIE — Jérôme, vous n'allez pas me raconter l'histoire du marquis de Carabas?

JÉRÔME — Au fait, je la connaissais un peu moi-même, c'est une tante qui me la contait le soir, jusqu'à ce que maman nous découvre. *(Il rêve).*

SYLVIE — Vous n'avez donc pas eu d'enfance, Jérôme?

JÉRÔME — Pourquoi dites-vous cela? Bien sûr, j'ai eu une enfance, le moyen de n'en pas avoir... L'enfance doit préparer à la vie, moi, on me destinait aux choses sérieuses. Maman combattait les fées, qu'elle jugeait frivoles... ça me permet de les aimer encore. *(Rêve, puis se secoue)* Mais mon grand œuvre, Sylvie, c'est le piège à ours. J'en ai lu la description dans un autre roman scout. Peut-être l'auteur n'a-t-il jamais vu d'ours de sa vie, moi non plus du reste, sauf au zoo, mais ça ne l'a pas empêché d'imaginer une machine d'une complication admirable: des bascules, des trappes, des déclics. Sylvie, j'ai vraiment cru que je capturerais un ours et que je l'offrirais enchaîné à Laurent. Après tout, pourquoi pas? Je courais dans la montagne avec la pensée qu'un jour j'apercevrais un ours et le rabattrais de ce côté. Puis je revenais au piège, avec la pelle et la bêche: j'ai les mains dans un joli état.

Sylvie les examine délicatement.

SYLVIE — Elles ont dû vous brûler. Vous avez crevé les ampoules, les mains ont saigné.

JÉRÔME — Telles que vous les voyez, j'en suis fier. Oui, je pense que j'aurais fait un bon trappeur... C'est très curieux. Vous connaissez ma vie, or ici j'étais seul, entièrement seul, et non seulement je ne m'ennuyais pas, mais ma seule crainte...

Un quêteux apparaît brusquement.

QUÊTEUX — Bonsoir les amoureux.

Sylvie abandonne la main de Jérôme, qui se lève, embarrassé.

JÉRÔME — Bonsoir, monsieur. Vous avez besoin de quelque chose?

QUÊTEUX — D'un petit coin pour me coucher, mon bon monsieur.

SYLVIE, *bas à Jérôme* — Alors votre troisième lit va enfin servir.

JÉRÔME, *bas* — Si vous croyez que Denise souffrirait un vieillard sale dans ses draps.

QUÊTEUX — C'est drôle, j'ai varnaillé pas mal dans le bout, je pensais que le village est plus proche, je vas toujours chez le curé, il m'installe dans sa grange, il sait qu'avec moi y a pas de danger.

JÉRÔME — Çà n'est qu'à trois milles.

QUÊTEUX — Tel que vous me voyez, j'en ai déjà dix-huit dans les jambes. Mais y a quelque chose qui me dit que les passants, à soir... *(Les deux se regardent, intimidés)* Bon, j'ai déjà été jeune. Seulement, je vas vous demander une tasse de thé et la permission de m'asseoir. Vous êtes en voyage de noces?

JÉRÔME — Au moins, voulez-vous manger?

QUÊTEUX — Merci, j'ai soupé chez l'habitant, ils avaient des crêpes et du sirop, la luette me trempe encore dedans.

JÉRÔME — Alors j'ai mieux que du thé. Vous boirez bien un petit verre de fort?

QUÊTEUX — Avant de reprendre la route, je vous dis que ça sera pas de refus.

JÉRÔME — Attendez-moi une minute.

Il entre préparer un verre, Sylvie le suit. Ils parlent bas, de près, en sifflant un peu.

SYLVIE — Vous n'allez pas le renvoyer comme ça.

JÉRÔME — Il est très discret, ce bonhomme, c'est lui qui s'en va.

SYLVIE — Il s'en va parce que vous le chassez.

JÉRÔME — Je ne l'ai pas invité, mais je ne le chasse pas.

SYLVIE — Si vous aviez vu votre air.

JÉRÔME — Il a parlé de nous deux.

SYLVIE — Moi, je le garderais, mais je ne suis pas chez moi.

JÉRÔME — Sylvie, c'est impossible: il va vous prendre pour ma femme. Et si nous lui disons que vous ne l'êtes pas, c'est alors que tout le pays va savoir...

SYLVIE — Il faut nous cacher comme si...

JÉRÔME — Les choses que j'ai faites jadis et dont le souvenir m'agite encore, c'était presque toujours des choses défendues; et pourtant elles n'étaient pas mauvaises... Prenez-en votre parti.

Ils reviennent.

QUÊTEUX — C'est une belle auto que vous avez, monsieur.

JÉRÔME — Oui, elle n'est pas mal. Tenez, voici votre verre.

SYLVIE — Pas mal, pas mal: je la trouve extraordinaire, cette auto-là; elle est lourde, et elle passe n'importe où.

QUÊTEUX — D'icitte au village, avec une auto de même, ça doit pas prendre goût de tinette *(Il boit.)*

JÉRÔME — La route est si mauvaise, surtout la grande côte avant chez Lapierre, que c'est encore assez long et c'est risqué.

QUÊTEUX — Avec des grosses roues de même?

JÉRÔME — Les pneus n'y font rien, surtout après l'orage d'hier.

QUÊTEUX — Parlez m'en pas, je l'ai toute reçue sur le dos. *(Il boit).*

SYLVIE — Vous quêtez, comme çà, depuis longtemps?

QUÊTEUX — J'ai pas souvenir d'avoir fait autre chose depuis que ma défunte femme est morte: ça va bien chercher dans les trente ans.

SYLVIE — Vous aimez ça?

QUÊTEUX — Toutes les jobs ont leur mauvais côté... On doit être bien dans une auto de même, il y a moyen de se caler bien confortable.

SYLVIE — Vous avez reçu pas mal d'orages sur le dos?

QUÊTEUX — Surtout ces petites pluies fines, en automne, qui vous donnent fret jusqu'au cœur... Mais dans une heure, sûr que le curé va être couché.

SYLVIE — Vous voudriez que nous vous reconduisions. Je crois que c'est possible.

QUÊTEUX — C'est juste pour le cas où ça vous dérangerait pas trop.

JÉRÔME — Il y a du risque, Sylvie.

QUÊTEUX — Vous me laisserez au bas de la côte, ça me fera une vraie avance.

JÉRÔME — Bon, alors, partons.

Sylvie s'est dirigée vers la voiture et la met en marche. Jérôme reprend le verre.

QUÊTEUX — C'est votre femme qui conduit? Elle est bien smarte.

JÉRÔME — Venez tout de suite, puisque vous êtes si pressé.

Ils sortent.

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

La route, un petit pont, une clairière au bord du ruisseau. On entend les voix avant de voir les personnages.

VOIE DE SYLVIE — Jérôme, vous n'allez pas me faire la tête parce que la voiture a glissé dans le fossé. Après tout, la plus mal prise, c'est encore moi.

VOIX DE JÉRÔME — Cette idée, aussi, de reconduire un quêteux à Saint-Wenceslas. Je vous avais prévenue.

VOIX DE SYLVIE — Alors, soyez heureux, vous aviez raison; et parlez un peu moins fort, vous me cassez les oreilles.

VOIX DE JÉRÔME — C'est drôle, on pourrait crier à tue-tête sans que personne n'entende. Vous n'avez pas peur?

Les personnages apparaissent.

SYLVIE — J'aurais peur si j'était seule. Je n'ai plus froid.

Elle donne son écharpe à Jérôme.

JÉRÔME — Tout devrait dormir dans le bois. Pourtant, dès qu'on s'arrête on entend des frou-frou, des bruits, comme si l'ombre entière grouillait. Que cherchent-ils, ces noctambules?

SYLVIE — De quoi manger. Je suis un peu fatiguée, les pieds me brûlent.

JÉRÔME — Alors reposons-nous; d'ailleurs nous sommes presque rendus. (*Ils s'asseoient sur une pierre.*) C'est vrai que les bêtes cherchent leur nourriture dans la nuit?

SYLVIE — C'est à peine la nuit, Jérôme. Voyez comme la lune est claire, on pourrait lire.

JÉRÔME — Je distingue la couleur de vos yeux...

Silence.

JÉRÔME — A quoi rêvez-vous?

SYLVIE — A rien; je trouve que la lune est bien aimable d'être là.

JÉRÔME, *agressif* — Vous ne pensiez pas plutôt à votre robe que la route va salir? *(Elle le regarde avec surprise).* C'est que vous aviez vraiment l'air rêveuse. *(Elle montre que cela n'explique rien.)* Vous n'êtes jamais déçue? Quand les bêtes s'agitent dans le noir, vous n'imaginez pas des complots, des traîtrises, des rendez-vous? Oh! non, elles mangent, elles s'emplissent le ventre. Et c'est toujours ainsi!

SYLVIE — Vous voudriez qu'elles se laissent mourir de faim?

JÉRÔME — Ne faites donc pas semblant de ne pas comprendre.

SYLVIE — J'ignore, Jérôme, en quoi je vous ai déçu.

JÉRÔME — Jadis quand les jeunes filles semblaient en extase, ce n'est pas à la lune d'habitude qu'elles songeaient; mais une maille de leur bas venait de sauter, et il y a toujours un mari à trouver.

Sylvie sourit.

SYLVIE — J'ai un mari, moi, et mes jambes sont nues. Mais pourquoi défendre aux femmes d'organiser leur vie?

JÉRÔME — Je n'aime pas les fourmis!

SYLVIE — Et si elles pensent à raccommoder vos chaussettes, c'est un autre calcul, peut-être?

JÉRÔME — Il est malhonnête d'avoir les yeux vagues et les bras souples et un corps gracieux quand on a comme unique pensée de raccommoder des chaussettes.

SYLVIE — Vous, j'aimerais vous voir le matin, quand il manque des boutons à votre chemise ou que le café a bouilli.

JÉRÔME — Bien sûr, je grogne...

SYLVIE — Alors cessez de demander aux êtres des qualités contradictoires. La bonne ménagère qu'il vous faut ne saurait vivre dans la lune. Et souffrez qu'elle soit jolie sans l'accuser de mentir.

JÉRÔME — C'est vrai que j'aime les choses fausses, puisqu'il n'y a pas moyen de les avoir comme je les imaginais.

SYLVIE — Ce sont là vos principes à la banque?

JÉRÔME — Ne me parlez pas de la banque quand enfin j'en suis délivré. Oui, parmi les loups, j'ai appris à être un loup, il faut les reconnaître sans quoi ils vous déchireraient. Mais c'est... un masque. Laissez-moi le déposer. Permettez-moi ce soir d'être faux tout mon saoul.

SYLVIE — Oui, Jérôme, si cela vous amuse; moi j'appelle cela être simple.

JÉRÔME — Je cherche l'île heureuse. C'est un voyage qu'on ne saurait faire seul, on n'y croirait pas assez longtemps.

SYLVIE — Je vous accompagne, vous voyez bien que je vous accompagne. C'est vous tantôt qui enragiez quand la voiture s'est mise à glisser doucement, et elle nous a déposés dans le petit fossé d'où elle ne sortira plus seule... et nous-mêmes n'y pouvions rien, nous n'avions qu'à revenir lentement dans la nuit. Ai-je protesté? Ai-je pris le temps de m'inquiéter? Ai-je réfléchi qu'il faudra com-

mander des chevaux pour la dépanner, ai-je pensé à ce que deviendrait la voiture...

JÉRÔME — C'est bien cela, vous y avez pensé.

SYLVIE — J'ai trouvé ces idées-là dans votre mauvaise humeur. Maintenant, fermez les yeux.

JÉRÔME — La merveille cette nuit, c'est qu'on n'a pas à fermer les yeux, la nuit est telle qu'on pourrait la désirer. Voyez l'ombre opaque du sous-bois, on entrerait dans les ténèbres comme dans une eau d'oubli. Puisqu'il vous répugne de dormir sous mon toit, Sylvie, passons ensemble une nuit qui sera blanche, aussi blême et exsangue que cette clarté. Nous éviterons l'instant pénible où il faut se quitter pour gagner le sommeil. Si le sommeil nous prend, nous dormirons... *(Miaulements lointains)* Si l'un de nous s'absente ainsi, l'autre ne cessera pas de parler, et verra si le sommeil est léger ou s'il terrasse; ainsi deux amis qui ne se voient plus, au moins, s'écrivent.

SYLVIE — Mon Dieu que je vous aime quand vous divaguez.

JÉRÔME — D'ailleurs nous parlerons sans savoir si l'autre dort, et qu'est-ce que dormir? Ou bien nous nous lèverons, nous ferons si cela nous plaît sauter des galets sur le lac. Car il n'y aura pas de règle, et nous ferons exactement ce qui nous plaira.

Un temps.

SYLVIE — Que le silence est beau... *(Elle regarde Jérôme).* Comme on peut se cacher longtemps de ses amis... Vous êtes plus grand il me semble, il y a plaisir à vous voir ainsi... Il fait si doux; et que parlez-vous de dormir? Je rêve déjà... Ce doit être dangereux, mais tant pis... Quel mal y aurait-il, si on ne l'a pas cherché, à se trouver seuls tous les deux au fond des bois?

JÉRÔME — L'ombre là-bas nous appelle. *(Il lui saisit la main et l'entraîne d'un mouvement juvénile).* Allons vers le sous-bois, c'est cela qui me plaît.

SYLVIE — Le sous-bois... *(Elle s'arrête).* Cela me plairait aussi, mais... *(Elle s'écarte et se laisse retomber sur le sol.)* Jérôme, Jérôme, je n'ai pas rajeuni comme vous, *(elle porte ses mains à sa poitrine),* je reste prisonnière de quelque chose qui est en moi.

JÉRÔME — Petite fille farouche, vous n'avez pas entendu? Les trompettes éclatent, les murailles tombent, on est libre, libre, et si les cœurs battent c'est qu'on vit.

SYLVIE — Ne partez pas... L'air est diaphane et pourtant j'étouffe un peu... Ne partez pas, vous iriez seul et seriez malheureux. Déjà je sens que pour moi cette nuit d'août va finir...

JÉRÔME, *il lui prend la main* — Mais vous tremblez... *(Sylvie retire bientôt sa main et détourne le regard).*

JÉRÔME, *sur place et les yeux fermés* — Depuis le commencement du monde une forêt dort, — ô forêt inutile et princesse perdue... On cherche et on oublie, on cherche et on oublie, on cherche et tout à coup... *(Vers elle, qui désormais le regarde:)* Croyez-vous que je me sois acharné des jours sur un piège pour ainsi vous laisser fuir? Croyez-vous que la nuit soit si brève? Croyez-vous que la joie d'avoir vingt ans enfin soit de celles dont on se laisse dévêtir sans résister? Sylvie, laissez ma main s'il le faut... Mais je veux avoir vingt ans devant vous, car si c'est pour moi seul c'est moins vrai. Vous avez beau dire vous me regardez avec des yeux qui ont la foi, de la sorte je puis marcher sur la corde raide. Vous devenez mon balancier et mon but ensemble. Et il est vrai que sans vous l'ombre là-bas serait froide et vaine. *(Un temps).*

SYLVIE, *comme un soupir* — Ah! Jérôme... *(Peu à peu elle s'étend sur le sol dont la pente fait à sa tête un oreiller)* J'ignorais que j'eusse pour vous cette amitié, et qu'en passant sur le lac le vent eût rassemblé tant de tiédeur. J'avais oublié qu'on peut se sentir aussi légère.

JÉRÔME — C'est que je vous emporte...

SYLVIE, *les mains derrière la tête et les yeux fermés* — Quel est cet air de valse? Nous avons donc dansé toute la nuit?

Elle rouvre les yeux vers Jérôme, qui s'est coulé vers elle.

JÉRÔME — L'âme n'a pas trouvé de regards plus délectables que vos yeux de chair.

Miaulements plus proches, un peu plus insistants, qu'ils n'entendent pas.

SYLVIE — Que de merveilles cette nuit *(elle le regarde)* et il n'y a pas à les gagner, elles arrivent, on n'a qu'à les respirer. Et j'ai peur de bouger car elles pourraient s'évanouir comme elles sont venues.

JÉRÔME — Ce n'est pas un geste qui va les disperser. Pensez-vous qu'ils suffirait d'un mouvement de mes bras ou de mes lèvres pour mettre en déroute ce millier d'étoiles qui brillent en dépit de la lune? Les sapins seront-ils moins chargés d'odeurs, le lac va-t-il cesser de se bercer? Est-ce que nous serons moins là tous les deux et moins ensemble?

Désormais les miaulements vont envahir la scène, au point que bientôt on n'entendra plus qu'eux. Les dernières paroles de Jérôme seront complètement submergées.

JÉRÔME — Sylvie, de vieux mots me remontent aux lèvres, je les croyais disparus à jamais; ils se fraient leur route à travers tant de chiffres morts, tant de calculs morts et tant de sottises moribondes, ils arrivent, j'en suis

tout étonné, tout ébloui, tout énivré. Je vous aime, je vous aime, je vous adore, etc... etc...

A mesure que les miaulements sont devenus féroces, on a vu les traits de Sylvie se décomposer. — Elle est d'abord dérangée, puis inquiète, puis horrifiée. Elle se secoue et se lève. Jérôme, enfin réveillé, ramasse une pierre et l'envoie dans la direction des chats, qu'on entend décamper.

JÉRÔME — C'est le diable, ce matou-là!

SYLVIE, *revenue d'un envoûtement* — Le diable ou bien un ange, sait-on jamais? En tout cas, ils étaient deux.

JÉRÔME — Je l'ai cru aussi, mais est-ce possible? Comment ma chatte se serait-elle échappée?

SYLVIE — Quand on les abandonne, la vertu des chattes... Jérôme, il est vraiment temps de rentrer.

JÉRÔME, *un pas vers elle* — Vous allez choisir cet instant-ci pour me dire que vous recommencez à avoir froid?

SYLVIE, *recule d'un pas; souriant* — Vous avez cueilli ces mots sur mes lèvres.

JÉRÔME, *un nouveau pas en avant* — Fort bien, mais je vous préviens que moi je n'ai ni froid ni sommeil, et que je reste ici.

SYLVIE, *nouveau recul* — Je vous le pardonnerai; moi, je rentre. *(Il s'approche d'elle).* Non, ne vous dérangez pas, je connais le chemin, je sais où est la chambre d'amis et je vous jure que dans vingt minutes j'aurai soufflé la lampe et je dormirai du sommeil des honnêtes femmes.

JÉRÔME — Mais je m'éveille, comment pensez-vous que je puisse dormir?

SYLVIE — Je m'éveille aussi, et pourtant j'y parviendrai.

JÉRÔME — Il faut que je casse quelque chose.

SYLVIE — Nous avons bien failli... Alors poursuivez ce chat en fièvre, vengez-vous, et ramenez votre petite femelle qui maintenant vous suivra avec docilité.

JÉRÔME — Vous vous moquez cruellement.

SYLVIE — De qui est-ce que je me moque, Jérôme? *(Miaulement qui s'éloignent)* Croyez-vous que je me sépare si vite de vous?...

JÉRÔME, *mouvement.*

SYLVIE — Voyons, en chasse, partez, vous avez votre fronde? Il ne s'agit que de rajeunir de trois ou quatre ans. Allons, courez.

Jérôme, hésite, sort sa fronde. Subitement:

JÉRÔME — Ce maudit chat va me le payer.

Il sort en courant.

Sylvie le regarde partir avec tendresse. Elle s'attarde. Il fait de plus en plus sombre.

Un animal doit la frôler, car soudain elle se penche; c'est la petite chatte, qu'elle prend et caresse d'un doigt léger. On entend celle-ci émettre de petits miaulements très sages, un peu plaintifs.

Sylvie sort très lentement.

RIDEAU

GUY FRÉGAULT

LES FINANCES DE L'ÉGLISE SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

GUY FRÉGAULT, de l'Académie canadienne-française. — Professeur à l'Université d'Ottawa. Auteur de *La Civilisation de la Nouvelle-France* (Montréal, 1944); *Iberville le Conquérant* (Montréal, 1944); *François Bigot, administrateur français* (2 vol., Montréal, 1948); *Le Grand Marquis: Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane* (Montréal et Paris, 1952); *La Société canadienne sous le régime français,* brochure (Ottawa, 1954); *La Guerre de la Conquête* (Montréal et Paris, 1955); « La Colonisation du Canada au XVIIIe siècle », *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (no 2, Montréal, 1957), p. 51-81. En collaboration: *Histoire du Canada par les textes* (Montréal et Paris, 1952); *Frontenac* (Montréal et Paris, 1956).

Le financement des institutions religieuses et des services publics confiés au clergé du Canada sous le régime français ne constitue évidemment pas, au premier chef, un problème d'histoire religieuse. Celle-ci comporte, il va sans dire, des aspects beaucoup plus importants que cette question de gros sous. Aussi est-ce dans une tout autre perspective qu'il convient de voir les faits que nous désirons examiner. Cette perspective est celle de l'histoire politique et sociale d'une colonie.

Nous disons bien d'une colonie, car les ressources auxquelles s'alimentent les œuvres animées par l'Eglise avant la Conquête varient en raison du mode de colonisation qui assure le développement du Canada. On sait que la colonisation ne s'est pas toujours inspirée de méthodes uniformes durant les deux siècles, à peu près, au cours desquels la France a fait sentir sa présence dans la vallée du Saint-Laurent. Ces deux siècles peuvent se diviser en deux périodes dont la ligne de partage se situe aux environs de 1660. La première est celle où la colonie relève principalement de l'entreprise privée, ce qui ne signifie pas que l'Etat n'y intervienne jamais; la seconde est celle où la colonisation devient une affaire d'Etat, ce qui ne veut pas dire que l'entreprise privée s'en désintéresse absolument.

I

AVANT 1660

La première de ces deux périodes se subdivise elle-même en deux étapes, entre lesquelles se place la première conquête anglaise. Il n'y aurait guère d'exagération à soutenir qu'en 1632, l'œuvre de la France est à recommencer au Canada. Le travail de la génération qui, en s'éteignant, laissera sur le Saint-Laurent une société petite encore, mais constituée pour durer, s'accomplit dans le cadre de ce que Georges Goyau appelle la synthèse de l'idée missionnaire et de l'idée coloniale. Il ne faudrait pas imaginer que la première absorbe la seconde. Elle l'appuie. Et cet appui est décisif. D'autre part, l'Etat ne remplit pas encore toute sa fonction. C'est le moment où, en dehors des milieux du commerce, on a tendance à considérer la Nouvelle-France comme une expérience missionnaire et les fondations pieuses, comme de bonnes œuvres destinées avant tout à faciliter la conversion des indigènes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'avant 1663 les finances privées apportent à l'établissement et au maintien des maisons religieuses une contribution plus importante que celle qu'elles lui fourniront après cette date.

Les animateurs de la mission canadienne doivent alors attendre beaucoup des dons de grandes dames et de grands seigneurs agissant à titre individuel ou constitués en sociétés. On se souvient de ce que le P. Le Jeune dit en 1635 aux religieuses françaises qui, il le sait, aspirent à venir en Amérique seconder les Jésuites auprès des Indiens: « Mais il faut que je donne cet avis en passant à

toutes ces bonnes filles, qu'elles se donnent bien garde de presser leur départ, qu'elle n'aient ici une bonne maison bien bâtie et bien rentée, parce qu'autrement elles seraient à charge à nos Français et feraient peu de chose pour ces peuples ». S'adresse-t-il au roi pour assurer l'avenir de l'institution à laquelle il fait allusion? Non. Il se tourne vers la bonne société: « Voilà, plaide-t-il, des vierges tendres et délicates, toutes prêtes à venir chercher des petites âmes dans les rigueurs d'un air bien plus froid que l'air de France, et on ne trouvera point quelque bonne dame qui donne un passeport à ces amazones du grand Dieu, leur dotant une maison! »[1] L'appel du missionnaire ne reste pas sans écho, et Mme de La Peltrie installe bientôt les Ursulines à Québec.

Mais une maison comme celle-là coûte fort cher. On s'en aperçoit quand un incendie la détruit dans les derniers jours de 1650. Marie de l'Incarnation calcule: « Notre perte est de près de soixante mille livres ». Il faut reconstruire. La religieuse rapporte: « Nous entreprîmes donc un second édifice, et pour commencer nos Révérends Pères nous ont prêté huit mille livres, mais à l'heure que j'écris nous en devons bien quinze et, avant que notre bâtiment soit achevé, nous en devrons plus de vingt »...[2] Ainsi, en 1651, les Jésuites disposent de 8.000 livres à prêter. La somme est rondelette. D'où vient-elle? Dans son rapport au pape, en 1660, Mgr de Laval déclare que les revenus de ces religieux « ne suffiraient pas aux larges aumônes qu'ils répandent, s'ils n'avaient d'abondants secours de France ». Par ailleurs, le prélat souligne que les Jésuites ne vivent pas de l'autel: « Ils ne reçoivent rien pour l'administration des sacrements ».[3] Pour maintenir leurs missions, répondre aux besoins spirituels des colons et poursuivre l'œuvre d'éducation qu'ils ont déjà engagée,

il leur faut compter sur les ressources de leur ordre et la générosité de leurs bienfaiteurs.

Ce serait cependant une erreur de croire que, même à cette époque, les institutions religieuses du Canada vivent seulement des dons que leur distribuent l'aristocratie et la bourgeoisie françaises. D'une part, l'Etat et les organismes chargés de coloniser la Nouvelle-France ont commencé à les doter de seigneuries qui, toutefois, ne peuvent pas produire de revenus immédiats. D'autre part, lorsqu'il confie la colonie à des entreprises commerciales, le gouvernement métropolitain impose à ces dernières des obligations précises. Parmi ces conditions, se trouve infailliblement celle d'entretenir des prêtres. C'est ce qui ressort de l'étude que M. Gustave Lanctôt a publiée il y a trente ans sur les premiers états financiers du Canada.[4] Dès 1614, la compagnie pour laquelle Champlain obtient l'exploitation de la traite s'engage à pourvoir aux besoins de quatre missionnaires récollets. En 1620, le duc de Montmorency exige de la compagnie de Caen l'entretien de six de ces religieux. L'article III de l'acte d'établissement de la compagnie de la Nouvelle-France prévoit que les associés devront installer trois ecclésiastiques au moins dans chacune des agglomérations du pays et, durant quinze ans, les « loger, fournir de vivres, ornements, et généralement les entretenir de toutes choses nécessaires, tant pour leur vie que fonction de leur ministère ».

Entre 1632 et 1637, le budget des dépenses comporte tous les ans 7.000 livres pour les charges obligatoires, parmi lesquelles on relève les frais du culte et l'entretien des Jésuites. Quand la compagnie des Habitants se fait concéder, en 1645, le privilège du castor, elle doit assumer en même temps les charges financières qui s'attachent à l'administration, à la défense territoriale, au maintien du

culte et à celui des missions. Les états de dépenses de 1648 précisent que les institutions religieuses touchent 8.000 livres. En 1651, les subventions destinées au clergé se chiffrent par 8.900 livres et se répartissent ainsi: aux Jésuites, 5.900 livres; aux Ursulines, 480; aux Hospitalières de Québec, 1.020; à la paroisse de Québec, 1.500. Quatorze ans plus tard, Talon expédie à la Cour un « Etat des charges du pays de Canada »; ce document énumère les dépenses habituelles de la colonie au moment où s'ouvre l'époque du gouvernement royal, soit une somme de 54.100 livres. Les maisons religieuses reçoivent 7.200 livres, dont 5.000 vont aux Jésuites, 1.000 à la paroisse de Québec, 800 à l'hôpital de la même ville et 400 aux Ursulines. Il faut ici éviter une grave confusion: ces 54.100 livres ne constituent pas le total global des dépenses effectuées au Canada en 1665. Les seuls fonds affectés aux appointements des officiers supérieurs et à la solde des troupes dépassent, cette année-là, 538.000 livres.[5] Voilà, il est vrai, des dépenses extraordinaires, qui proviennent surtout des dispositions qu'il faut prendre pour pacifier les Iroquois.

Résumons. Avant l'instauration du gouvernement royal, au moment où le Canada apparaît comme un pays de mission et une région de traite, ce sont naturellement les bienfaiteurs des missionnaires et les commanditaires des traitants qui y font vivre les œuvres de l'Eglise. Les dons des premiers dépassent la contribution des seconds.

II

APRÈS 1660

Après 1660, voici que l'Etat entre en scène, le pays se peuple, la colonisation s'accélère. L'atmosphère de la colonie n'est plus la même. Ce changement a frappé les contemporains. Riverin écrira que, dans les six ou sept ans qui correspondent à la période de Talon, « la colonie avait plus avancé qu'elle n'avait fait en cinquante-sept, depuis 1608 que Champlain en avait jeté les fondements ».[6] Marie de l'Incarnation, qui représente ce que l'ancien régime avait de plus valable, constate en 1669 que, s'il vient « beaucoup de monde de France », cette immigration apporte aussi « beaucoup de canaille de l'un et de l'autre sexe », et elle réfléchit: « Il eût été bien plus avantageux à cette nouvelle Eglise d'avoir peu de bons chrétiens que d'en avoir un grand nombre qui nous cause tant de trouble ».[7] Bien qu'il compte encore des missionnaires, le Canada n'est plus un pays de mission; quoique le commerce des fourrures s'y développe, il devient autre chose qu'un comptoir de traite. Québec accueille un vicaire apostolique, des cadres paroissiaux se dessinent, un séminaire s'établit, la formation d'un clergé colonial se laisse prévoir: la première Canadienne prend le voile en 1648, le premier Canadien est ordonné prêtre en 1665. Le mouvement se poursuit et prend assez d'ampleur pour que le roi prévienne, en 1686, le gouverneur général: « Il faut... prendre garde qu'il ne faut pas pousser trop loin les instructions pour l'état ecclésiastique, étant important de n'y admettre que ceux qui seront nécessaires pour le bien

spirituel de la colonie, sans trop multiplier le nombre des prêtres, mais Sa Majesté approuve extrêmement le soin qu'on prend d'apprendre des métiers aux enfants pour en faire avec le temps de bons artisans. »[8]

A partir du dernier quart du XVII[e] siècle, quatre sources principales alimentent les finances du clergé: la dîme, les dotations immobilières, les subventions régulières de l'Etat et les fondations mises sur pied par la fortune privée. Il faudrait, pour être complet, en mentionner une cinquième: la générosité des fidèles. Celle-ci s'exprime surtout lorsque le malheur frappe une maison religieuse. Quand, par exemple, l'incendie détruit l'hôpital de Montréal en 1695, le gros marchand J. Le Ber s'engage tout de suite à verser 4.000 livres pour en assurer la reconstruction. Callières convoque une assemblée de notables qui souscrit séance tenante 5.500 livres. Fait qui indique combien les temps sont changés, les Jésuites ne donnent que 100 livres.[9] En temps ordinaire, cependant, le clergé ne compte pas sur les souscriptions pour faire vivre ses institutions.

1 — *LA DIME*

L'établissement de la dîme accompagne la mise en place des cadres ecclésiastiques. En 1663, le gouvernement métropolitain ordonne que « toutes les dîmes, ... tant de ce qui naît par le travail des hommes que de ce que la terre produit d'elle-même, se payeront seulement de treize une ».[10] En 1667, Tracy, Courcelles et Talon règlent avec Laval, « après avoir entendu les plus notables du pays », que les dîmes se payeront à raison du 26e minot « des grains seulement ».[11] Il est entendu que ce règlement ne doit être

que temporaire et que les autorités rétabliront la dîme sur le pied du 13e lorsque la colonie pourra supporter cette charge. Mgr de Saint-Vallier croit, en 1702, le temps venu de remettre en vigueur la législation de 1663; en marge de ses représentations, le ministre écrit: « Attendre ».[12]

L'offensive reprend en 1705 et en 1706. Elle se déploie avec d'autant plus de force que le pays traverse une crise économique et que les subventions de l'Etat subissent une réduction des trois quarts. En 1705, deux curés du gouvernement de Québec déclarent du haut de la chaire que, dorénavant, la dîme se percevra non pas sur les seuls grains, mais encore sur tous les fruits de la terre et sur le bétail. L'année suivante, les curés de la colonie s'unissent pour demander à la Cour d'obliger les fidèles à leur payer le treizième « de toutes sortes de grains, du lin, du chanvre, tabac, citrouilles, fruits qui naissent sur les arbres, jardinages, foins et généralement tout ce que la terre produit elle-même ».[13] L'évêque appuie sur ce point son clergé, qu'il décrit « fort pauvre », et il ajoute — ce qui brouillera l'optique des historiens de l'avenir — « que les habitants sont les seuls riches du pays parce qu'ils ont beaucoup de bestiaux et qu'ils ne payent aucuns subsides ».[14] Dans un sermon, un curé affirme que le paiement de la dîme fait l'objet du septième commandement de l'Eglise.

Là-dessus, vive réaction dans les milieux politiques. Sous l'inspiration du procureur général Ruette d'Auteuil, le Conseil supérieur combat pareille « nouveauté ».[15] Le ministre de la Marine écrit au grand vicaire de la colonie: « Dans le compte que j'ai rendu au roi de l'affaire des dîmes qui se lèvent en Canada, je n'ai pu me dispenser d'informer Sa Majesté qu'un des curés de ce pays a eu l'imprudence d'ajouter aux commandements de l'Eglise un

7e commandement pour le paiement des dîmes et qu'il en a même fait la matière d'un prône. S. M. m'a commandé de vous écrire que son intention est que vous fassiez une forte réprimande à ce curé pour avoir abusé de son ministère en cette occasion et que vous l'avertissiez que si pareille chose lui arrivait, elle le ferait punir. »[16] A l'évêque, le secrétaire d'Etat fait observer sèchement que les règlements en vigueur dans la colonie « ont si bien pourvu à la subsistance des curés, dont les moins accommodés doivent recevoir jusqu'à 500 livres par an, qu'ils devraient être contents pendant que tout le monde souffre des malheurs de la présente guerre ».[17]

A compter de ce moment, l'attitude de la Cour et de ses agents ne variera pas: empêcher le clergé d'augmenter la dîme, veiller à ce que les fidèles la payent exactement. En 1730, Mgr Dosquet essaie de faire porter au 13e la contribution obligatoire des Canadiens. Le prélat, pensent Beauharnais et Rocquart, croit avec raison que les suppléments accordés par l'Etat sont trop faibles pour donner à chaque paroisse un curé résident. « Mais, enchaînent-ils, cette considération ne peut être une raison de faire un changement dans la nature et la perception des dîmes. » Dosquet accuse les Canadiens de ne pas verser tout ce à quoi ils sont tenus. Les administrateurs ripostent: « Plus M. l'Evêque exagère la mauvaise foi des habitants à payer leurs dîmes au 26e, moins il y a d'apparence qu'ils devinssent plus équitables si on les obligeait à les payer à raison du 13e ».[18] On voit à qui va la sympathie des chefs de la colonie. La Cour, du reste, rend une décision favorable aux paroissiens: les bureaux de la Marine n'ont-ils pas calculé que, sur les 62 curés que compte le Canada, 27 jouissent d'un revenu de 800 à 2.400 livres, alors que les 35 autres touchent de 190 à 730 livres, outre leur

casuel?[19] En 1734, Dosquet revient à la charge, mais sans succès.[20] Ce sera la dernière tentative de cette sorte qu'esquissera un évêque de Québec sous le régime français.

Ici, se pose une question: que rapportent les dîmes? On ne saurait, bien entendu, proposer qu'une réponse fort incertaine. Les recensements de la colonie fournissent des chiffres sur 21 récoltes entre 1688 et 1739.[21] Le clergé est censé percevoir la 26e partie des grains. Voyons ce que, certaines années, cela peut signifier:

Année	Grains (minots)*	Blé	Total de la dîme	Dîme sur le blé
1698	227.146	171.331	8.736	6.590
1719	338.247	234.566	13.009	9.022
1727	558.907	440.739	21.500	16.951
1739	903.339	634.605	34.743	24.408

* y compris le blé; nous avons extrait du total les chiffres relatifs au blé pour souligner l'importance de cette céréale.

Il s'agirait maintenant de savoir ce que ces données représentent en argent, calcul évidemment déterminé par les fluctuations des prix. Les états financiers comportent des précisions pour 1739. Cette année-là, le blé se vend, en moyenne, 2 livres 5 sous dans le gouvernement de Québec et 2 livres 2 s. dans celui de Montréal. Comme la récolte de la région montréalaise est légèrement supérieure à celle du gouvernement de Québec, la moyenne générale peut s'établir à 2 livres 3 s. L'avoine vaut 1 livre le minot; les pois, 1 livre 5 s.; le maïs, le même prix que le blé.[22] Si les curés recevaient la 26e partie de toutes les récoltes imposables, ils toucheraient 52.477 livres pour le blé, 490 livres pour le maïs, 6.239 livres pour l'avoine et 6.761 livres pour les pois. En 1739, le total global de la dîme se chiffrerait par 65.967 livres.

2 — *LES SEIGNEURIES*

Disons que, vers 1740, le clergé tire des dîmes peut-être 60.000 livres et probablement moins. Si l'on divise cette somme entre les quelque 80 localités où le ministère paroissial est organisé, on voit combien ce revenu est insuffisant. D'autre part, le clergé se trouve chargé de bien d'autres œuvres que ce ministère. Où prendre les fonds pour soutenir les missions indigènes, l'enseignement et les services hospitaliers? Nous savons que le gouvernement métropolitain a doté les maisons religieuses de nombreuses seigneuries. Le quart des superficies constituées en fiefs leur appartient. Les mieux pourvus quant à l'étendue des terres sont les Jésuites, puis, par ordre décroissant, l'évêque et le Séminaire de Québec, les Sulpiciens, les Ursulines de Québec; les autres institutions ont des propriétés de peu d'importance par rapport aux précédentes.[23] Il faut cependant éviter de confondre l'étendue des terres avec leur valeur. Le cas des Jésuites est significatif. Il a été étudié au début du XVIII[e] siècle. Le procureur général d'Auteuil calcule en 1705 que ces religieux possèdent, dans les trois gouvernements, « plus de 40 lieues en superficie ». Invités à en faire le relevé, les intendants Raudot en dressent un état « très exact » et concluent que ces grandes terres ne donnent pas à leurs propriétaires 1.000 livres de revenus net par année; par ailleurs, soulignent-ils, il en a coûté plus de 150.000 livres aux Jésuites pour mettre leurs seigneuries en valeur.[24] Voilà, en somme, des colonisateurs dont l'activité bénéficie à la collectivité: des investissements qui rapportent moins de 1% n'ont certes pas un caractère spéculatif...

On pourrait en dire presque autant du Séminaire de Québec, propriétaire de la côte de Beaupré et de l'île Jésus, par le don que Laval lui en a fait en 1680. La Cour va prendre son temps pour ratifier l'acquisition de ce dernier fief. Elle ne l'a pas encore confirmée, écrit l'abbé Tremblay en 1700, et il en donne la raison: « Le roi, ayant considéré le plan de Québec et de tout le Canada, a remarqué que presque tout est aux communautés et... a résolu de ne leur plus donner de concessions, mais à des particuliers ».[25] Dudouyt l'affirme en 1687, Tremblay le répète en 1700, le Séminaire est trop dans les affaires, il fait trop de défrichements, trop de constructions, trop de dépenses.[26] Brisacier, en 1733, évalue à 200.000 livres les terres du Séminaire.[27] Il faut y voir le résultat d'un effort de colonisation dont l'effet le plus net est d'accroître le développement économique du pays.

Pour être moins étendues que celles du Séminaire de Québec, les propriétés des Sulpiciens n'en sont pas moins impressionnantes. Les Messieurs possèdent Montréal et Saint-Sulpice. De 1700 à 1714, ils détiennent également Lussodière, mais ce fief est peu de chose, et ils s'en défont. Ils ont plus de censitaires que tout autre seigneur: 3.474 en 1707. En y ajoutant ceux des Jésuites, du Séminaire de Québec et des autres maisons religieuses, on constate avec Salone qu'au début du XVIII[e] siècle, « près de la moitié des habitants du Canada sont concentrés dans les seigneuries ecclésiastiques ».[28] Déjà considérables par leur étendue, les domaines du clergé le sont bien davantage par leur mise en valeur et leur peuplement.

A combien peuvent monter les revenus de ces terres? Le gouvernement royal a longtemps cherché à le savoir. En 1711, la Cour informe Bégon qu'elle a chargé ses prédécesseurs d'en dresser un état et elle lui enjoint de

lui procurer « une connaissance certaine » des revenus et des charges des communautés.[29] L'intendant n'y parviendra pas. Son successeur, Dupuy, reçoit des ordres semblables. Après une première tentative, il rapporte: « Il ne m'a pas été possible de tirer des communautés ecclésiastiques... les états de leurs revenus et de leurs charges ».[30] Saint-Vallier rédige en 1725 un mémoire sur les revenus de son clergé et il en prépare un autre deux ans plus tard.[31] Il existe un tel écart entre les chiffres que présentent ces deux pièces que l'on hésite à en faire usage. Il faudrait examiner les registres des anciennes institutions pour y recueillir des précisions. Nous ne possédons de données certaines que sur les Hospitalières de Montréal. Cette communauté, qui a peu de biens, rapporte, en 1734, tirer de ses terres un revenu net de 2.012 livres, sur un revenu total de 9.942 livres.[32] Cet unique exemple ne nous autorise pas à formuler de conclusions générales.

3 — *LES SUBVENTIONS*

S'il n'est guère possible de trouver ce que rapportent au clergé les seigneuries que le roi lui a concédées, il est en revanche facile, surtout au XVIII[e] siècle, de réunir des renseignements sur les subventions régulières que les institutions religieuses reçoivent de l'Etat. Dans les années 1700, le Domaine du roi a un budget de 79.000 livres, qui est réparti de la façon suivante: les états-majors des trois gouvernements se partagent 21.000 livres; la magistrature et la police en touchent environ 10.000; il y a 3.000 livres pour doter 60 filles à marier; d'autres services absorbent 1.600 livres. Le plus grand bénéficiaire des subventions du Domaine reste le clergé, qui reçoit

tous les ans 43.400 livres.[33] Voici comment cette somme se distribue:

Clergé séculier (l'évêque, le Séminaire de Québec, le clergé paroissial, à qui reviennent 8.000 livres)	15.300 livres
Jésuites	6.900 "
Récollets	1.200 "
Ursulines	1.500 "
Hospitalières de Québec	7.500 "
Hospitalières de Montréal	2.000 "
Sœurs de la Congrégation	3.000 "
Sulpiciens	6.000 "

Pour saisir l'importance de ces dons, il suffit de rappeler le malaise que provoqua, en 1704, leur suspension lorsque la compagnie de la Colonie, alors adjudicataire du Domaine, se déclara incapable d'acquitter l'état des charges. Aussitôt, rapportent le gouverneur et l'intendant, s'éleva un concert de plaintes de la part « des officiers de l'état-major des places, des habitants que les curés menaçaient d'abandonner, n'ayant point de supplément, des pauvres malades que jusqu'à présent les hôpitaux avaient secourus et qu'ils ne pouvaient plus recevoir, des marchands que les communautés religieuses refusaient de payer, ne l'étant pas des gratifications que Sa Majesté a la bonté de leur accorder ».[34]

A compter de 1728, l'état du Domaine s'établit à environ 115.000 livres, chiffre qui ne variera guère de tout le reste du régime français.[35] Examinons le budget de 1744.[36] Il s'élève à 116.080 livres, dont 58.200 vont aux maisons religieuses:

A l'évêque, pour l'entretien des églises	2.700 livres
Au chapitre de Québec	8.000 "
Aux curés retraités	2.000 "

Au clergé paroissial (supplément)	7.600	"
Aux Jésuites	13.700	"
Aux Récollets	1.200	"
Aux Ursulines	1.500	"
Aux Hospitalières de Québec	9.500	"
Aux Hospitalières de Montréal	3.000	"
Aux Sœurs de la Congrégation	3.000	"
Aux Sulpiciens	6.000	"

Voilà la contribution de l'Etat aux frais du culte, aux missions, aux maisons d'enseignement et aux services hospitaliers. Elle se rapproche assez, on l'aura remarqué, de ce que doit être le rendement de la dîme. La gratification des Jésuites comporte 800 livres pour l'entretien de deux régents supplémentaires. Au chapitre des dépenses de l'île Royale, s'inscrit une somme de 1.500 livres pour trois religieuses de la Congrégation « servant à instruire les enfants de la colonie ». Ainsi, un professeur de collège peut recevoir 400 livres et une institutrice, jusqu'à 500. Une sage-femme attachée à l'Hôtel-Dieu de Québec a 400 livres. Le prévôt des maréchaux en touche 500; le lieutenant général de Montréal, 450; le procureur du roi au même siège, 250; le procureur du roi à la prévôté de Québec, 300; un conseiller ordinaire au Conseil supérieur, 300; un missionnaire au poste de la Mer de l'Ouest, 600... (Dresser une échelle de traitements ne serait pas un mauvais moyen de jeter un peu plus de lumière sur la société canadienne de l'époque.)

Que représente pour le gouvernement français cette somme de 58.000 livres? En 1744, l'état du roi monte à 386.764 livres,[37] ce qui, ajouté aux 116.080 livres de l'état du Domaine, donne 502.844 livres. Cette année-là, le clergé se voit donc attribuer 11.5% du budget des dépenses de la colonie. D'où il ressort que le fonctionne-

ment des services publics qui lui sont confiés ne relève ni exclusivement ni même principalement de la charité populaire.

4 — *LES FONDATIONS*

Cette remarque ne signifie pourtant pas que la fortune privée n'apporte pas sa propre contribution au développement de ces services. Encore que le Séminaire de Québec, par exemple, soit subventionné et doté de terres par le roi, il bénéficie de pensions d'écoliers fondées par Laval, Saint-Vallier, Soumande et le duc d'Orléans. En 1748, le revenu annuel de ces fondations atteint 5.850 livres. L'évêque utilise cet argent pour distribuer 36 bourses d'études variant de 100 à 300 livres chacune.[38] Il existe aussi des dotations royales: en 1727, l'évêque tire 6.000 livres de rente de l'abbaye de Bénévent, et le chapitre en encaisse 6.500 provenant des deux abbayes de Maubec et de l'Estrées. Les Jésuites, au dire de Saint-Vallier, recueillent les fruits de « beaucoup de fondations de particuliers ». Le même prélat, c'est bien connu, a renté l'Hôpital Général de Québec.

A peu près toutes les communautés ont des rentes en France et au Canada. Les Sœurs de la Congrégation, dit Saint-Vallier, en retirent, en 1725, près de 2.000 livres dans la métropole; il ajoute que les Hospitalières de Montréal en recueillent, pour leur part, 3.000 livres. Ce dernier chiffre est assez juste. D'après les rapports qu'elles présentent en 1734, les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal ont 140.775 livres placées sur l'Hôtel-de-Ville de Paris à 2.5%, ce qui leur produit des intérêts annuels de 3.519 livres 7 sous. Leurs placements au Canada s'é-

lèvent à 50.013 livres, dont les intérêts, à 5%, leur donnent 2.500 livres 13 sous par année. Leurs terres, nous l'avons vu, leur rapportent 2.012 livres, et l'Etat leur verse, à ce moment, 2.000 livres sur le Domaine. Par conséquent, les quelque 10.000 livres qu'elles encaissent tous les ans leur viennent des sources suivantes:

Placements en France 35%
Placements au Canada 25%
Revenus de terres 20%
Subventions de l'Etat 20%

Si toutes les institutions ecclésiastiques avaient produit des rapports aussi précis que ceux des Hospitalières de Montréal, il serait facile d'analyser le financement de leurs œuvres. Mais, à notre connaissance, aucune autre communauté n'a suivi l'exemple de ces religieuses. Des recherches plus approfondies que celles que nous avons pu mettre sur pied pourront cependant apporter, croyons-nous, beaucoup de données supplémentaires. Il deviendra possible de formuler alors des conclusions plus fermes que celles dont il nous faut bien, pour l'instant, nous contenter.

CONCLUSIONS

Bornons-nous à en poser trois.

La première est que le clergé a des revenus importants. Sont-ils excessifs? Sont-ils insuffisants? Ils semblent correspondre assez bien aux besoins de la société. Les services hospitaliers paraissent conformes aux exigences de l'époque, de même que les institutions d'enseignement. A ce sujet, la seule expression d'insatisfaction que nous ayons trouvée chez les Canadiens du XVIII[e] siècle est celle des

Montréalais qui, en 1727, réclament la fondation d'un collège de Jésuites dans leur ville; si, à cette occasion, ils essuient un refus de la Cour, c'est que celle-ci juge leurs propositions « trop onéreuses à Sa Majesté ».[39] Le ministère paroissial, d'autre part, toujours très bien organisé dans les villes, paraît l'avoir été, certaines années, beaucoup moins bien dans les campagnes. En 1706, par exemple, sur 136 prêtres, 100 desservent les agglomérations urbaines et 36 seulement, les régions rurales: alors que ces dernières ne comptent qu'un prêtre par 344 habitants, les premières en ont un pour 43 âmes. La disproportion commence à se corriger en 1713, alors qu'il y a dans les villes un prêtre pour 83 habitants et un pour 289 dans les campagnes.[40] On a le sentiment que le clergé attache une importance toute spéciale aux services qu'il assure dans les villes. Un mandement publié par Mgr de Pontbriand en 1742 contient ce passage significatif:

> Les villes sont, Nos Très Chers Enfants, comme le centre de cette colonie; deviendriez-vous des membres injustes qui refuseraient au cœur attaqué un sang qui lui est nécessaire? C'est dans les villes que vous trouvez ce qui manque dans vos campagnes; c'est dans les villes où plusieurs de vos enfants reçoivent une éducation chrétienne; seriez-vous assez ingrats pour violer les lois d'une reconnaissance parfaite et que le ciel récompensera au centuple? C'est dans les villes où les hôpitaux sont ouverts pour vous recevoir dans vos infirmités; procurez à ces maisons, qui seront à jamais un auguste monument de la piété de vos parents, un secours qu'elles attendent avec impatience...[41]

Donc, le clergé s'applique à maintenir les institutions dont la société lui a confié la direction et qui reçoivent des subventions appropriées à leur fonctionnement normal.

La seconde conclusion porte précisément sur la contribution de l'Etat aux œuvres du clergé. Cette contribution comporte trois éléments. Le premier est constitué par les subventions annuelles, dont il est facile de déterminer le total, puisqu'elles apparaissent au budget de la colonie; il est également aisé d'en mesurer l'importance relative à la vigueur des réactions que provoque, à un moment donné, leur suspension. Le second élément est formé par les seigneuries que le roi donne aux maisons religieuses: nous savons qu'au début du XVIII[e] siècle, près de la moitié des censitaires canadiens relèvent de seigneurs ecclésiastiques, et nous avons observé en passant que ces derniers ont joué un rôle colonisateur dont la collectivité a largement profité; il est malheureusement impossible, dans l'état actuel des recherches, de calculer le revenu de ces terres. Viennent enfin les dîmes: sans doute, n'est-ce pas l'Etat qui les paye, encore que leur rendement insuffisant l'amène à verser au clergé un « supplément »; l'Etat, du reste, ne veut pas admettre qu'elles fassent l'objet d'un commandement de l'Eglise; à toutes fins pratiques, c'est lui qui en règle le taux, et ses tribunaux en assurent la perception; il les considère, en somme, comme une redevance dont il est de son devoir de veiller à ce qu'elle soit versée régulièrement. Outre ces trois sources de revenus, il n'en existe qu'une qui paraisse considérable: c'est l'ensemble des fondations établies par la fortune privée, auxquelles se mêlent certains bénéfices distribués par la Cour.

La part considérable que celle-ci prend au financement des institutions religieuses soulève un problème

inévitable: celui des rapports entre l'Eglise et l'Etat. Un examen, même trop rapide, de cette question, nous suggérera une dernière conclusion. Il est certain qu'en raison de l'étendue de son rôle, l'Etat est porté à faire incursion dans les affaires du clergé. En arrivant au Canada, l'intendant Dupuy déclare: « Les libéralités que le roi répand en particulier sur le clergé du Canada me fourniront des occasions de porter les curés à bien vivre avec leurs paroissiens et de connaître les utilités, les avantages et les commodités que la colonie tire des communautés séculières et régulières qui y sont établies. »[42] En 1728, le ministre de la Marine charge le gouverneur et l'intendant de prévenir les chanoines de montrer plus d'assiduité à l'office; il faut aussi faire part de cet ordre à l'évêque afin que celui-ci « tienne la main que les intentions de Sa Majesté soient exécutées »; à cette occasion, Maurepas rappelle que le chapitre touche une gratification royale et ajoute que si ses membres continuent à manquer au chœur, le roi « pourrait bien retrancher ce secours ».[43] C'est l'Etat qui détermine le nombre de sujets que les communautés de femmes doivent admettre; il légifère sur la dot des religieuses; il interdit aux Hospitaliers de Montréal de porter « l'habit uniforme » et le titre de Frères. Est-ce à dire que la Cour soutienne toujours ses représentants contre les chefs spirituels? Ce n'est pas là sa politique. En 1721, Saint-Vallier « supplie le Conseil de Marine de faire comprendre à M. de Vaudreuil que si c'est à lui, en qualité de gouverneur général, de gouverner temporellement, il doit laisser à l'évêque le soin de gouverner les couvents et les communautés religieuses spirituellement ». En conséquence, la Cour réprimande Vaudreuil.[44] Trois ans plus tard, ce dernier s'immisce dans les élections des Récollets; Maurepas lui écrit brutalement

de « ne pas [se] mêler des choses qui ne [le] regardent pas ».[45] Il faut convenir que les sollicitations mêmes de membres du clergé engagent souvent le gouvernement civil à intervenir dans des questions qui devraient, semble-t-il, relever de l'autorité religieuse. Il ne serait peut-être pas téméraire de conclure que, d'une façon générale, l'Etat, sûr de sa force, ne paraît pas trop porté à en abuser, tandis que le clergé ne manifeste pas de susceptibilité ombrageuse envers l'Etat. Les hommes d'Etat sont catholiques, les hommes d'Eglises sont serviteurs du roi.

Cette petite étude, nous ne nous le cachons pas, laisse bien des problèmes sans solution. Cela tient, d'une part, aux dimensions restreintes du cadre dans lequel il lui fallait bien tenir et, d'autre part, à des lacunes, souvent constatées, de documentation. Nous voudrions qu'il ne fût pas outrecuidant d'espérer qu'elle puisse, quelque jour, servir de point de départ à des recherches plus élaborées.

NOTES

1. Ruben G. Thwaites, édit., *The Jesuit Relations and Allied Documents* (73 vol., Cleveland, 1896-1901), 7: 258-260.

2. Marie de l'Incarnation à son fils, 3 et 13 septembre 1651, A. Jamet, édit., *Ecrits spirituels et historiques publiés par Dom Claude Martin... avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une bibliographie nouvelle* (4 vol., Paris, 1929-39), 4: 324, 327.

3. Auguste Gosselin, *Le Vénérable François de Montmorency Laval, premier évêque de Québec* (Québec, 1906), 249s.

4. Gustave Lanctôt, « Les Premiers Budgets de la Nouvelle-France », The Canadian Historical Association, *Report of the Annual Meeting Held at Winnipeg, May 24-25, 1928, With Historical Papers* (Ottawa, [1929]), 27-33.

5. « Mémoire des fonds faits pour le paiement des Troupes et officiers Majors passés en Canada depuis le premier Janvier 1665 », AC, C 11A, 113: 10-11v.

6. Cité par L. et G. Frégault, *Frontenac* (Montréal, [1956]), 10.

7. Marie de l'Incarnation à son fils, octobre 1667, Richaudeau, édit., *Lettres de Marie de l'Incarnation, première supérieure du monastère des Ursulines de Québec* (2 vol., Paris, 1876), 2: 436s.

8. Mémoire du roi à Denonville, 31 mai 1686, AC, B 12: 102-103.

9. Ces renseignements nous ont été fournies par la Rév. Soeur Esther Lefebvre, auteur d'une thèse manuscrite sur la Mère Morin, annaliste de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

10. « Approbation du roi pour l'établissement du Séminaire de Québec », avril 1663, *Edits et ordonnances,* 1: 36.

11. *Ibid.,* 2: 133.

12. Saint-Vallier à Pontchartrain, 1702, AC, C 11A, 20: 112v.

13. «Les Curez de Canada au Roy » [1706], AC, C 11A, 24: 185v-187v.

14. Saint-Vallier à Pontchartrain, 15 mai 1706, AC, C 11A, 25: 304.

15. Ruette d'Auteuil à Pontchartrain, 1706, AC, C 11A, 24: 196-199v; *Edits et ordonnances,* 2: 133, 139, etc.

16. Pontchartrain au grand vicaire du Canada, 6 juillet 1707, AC, B 29: 124.

17. Pontchartrain à Saint-Vallier, 10 août 1707, *ibid.,* 131.

18. Dosquet à Maurepas, 16 octobre 1730, AC, C 11A, 53: 378-378v; *id.* à *id.,* 11 septembre 1731, AC, C 11A, 56: 182-184; Beauharnais et Hocquart à Maurepas, 2 octobre 1731, AC, C 11A, 54: 33-35v.

19. Maurepas à Beauharnais et à Hocquart, 1er avril 1732, AC, B 57: 609-609v.

20. Dosquet à Maurepas, 21 septembre 1734, AC, C 11A, 62: 287-288. Voir Auguste Gosselin, *L'Eglise du Canada depuis Monseigneur de Laval jusqu'à la Conquête* (3 vol., Québec, 1911-1914), 2: 252s.

21. AC, G 1, 460, 4e partie.

22. « Marine 1739. Bordereau des Recettes et Dépenses faites par le Sr Taschereau, Commis en ce Pays de Mrs Les Trésoriers généraux de la Marine pendant l'année 1739 », AC, C 11A, 114: 98-134.

23. Marcel Trudel, *Le Régime seigneurial* (Ottawa, 1956), 6s.

24. Ruette d'Auteuil à Pontchartrain, 17 octobre 1705, AC, C 11A, 23: 170-171; Raudot à Pontchartrain, 30 août 1706, AC, C 11A, 24: 134.

25. Tremblay à Glandelet, 7 mai 1700, Archives du Séminaire de Québec, Lettres, carton O, no 28. — La ratification viendra en 1702.

26. Dudouyt à Maizerets, 17 avril 1687, *ibid.,* no 1; Tremblay à Maizerets, 27 avril 1700, *ibid.,* no 26.

27. Gosselin, *L'Eglise du Canada depuis Mgr de Laval jusqu'à la Conquête,* 2: 247.

28. Emile Salone, *La Colonisation de la Nouvelle-France* (Paris, [1906]), 316.

29. « Mémoire pour servir d'Instruction au Sr Begon », 7 juillet 1711, AC, B 33: 95-95v.

30. Dupuy ajoute ici une remarque désobligeante: « Ces Corps veulent toujours du Mistere en tout ce qu'ils font », lettre à Maurepas, 20 octobre 1727, AC, C 11A, 49: 274v. Voir Maurepas à Dupuy, 18 mai 1728, AC, C 11A, 50: 481-481v.

31. « 1725. Mémoire du revenu de touts Les Etablissements Ecclesiastiques et Religieux de Canada », AC, C 11A, 47: 426-427; « Mémoire des biens de l'évêque, du chapitre et des autres communautés du Canada », H. Têtu et C.-O. Gagnon, édit., *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec* (6 vol., Québec, 1887-1890), 1: 514-522.

32. Voir G. Frégault, « Essai sur les finances canadiennes (1700-1750) », *Revue d'histoire de l'Amérique française,* 12 (1958-1959): 312, note 13.

33. Voir le budget du Domaine pour 1701 dans AC, C 11A, 113: 156-162v; pour 1702, dans AC, F 1, 10: 238-243v.; pour 1703, dans AC, F 1, 11: 26-30; pour 1705, dans AC, C 11A, 113: 196-197; pour 1706, dans AC, F 1, 13: 47-51v, etc., etc.

34. Vaudreuil et Beauharnais à Pontchartrain, 17 novembre 1704, RAPQ (1938-39), 51.

35. Voir le budget du Domaine pour 1731, dans AC, C 11A, 113: 459-467; pour 1735, dans AC, F 1, 32: 78-82; pour 1740, dans AC, C 11A, 114: 316-318v, etc., etc.

36. AC, C 11A, 115: 135-138v.

37. *Ibid.,* 139-144v.

38. Gosselin, *L'Eglise du Canada depuis Mgr de Laval jusqu'à la Conquête,* 3: 149s.

39. Pétition des Montréalais à Beauharnais, 1727, AC, C 11A, 49: 68-68v; Dupuy à Maurepas, 1er novembre 1727, *ibid.,* 440v; Maurepas à Dupuy, 14 mai 1728, AC, B 52: 495; Beauharnais et Hocquart à Maurepas, 6 octobre 1731, AC, C 11A, 54: 80-81.

40. AC, G 1, 460, 4e partie, recensements de 1706 et de 1713.

41. Têtu et Gagnon, édit., *Mandements... des évêques de Québec,* 2: 23.

42. Dupuy à Maurepas, 21 octobre 1726, AC, C 11A, 48: 298-298v.

43. Maurepas à Beauharnais et à Dupuy, 24 mai 1728, AC, C 11A, 50: 536-536v.

44. Saint-Vallier au Conseil de Marine, 1er octobre 1721, AC, C 11A, 43: 406v-407; le Conseil de Marine à Vaudreuil, 5 juin 1722, RAPQ (1941-1942), 214.

45. Maurepas à Vaudreuil, 5 juin 1725, AC, B 48: 887.

MARIE-CLAIRE BLAIS

POÈMES

MARIE-CLAIRE BLAIS—Québecoise. Vingt ans. Etudie actuellement à la Faculté des lettres de l'Université Laval. Ses auteurs préférés, pour l'instant: Poe, Kafka, Claudel, Dostoïevski, Ibsen, Bernanos et Koestler. Ecrit sans arrêt: des romans, des pièces, des poèmes, des nouvelles et des contes.

LA MER DANS LES MAINS

Ô Musique, encore... encore un peu de temps,
Avec toi tout autour de ma chair comme un homme qui
Avec toi qui me fait rire dans mes larmes, [*crie*
Je veux voir les forêts pleines de chevelures d'enfants,
Et ces enfants tendres, joues contre les fleurs, partout
[*endormis*
Oui, Musique, encore... encore un peu de temps!

Ô Musique, jamais... Jamais de sang,
Laisse la nuit planter la lune pourpre comme un concerto
Laisse chanter les bagues aux doigts des fiancés
Et que toutes les bouches éclatent de rire en doux lambeaux,
Ô Musique, oh! Non, jamais plus de sang
Car la Terre est un beau violon aux bras tendus, aux bras
[*d'amant*
Au moins, Musique, voile le rouge... un moment.

Ô Musique, Amour et Pardon, clameur des cathédrales
Brûle, brûle, céleste point d'orgue illuminant les fins
Ô Musique, encore un peu de temps [*du monde,*
Avec toi autour de ma chair comme un homme qui prie,
Sans savoir comment,

Non, jamais, jamais plus de sang!

Janvier 1958

L'ENFANT D'ESPAGNE

Mère, Mère, je ne désire rien. L'Espagne rit sur mon corps
Comme un navire qui prolonge des larmes d'enfants sur
[un fleuve.
Mais je ne désire rien, Mère, c'est peut-être que je
[me meurs?
Toi tu pleures mon agonie, mais déjà il te manque
[l'époux pour te consoler,
Mère, je ne désire rien, c'est peut-être que je me meurs?

Seront toujours en danses comme le mal de la rue,
Les enfants,
Sans douleur à la poitrine et au front.
Seront toujours à la danse, les enfants bruns
Dont les jambes entremêlées glissent dans la nuit,
[en tendre cirque de chair,
Mais moi je me meurs... Mais moi je me meurs...

Je te laisse l'Espagne et tous les enfants et leurs pas
[d'amoureux,
Et les taureaux vivants pénétrés de brûlures jusqu'au cœur.
Je te laisse tout ce que tu vois avec ton âme et tes yeux
{noirs,
Je te laisse l'Espagne, le soleil qui frôle sa langue
Aux pierres dans un bruit de castagnettes,

Tout, je te donne tout, Mère!

Sauf moi car je meurs!

Novembre 1958

GAMMES DE LA MER

Je vais d'octaves en octaves sur la Mer,
Et je n'ai plus de navire que ce rythme cinglant qui rit
[aux éclats, derrière ma nuque,
Les sept odeurs de la Nuit brûlent mes tempes,
Do...Odeur de l'algue qui pleure les joues d'un enfant mort,
Do...Odeur rose comme un chiffre de mélancolie, le chiffre
zéro qui contient toutes les larmes du monde
{dans son vide,
Je n'entends pas la Musique, JE LA VOIS!
Ré...Odeur du soleil couchant
Qui glisse son aviron et meurt dans l'infini.
Ré...Odeur harmonieuse, odeur pleine d'or,
écume des astres transpercés à chaque aube.
Je vais d'octaves en octaves sur la Mer et je n'ai plus
[de navire.
Je suis mêlée aux voiles de Dieu et le vent épingle une
[blessure ouverte à mon flanc;
Oh! Versons un peu de sang!
Mais la Mer m'empoigne déjà...

Mi... Mi...
Les oiseaux sont venus de mille forêts et ils ont les formes
de toutes les feuilles, de toutes les fleurs,
Pour chanter « Mi... Mi... »
Mi de feu,
Mi dont l'odeur est l'haleine d'un cygne poignardé,
Poignardé dans le blanc de ses ailes pour l'amour du
[rouge de la vie!

Mer, n'abandonne pas les oiseaux,

Car ils désirent m'étreindre et me dévorer,
Oui, je les vois, tous ces coquillages qui crient...
Oui, je les vois et ils ont faim.
Mer, éloigne-les, je n'ai pas vingt ans!

Je t'en prie, mange vite tous ces fruits de velours qui volent.

Mer, Mer, tu es l'Arbre de flots,
Mer, ne les laisse pas délirer autour de mon fantôme ardent,
Mer, je ne peux pas être leur proie!

Fa... Fa...
Je vais d'octaves en octaves sur la Mer,
Sur la Mer qui hurle un « Fa »
Blanc comme un théâtre de piliers.
Et je n'ai plus de navire que ma jeunesse au front en proue.
Mer, Mer,
Que ce « fa » est en colère!
Que ce « fa » est blanc d'épouvante!
Mer, arrêtons, dormons un peu,
Comme des cadavres enlacés par la musique,
Mais des cadavres dont l'âme fut jugée par Dieu,
Divorcée du mal.
Arrêtons, Arrêtons, les oiseaux gémissent de fièvre
[bien près de ma chair,
Aigles aux doux yeux, aigles aux griffes traîtresses!
Pitié, je n'ai pas vingt ans.

Sol... Sol...
Sol, tu es une caresse d'été.
Sol, je sens ta main qui indique la sagesse à mon épaule,
Mais que veux-tu, je n'ai pas d'horizon,
Je n'ai pas l'Ouest, ni l'Avant, mais que l'Après,

Je sens que je vais mais je ne sais d'où je viens,
Alors, que je sois libre!

Dieu est là et je ne me souviens pas de l'homme.

La Mer grouille, la Mer marche à la Révolution
Et je vais avec elle,
Et encore la Mer, et toujours la Mer!
Mais quand éloigneras-tu ces oiseaux maigres qui
[commencent à lécher mes paupières?

Mais quand... Mer?

La, La...
Le la est gris et annonce la fin du monde,
Allumant les cierges dans toutes les cathédrales de la
[terre que je fuis.
La... Le La est à l'ombre de la mort et il attend.

Mer, les oiseaux s'arrachent mes jambes,
Et le sang, mon sang sillonne un arc-en-ciel au-dessus
Le sang, c'est donc le si? *[de moi.*
Le si qui danse?
Le si de flammes?
Ah! Octave de la peur.

Il me reste mon ventre, il me reste mes mains,
Je pourrai au moins bercer un enfant.

Mer, Mer, les oiseaux ne seront donc jamais apaisés de
[moi?
Arrêtons, arrêtons, nous en sommes au « si » sans pardon,
Arrêtons, Mer, je n'ai pas vingt ans!

Et la Mer fouette mes os,
Folle vierge qui a besoin de mordre,
Mer...
« Hélas, rit-elle, je ne donne la Mer aux enfants de
vingt ans que pour les regarder mourir. »

Et elle rit et sur chacune de ses dents, l'octave tragique
[sanglote!
— Oh! Mer...

Juillet 1959

LE PIANO OUVERT SUR LES FLOTS
(Symphonie en rires d'enfants)

Ô Musique, Ô Mozart-enfant, enfin cette nuit éclatante
Où je te laisse libre et nu à la Mer,
Et je t'ouvre un piano sur le rocher à chair douce,
Toutes les coques fumant le miel viennent mourir
lorsqu'on pousse les navires
Droits comme des hommes qui lèvent le front en
[cherchant Dieu.

Ô Musique, Ô Mozart-enfant, crie des claviers pleins
[de génie,
Comme une femme qui hurle contre le corps d'un homme,
Ô Musique, Ô Mozart-enfant, le soleil jaillit de tes doigts
Et à chaque note c'est une larme dépliant mes cils,
Regarde l'Infini qui claque dans ma voix et regarde
[ton sang,
Car il monte à l'horizon et les veines des adolescents
Qui dorment d'un sommeil fauve, à odeur de cou,

Les veines des adolescents se remplissent du rouge de
[l'horizon
Et leur chair bat plus paisible dans les grands lits!

Un rythme inconnu comme le mal ou le plaisir les
[étreint aux poignets,
Mozart, tu nous feras donc mourir?
Mozart, j'ai vécu dans la mer
Et j'ai vu tes symphonies rompre le roc et ouvrir mon
[ventre,
Mozart, la Mer pousse comme un bras avec des griffes pour
[posséder à Midi,
Mozart, la Mer te ressemble et elle ne demande rien à
[la Terre
Sauf de se révolter et de mourir autant de fois qu'elle le
[désire,
Mozart, la Mer est une enfant et elle pleure...

A chaque sanglot un humain meurt,
Et à chaque humain qui meurt,
La Mer rit aux éclats,
Est-ce sa faute si les larmes la font rire?

Octobre 1958

POÉTICE

Le poète est un chef d'orchestre
Aux mains en arêtes de feu
A travers des soleils en forme de mots.

J'ai dans mon cerveau
Une marche funèbre qui bat comme l'aile
Sur le dos d'un cygne déchiré par des pluies de fer.

J'ouvre les bras, les instruments décolorés
Me traversent comme des chevelures s'imposant aux
{épaules
En boucles décousues
En froides paupières, sur la chair.

Je crie... Je crie... Un pays de guerre
Se déplace dans mon sein
Comme une tête qui entre
Dans le jeu des lampes légères.
Si je vois soudain un enfant vêtu de boue
En face de moi, comme un cercle fixé à la fumée,
Je lui demande d'être mon soliste
Au piano
Des continents de mots.

Et pendant qu'il joue, ses doigts en fils de nuit
Bouillonnant sur le clavier du premier minuit,
Je me sens rouler en lui
Comme le galet entre les étreintes de la Mer.

Ses touches sondent ma joue, l'Allégro s'inscrit
Et je vis l'accord de quelque sublime infini...

Je ris... Je ris... Si je tends une langue
A mes lèvres sèches, c'est l'épine ou la flamme
Lancée aux dents, et puis, et puis mes mains
Deviennent géantes sous le ciel qui se referme
En immense voiture de deuil.
Une musique démesurée, une vibration de parfums
Trop lourds à la gorge
Me multiplient comme les nuages chassent les peuples
{d'aigles et de corbeaux
Vols de prismes
Dans le lit glacé de l'univers.

Je pleure... Je pleure... On me traîne dans des algues
Et je cherche des gouttes de sang [sans eau
Pour peindre un lambeau de cou.

Si j'ai le goût de mourir
Comme le son à la poitrine du musicien,
Comme le vent d'une fantaisie dans la trompette,
Aux feux d'artifice,
C'est pour m'oublier dans l'Opéra des couleurs,
C'est pour me taire dans l'avalanche éphémère
[des fleurs de Dieu.

Ecoutez, écoutez la magie des yeux mi-ouverts,
Les filets de brousse luttant avec l'air.
Regardez, ici... Une bête nue, là une coquille
Pour l'envers des regards, l'horizon séduisant
Comme l'Aurore de l'infini.
Regardez... des corps enlacés, comme des bagues dans des
[doigts de jeune fille,
Des campagnes de plumes pour les enfants
Morts derrière les fièvres d'hôpital,
Des bougies, des sommets fiers comme des statues
[dans les églises.
Ecoutez... Elle monte comme un feu de sol
La Musique du Poète,
Elle s'arrête au sein de l'art et elle le mange,
Et le chef d'orchestre n'a pas une main diamantée à
[appliquer à ses notes,
Mais une main déliée comme l'étoile qui tombe, un matin,
simplement pour plaire à la rosée,
Une main dure qui plaque ses doigts dans une source noire,
Et cette main est un fruit trop doux pour les autres lèvres.

Novembre 1957

LE SOULIER POURPRE

Et plus l'homme de vingt ans tendait la main,
Comme une chevelure blanche déchirée en cinq larmes
Et plus l'homme de vingt ans tendait la main [roses,
Le soulier de feu tournait sur la table, et la femme fauve
Dansait, poignardant la main ouverte de son pied muet,
Et plus l'homme de vingt ans tendait la main,
Le soulier riait, riait... et volait de l'ombre sur la main.

La Nuit s'endormit aux lampes comme un coucher de lilas
Et l'homme de vingt ans seul à regarder le soulier las,
Tremblait à sa bouche d'enfant comme une salive de fièvre
Il regardait, regardait la femme délirante sans musique,
La femme de quinze ans qui valsait, des morsures aux [genoux,
Tremblait à sa bouche d'enfant une goutte de rires d'amour,
« Ma bien-aimée, mon rêve à jupons de mer, mon amour »
La nuit s'endormit aux lampes comme un coucher de lilas
Et l'homme de vingt ans, seul, regardait le soulier las.

Et l'homme de vingt ans tendit la main,
En un instant, le ciel roula à ses joues, plein de larmes,
Et l'homme de vingt ans tendit la main
Il arrêta le soulier rouge qui tournait dans son drame
Comme un sein, caressant, caressant tout l'enfant à peine [de chair,
Et l'homme de vingt ans vit soudain le sang clair
Descendre sur le satin parfumé des jambes pâles
L'homme de vingt ans se mit à pleurer:
Les souliers empourprés ressemblaient à deux tombeaux [ailés

Et la petite dame pure dormait au-dessus, dormait
[d'éternité.
Et plus l'homme de vingt ans tendait la main
Comme une chevelure blanche déchirée en cinq larmes
[roses
Plus sa main touchait le vide des taches de sang.

1959

L'ENTERREMENT DU SOLEIL
(Ode à la Mort)

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tes lèvres
Etaient l'herbe rose où un pied a mis le deuil?
Ma bouche était éperdue comme une abeille tirée
[de l'ongle
Et tes baisers sur mes mains arrachaient les linges du ciel,
Ah! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tes lèvres
Etaient le muguet froid d'un jardin en cercueil?
Tous les enfants ont des écureuils à la place du cœur.
Ils se laissent étreindre et la forêt sort de leurs yeux
Par milliers d'arbres, avec des bras mêlés à tes cheveux,
Oh! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que j'étais morte au
[milieu d'eux?
Non... Non, ne me parle plus du fouet sur ma tombe,
Ta nuque, c'était, vois-tu, l'encensoir qui a tenu la Mer
Comme un noyé aux dents de nénuphar, comme une
[bouteille de sang
Eclatante du rire de toutes les femmes qui ont pleuré,
Non... Non, ne me parle plus des parfums de ton cou,
Je marcherai seule comme une ombre à cicatrices
[dans une église.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tes lèvres
Etaient l'herbe rose où un pied a mis le deuil?
J'y avais enfanté mon ciel aux étoiles de bois
Et tu lançais le feu sur mes joues avec l'or des yeux de rois,
Oh! Je suis morte comme l'oiseau arraché par les voiles
Des navires. Dis, dis, pourquoi as-tu vomi sur ma langue?
Je marcherai seule et le calvaire aux trois croix
Sera une autre terre liée à mes jambes comme les reptiles
[de tes doigts.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tes lèvres
Etaient l'herbe noire où mon âme rêvait en rose
Comme une femme penchée sur un berceau sans musique?
Je partirai et tout le cimetière m'émerveillera
Comme une ville de goélands arrêtée dans son vol,
Pourquoi ne m'as-tu pas dit que j'étais seule?

Novembre 1958

LEVER DE RIDEAU

Et la scène regardait au delà des mains ogivales, debout
[comme la Mer,
Tous les hommes à ses flancs et les femmes belles
[sous les masques
Dont les yeux sont des perles de boue,
Les femmes mortes dans l'acte de tomber à genoux,
Et la scène regardait l'univers nu, celui qui viendra,
[le cœur à la tête
Pour éclater de rire ou de pleurer,
Les comédiens aimaient déjà ce public, qui n'était pas,
Comme une femme aime l'enfant, le public, cet
[enfant chaud
déployant le ventre maternel avec lui

Dans la caresse ou la peur.

Ah! La belle scène ivre sous son couchant de soleil
[d'avant-fête,
Tous les comédiens avaient soif soudain parce qu'ils
[aimaient se sentir là,
Prêts à crier, à s'étreindre, à boire ou à mourir,
Doux, doux dans leur flot de linges antiques, comme
[enveloppés d'un désir de départ,
Ils étaient tous en fuite dans un seul.

La scène traversait leur ventre en voile de chair,
Ils étaient tous là... debout, errants sur cette mer!

9 octobre 1958

LA ROUTE ENCHANTÉE

Dans ces bois vivants comme une ville d'enfants en furie,
Nous irons,
Gémissant d'amour à nos satans bénis,
Couverts d'une chair lustrale
Pure comme ce lac lunaire flottant en crins de fauves bleus
[au-dessus des arbres,
Nous irons,
Nous serons plus doux que les fougères,
Car les amants ont un pas d'amour,
Nous serons plus doux que les fougères
Lorsque les oiseaux les endorment de tout leur soleil,
Plus nus que la neige sur une aile ensanglantée,
Nous irons.
Ivres comme le cheval qui sent la Mer,

La Mer dans son œil de coursier fou,
La Mer dans ses naseaux,
battant comme des mains coupant les roses.
La Mer... La Mer...
Ivres, nous irons...

Dans ces bois vivants comme un ciel de louves blessées,
Nous mourrons,
Et notre rire aura envie de tomber en plaies de lèvres,
Mais c'est dans la tendresse d'une première pluie
Que nous mourrons.
Tristes comme l'homme qui rêve
Une main sur l'épaule de sa femme endormie,
Nous mourrons.

Nous serons plus doux que la neige sur l'aile ensanglantée.

Janvier 1958

LE CINÉMA DU PETIT POÈTE

La Mer, la Mer devenait de plus en plus la Mer
A mesure que je lui disais que je l'aimais, qu'elle était belle,
Je l'ai vue, je l'ai même secouée,
Je l'ai arrondie comme un ventre de montagne.
Sa chevelure émoustillée sautait par-dessus les bagnes,
J'ai noué mes bras autour de son cou de larmes,
J'ai croisé mes mains sur sa figure en horizon.
Sa poitrine tremblait de froid,
Je n'en pouvais plus de la voir avec mes yeux d'argent,
Mes yeux qui n'avaient pas froid... eux,
Mes yeux collés à l'embrun de sa poitrine vide de sang.

Je lui parlais de sommeil, et puis... et puis d'amour
Avec des mots pour la fête et la fièvre,
Et elle en a souri, un diadème en merci
Bien hurlant sur chacune de ses lèvres.

Même qu'elle en a pleuré
Sous ses mains qui ressemblaient à des abattoirs de clarté.
Mais moi je les aimais, ces yeux et ces mains
Qui enlaçaient les ailes de la prochaine lune.
Alors, alors j'ai arraché les colliers de glace
Qui se lamentaient sous son menton soulevé en bleu,
Et j'ai sonné trois grands coups de feu
Là sur son nez, pour savoir un peu,
Pour me faire mal un peu,
Et elle a crié comme un cœur étonné d'être un cœur,
Et ses hanches de vagues soufflaient partout des fleurs,
Elle a crié comme le grondement qui éclate à l'infini,
Et son cri a soupiré par ma bouche... oh! un serment
[d'amour!
Et ce cri était une corde, une flaque, une corde
pleine d'épingles d'or qui léchaient
Mes bras, mon cou, mes jambes, de belles cordes
[de chair rouge!

La Mer... Je la voyais bien,
La Mer avait un murmure de poussière blanche à l'œil
Et j'ai voulu l'endormir dans le bruit du vent,
[et la descendre jusqu'au secret des roseaux.
Je l'ai couverte de tous les remous des lits,
De la gloire de ceux qui ne dorment pas,
Une étreinte... lui ai promis,
de l'étreinte elle a bien ri...
La Mer! La Mer!

Elle m'a tué à Midi.

1957

LES NOCES MYSTIQUES

Mon Dieu, Mon Dieu, cette nuit de corbeaux venait
[sur moi
Comme un peuple ailant la musique,
Cette détresse aux dents serrées par le rythme.
Mon Dieu, Mon Dieu, cette nuit de corbeaux était
[un abîme volant,
Un abîme qui coupait l'horizon en tranches de feu.
Mon Dieu, Mon Dieu, cette nuit de corbeaux a déchiré
[mon corps de sa griffe d'acier,
Et à chaque fois qu'un oiseau, en brumeuse touffe bleue,
S'élançait au delà du vide
Comme un gibier multiple et fou,
A chaque fois que la gerbe fantastique plantait ses fleurs
[gémissantes dans le ciel,
Une goutte de sang pleuvait son rouge éternel sur
[mes vêtements...
Mon Dieu, arrête la nuit, arrête les corbeaux qui ont
[la mort aux gencives,
Mon Dieu, oui, arrête le monde,
Monde adolescent, tu es à la recherche de ton cœur
[à la dérive des cris,
Mon Dieu, arrête le monde,
Et toi, Monde-enfant, tu ricanes à la potence,
déshabillé, flottant de deuil,
Monde, tu m'énerves,
Monde aux poignets liés,
Je sais que tu portes une blessure muette aux flancs
Comme les stigmates d'une vierge noire.

Mon Dieu, Mon Dieu, cette nuit de corbeaux n'aura
[jamais d'aube,

Car lorsque je verrai le soleil,
Il sera plein de taches
Etouffant les sanglots des damnés,
Un soleil terrestre qui crachera l'arc-en-ciel mauve
[sur les forêts,
Mon Dieu, Mon Dieu, la soif monte à mes tempes,
La soif boit mes lèvres
Est-ce que je suis à des noces de repentir?
Je veux me marier à la neige et mes mains traînent
[encore dans la boue.
Mon Dieu, la désolante nuit ne passera plus,
Mais moi je chanterai!
Que j'ai vingt ans, je chanterai...
Et les corbeaux deviendront des lis que d'autres bras
[cueilleront, au loin...

JACQUES GODBOUT

LA CHAIR EST UN COMMENCEMENT

Poème

JACQUES GODBOUT—Né en 1933. Maître ès arts de l'Université de Montréal, a enseigné la langue et la littérature françaises au University College de Addis Abéba, en Ethiopie, de 1954 à 1957. A publié deux recueils de poèmes: *Carton-pâte,* chez Seghers (Paris, 1956), et *Les pavés secs* (Beauchemin, 1959). A aussi donné plusieurs textes à Radio-Canada et à la revue *Liberté* '59, dont il est l'un des fondateurs.

I

Dans une rue j'ai trouvé mon rêve un chaud soir de juin dans le parc des militaires très sérieux en habits rouges et noirs battaient les cuivres et les tambours le soir venait lentement comme si la journée trop chaude lui opposait son poids. Le vent s'éleva. Au-dessus de ma tête les frêles arbres de la cité agitaient des feuilles dans un bruit de soie froissée, et je marchais libre de tout. A cet instant je devins légère comme le meilleur vin et ma robe répétait le bruit des feuilles.

Sur le ciment sec il venait vers moi on peut être romantique à toute époque dans toutes les cités du monde plus romantique que dans le plus langoureux des paysages sur le ciment sec il venait à moi ses talons ferrés brisaient le sol il n'était ni beau ni très laid mais il portait dans les yeux toute la haine du monde. Ses yeux étaient chargés de haine dans ce chaud soir de juin il me regardait en venant vers moi et je ne pouvais m'empêcher de le regarder, nos regards coïncidèrent, ma robe répétait le bruit des feuilles il sourit mais ses yeux chargés de haine ne changèrent pas d'éclat.

Il y avait là un banc peint en vert comme dans toutes les cités du monde je m'y assis il y vint et sans échanger un mot nos corps bien près l'un de l'autre nous avons tendu l'oreille pour entendre l'agonie du jour les klaxons au loin, attendant que la nuit enveloppe le parc que le gardien s'en aille chez lui manger une soupe en faisant sauter ses en-

fants sur ses genoux attendant que le gardien du parc las d'avoir toute la journée surveillé des enfants laisse aux couples chauds aux couples durs aux couples d'adolescents aux couples rêveurs aux couples qui ne se disent mot attendant que le gardien du parc ferme les grilles laissant à l'amour et à la haine et à ceux qui n'aiment pas la poussière l'oasis des villes le quadrilatère de terre de feuilles de sentiers pavés attendant assis sur notre banc comme dans un château que le parc et la nuit soient à nous. Il ne parlait pas il fumait cependant et dans la lumière jaune pauvre d'un horrible lampadaire mille neuf cent on voyait là sur le ciment dix douze mégots blancs sur le ciment gris et sec comme autant de mots d'aveux de caresses de cris. A quoi aurait-il servi de parler personne dans le parc n'ouvrait la bouche sinon pour s'embrasser nous nous contentions de la chaleur ma robe était moîte dans le dos je ne voulais pas perdre cet instant je m'y accrochais de toute la force de mon imagination comme de toute la force de mes mains je m'accrochais à lui qui tremblait nerveusement doucement parce qu'il avait trop de haine pour les gens trop de rancœur aussi.

Nous sommes partis ma tête appuyée sur son épaule comme je l'avais vu faire à d'autres plusieurs fois main dans la main nous avons traversé les rues de la ville où la chaleur faisait éclater les néons nos têtes étaient vertes puis rouges puis orangées puis bleues et nous nous enfoncions dans les trous d'ombre de temps en temps rejetés projetés par un restaurant ou par les cris des bars.

Il choisit de marcher longtemps je choisis de me taire dans une rue d'ombres et de lumières il m'amena chez lui les arbres s'étaient tus ma robe aussi.

II

Oh Paul Paul tu me fait mal sois décent non allons plutôt danser dansons Paul toute la soirée Paul mon petit Paul mets ta main là pendant que dans la foule personne ne nous voit Paul oh Paul tu me fais mal dansons je t'aime mon gros tu sais Marie celle qui est rousse avec une grosse poitrine elle est partie de chez elle hier avec un guitariste celui-là qui jouait au bal du Moulin les vendredis et samedis soirs le grand noir tu te souviens Ah Paul quand nous sauverons-nous ensemble?

Tu as peut-être peur de papa mon chou serre-moi fort dans tes bras gros impuissant non ne te fâche pas c'est vrai que c'est moi qui ne veux pas allez danse mais danse donc un deux trois comme ça tu n'as pas le rythme allez là c'est mieux c'est vrai que je ne veux pas question de pureté de l'amour j'ai lu ça quelque part si on reste purs comme des enfants et qu'on se marie comme d'honnêtes gens nous serons certains d'être heureux c'était écrit dans ce livre Ah Paul tu me fais mal tu aimes ma robe? Je l'ai choisie pour toi j'ai fait trente-six boutiques de la rue des lilas j'avais mal au pied crois-moi comme si j'avais traversé la ville sur les talons Paul mon gros serre moi plus fort plus fort dis que tu aimes ma robe dis-le sans ça je vais me fâcher parce que non je t'ai demandé d'être sage Oh Paul tu veux toujours la même chose regarde les autres qui dansent tu crois qu'ils pensent à la même chose eux aussi?

III

Regarde là dans la vitrine. La vitrine du bijoutier encadrée de noir regarde vois sur le velours couleur de sang ces bijoux étendus nonchalamment dis Jean tu m'en achèteras de ceux-là oh vois là un peu plus loin une bague avec diamant elle est belle solitaire dans son écrin Jean j'ai vingt-six ans et j'attends que tu me donnes cette bague toutes les filles là où je travaille ont des bagues au doigt moi seule ai les mains nues vides comme mon lit Jean n'hésite pas entrons dans la boutique tu verras nous achèterons des anneaux de métal et tout sera dit mon cauchemar finira tu veux bien m'acheter ce bijou de doigt?

Si tu ne le fais pas c'est que tu ne m'aimes pas.

* * *

Elle a quinze ans j'en ai trente.

Nous partageons la même chambre les mêmes nuits nous dominons la même ville elle est à moi et m'obéit.

Il y a de cela très longtemps j'avais demandé l'anneau de doigt il n'a pas voulu me l'offrir je suis restée longtemps trop longtemps devant la vitrine du bijoutier seule les passants n'y faisaient pas attention j'aurais pu y rester des semaines entières j'étais toujours la même Jean était parti. Jamais il ne revint jamais je n'aurais de bague au doigt et de vin dans une coupe de noces.

L'homme m'a fui comme les ans et seule elle maintenant m'appartient et mes caresses elle est à moi jusqu'à jamais car jamais je ne la laisse elle peut marcher de par la ville je suis à ses côtés et si elle dénombre passants et choses je récite avec elle la litanie.

Jamais elle ne fuira elle est à moi comme un enfant comme une épouse presque vierge je la tuerais si infidèle elle aguichait un amant au balcon les soirs d'été nous rêvons toutes deux de campagnes merveilleuses cependant que la poussière des rues monte dans les rayons du soleil qui bon prince s'éteint la ville nous cache et nous n'avons point honte nous nous aimons comme la ville nous aime tortueuse pleine étaillée chaude agglutinée à nous. La ville bouge. Ville rouge.

IV

Fuir? Où aller de par la ville? Chercher l'amour comme on cherche un restaurant? dehors tout est tranquille et les rues s'étirent paresseusement comme de longues branches inutiles.

Dimanche s'ennuie comme un enfant la concierge est partie à la messe là-haut des couples de paresse cherchent l'amour en riant dimanche la ville dort au creux du jour seuls les adolescents vont dehors tenter l'amour et je suis seule à présent dans les avenues du temps et je me lève et je me lave et je mets un chapeau de paille orné d'un ruban toute pure fleur bleue je rêve d'un amant.

Mais la ville a son rite et ses prières dimanche est jour de repos et du seigneur j'entends des cris à l'arrière de la maison dans la cour des gosses jouent au gaucho.

Pourquoi hésiter à tout instant fleur bleue je cherche un amant.

Dans l'escalier où je descends un escalier gris couleur de fer chacun de mes pas soulève la poussière que mille autres souliers ont laissé là j'ai aux pieds des souliers vernis symboles de petite fille bien mise voici le trottoir le calme

du jour je trotte comme une souris je suis des hommes pas à pas j'en choisis un fier et grand et beau comme dans mes rêves un qui semble aller ici ou bien ailleurs ou n'importe où mon cœur bat je le suis à trois pas et j'insère mes souliers vernis dans les traces de ses pas s'il tourne à gauche je tourne aussi s'il s'arrête je m'arrête je le suis comme son ombre et entourée de passants de maisons de grilles de voitures d'enfants à bicyclette de vieilles qui boitent d'un air indifférent entourée de la vague des gens que le dimanche pousse lentement je le suis pas à pas le cœur content. Sexuellement paresseusement je marche dans ses pas dans ses pas qui vont qui sont à moi fleur bleue je cherche un amant qui ne me connaîtra pas.
Dans le dimanche de la ville avec ma robe à pois blancs je regarde le temps qui file amoureuse d'un passant.

V

L'ombre a parfois une moustache c'est un soldat ou un chef de gare oubliée venu en ville pour tâter de la joie et du plaisir c'est facile l'ombre porte une moustache et de gros souliers sous les ongles la crasse du labeur donne son prix l'ombre a parfois une moustache bonne fille qui obéit. Viens-tu chéri? ce sera vite fait c'est toujours vite fait dans l'hôtel de passe si l'ombre porte moustache.
Parfois l'ombre qui passe porte des verres des verres de professeur ou de comptable l'ombre porte des mains blanches et fades et le cœur saute et la bouche crie comme crie l'usine au loin l'usine c'est minuit là-bas aussi il y en a qui achèvent le travail que les camarades ont entrepris il y en a qui suent devant un tour ou un établi pendant que l'ombre qui passe porte des verres d'ennui. Tu viens chéri?

dans l'hôtel où l'on passe à la vitesse du prix l'ombre parfois porte des boutons tout à côté du nez c'est la première fois c'est le premier minuit il a dix-sept ans et chaque fois mon cœur bat quand l'ombre porte des mains d'homme et des bras d'enfant dans le ciel pendant ce temps se prélassent les lumières des cafés rouges et pleines de grâce elles allument l'ombre qui passe avec des boutons tout à côté du nez.
L'ombre parfois porte un chapeau moiré riche d'assurance elle embrasse la ruelle endormie l'ombre parfois riche y mettra le prix c'est minuit toute la nuit il est minuit docteur sweitzère vous parlez allemand qu'importe l'amour n'a pas de langage qui ne puisse être compris l'ombre qui passe porte trop souvent moustache comme les chats de nuit qui vont d'un balcon à une galerie et miaulent à l'envie derrière l'hôtel de passe où je vis.

VI

Je suis veuve de la cité veuve dans la cité il est mort et enterré d'avoir trop travaillé de voiture en bureau de soucis en voiture de donner ce qu'il faut il est en sépulture je suis veuve esseulée j'hérite d'un tombeau de maisons par patées d'administrations des eaux je suis veuve et riche et je rejoins mes compagnes pour dominer le continent à coup de briques d'amérique d'or de diamants je suis veuve dois-je pleurer celui-là qui m'a tout laissé?
Je tiendrai salon tous les jeudis pour les poètes et les financiers pleurerons-nous ensemble celui qui m'a laissée? Nous rirons de bon cœur quand les peintres viendront détruire l'odeur de maison nous danserons au salon tous les jeudis musiciens généraux académies tous ensemble je

suis veuve de la cité la ville à mes genoux reine de l'huile et de l'or déesse des arts on viendra quêter mes sourires mes dons on chantera mon nom dans les bars l'argent qu'il m'a laissé fera naître au centuple l'esprit qui m'a quittée je tiendrai des conférences sur les lettres en hôtels particuliers privés en salles roses du soir en robe d'organdie brodée je tiendrai conférence sur les lettres et la gloire à mes pieds les poètes et la foire des gens de lettre je suis riche veuve de la cité veuve dans la cité tout m'appartient depuis qu'il m'a quittée j'habillerai le plus jeune de ceux qui viendront avec les habits du défunt je lui donnerai ses pantalons et lui ouvrirai mon lit, je suis veuve bien aimée de bourgeoise naissance mon mari a fait rouler couler l'or des comptoirs des épiceries je voyagerai en France en Amérique et ailleurs traînant dans mon sillage comme un navire le cortège des albatros de tous ceux-là qui aimeront mon corsage le cimetière est gris comme la ville qui l'entoure il était autrefois hors des murs de la cité mais la ville a grandi comme l'amour le cimetière est gris tout à l'entour veuve des villes donnons-nous la main à nous la puissance les terrasses des cafés la puissance et la gloire beau roman rythme divin à nous l'espoir les faveurs nous sommes belles vieilles et riches et bien habillées.

VII

Dans la rue des saints pères Amulette a souri à l'étudiant couleur vert-de-gris les poteaux se sont tus et leurs fils sont tombés tout s'est mis à recommencer la ville entière s'est écrasée pierre sur pierre comme tas de fumier et nous avons repris chaque poutre chaque fenêtre chaque ogive chaque cloison chaque brique chaque soliveau pour

en faire une nouvelle cité radieuse comme on dit dans les dictionnaires ne sois pas surprise souviens-toi seulement qu'à chaque cri un baiser à chaque pas l'amour à chaque nuit suffit sa joie. Cheveux noirs et yeux de même Amulette a épousé dans la soirée l'étudiant vert-de-gris ils s'en sont allés par les boulevards couleur de fumée rencontrant d'autres couples heureux unis pour la vie comme ça se dit par ici dans la nuit les hôtels et les tourist homes et la lune se sont ouverts à grands bras Amulette et l'étudiant vert-de-gris aussi se sont ouverts au monde ils s'aiment comme on s'aime quand on sait comment aimer ça ne s'apprend pas dans les livres sûrement mais dans les villes sur les trottoirs gris ciment dans les parcs verts feuillage au tournant des portes magasins au coin des tambours de restaurant au noir des salles de cinéma au centre des rues de la nuit sa main sur sa cuisse cachés dans l'herbe piétinée là comme nous construisant à vingt ans des villes pour amants avec des concierges condescendantes et des vieillards amusés et des soldats en camps de concentration dans le pôle nord pour les guerriers qui veulent lutter laissons-les lutter dans le froid contre le froid jusqu'à ce que leur mort s'en suive naturellement.

VIII

Dans les villes aujourd'hui il est des amours semblables à autrefois où il fallait pour être homme rendre cocu ou être trompé mais les siècles ont accumulé tant et tant de cocus que nous en sommes dégoûtés si à chaque porte des maisons de la cité s'assied un cocu en puissance où donc diable pourrons-nous aller pour conserver l'innocence au baiser dans les cités autrefois on s'entretuait

c'était la loi on s'entretue encore dans les rues ou derrière les grilles des banques mais il est tant de morts dans les cités depuis tant et tant d'années que nous en sommes dégoûtés où donc diable pourrons-nous aller pour conserver l'amour la vie toute simple la vie sans haine véritable la vie à deux qui se sont donnés la vie qu'on construit sûrs de ne rien voir s'écrouler.

Dans les cités derrière chaque fenêtre nous construirons des amours à l'épreuve des guerres et des guerriers on a tellement guerroyé depuis centaines d'années que nous nous sommes dégoûtés ni cocu ni soldat dans notre armée dans notre monde qui viendra ni haine ni coup bas car tous s'aimeront tout simplement. Dans les cités, dans vos cités, vieillards, on a tant et tant opposé les races et les religions comme s'ils étaient des rangs d'oignons dans un jardin où vous vieillards étiez jardiniers on a tant et tant crié à la race de se lever que nous, nous resterons couchés pour nous aimer. Souvenez-vous des haines et des enfants tués souvenez-vous des cris et des hommes ennuyés qui partaient en guerre parce qu'ils n'avaient rien à faire dans votre cité parce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que d'aller tuer le temps et les hommes dans la cité que nous construirons de nos trente années de vie nous choisirons l'amour couchés côte à côte étendus nus dans la nuit des rideaux nous ne nous lèverons jamais plus la chair est un commencement et aussi l'éternité.

SAINT-DENYS-GARNEAU

LETTRES A JEAN LE MOYNE

SAINT-DENYS-GARNEAU — 1913-1942. *Regards et Jeux dans l'espace.* Ouvrages posthumes: *Poésies complètes, Journal.*

23 juillet 1933

Cher grand ami,

J'ai reçu ta lettre avec un grand et profond plaisir. C'était par un beau soir et j'étais à une manière de party intime chez mon cousin, où se trouvaient plusieurs personnes intéressantes, y compris mes deux anciennes. Je suis sorti sur la galerie et t'ai lu avec une cordiale émotion. Tout ce que tu me dis du petit monde où tu as passé m'a fort intéressé. Sans compter que, mon cher, si tu me permets de faire la critique, je crois que tu fais beaucoup de progrès dans l'expression, et que, toi qui parles très bien, tu te mets à écrire de même. Cela me fait un très réel plaisir, car tu contiens de quoi dire de si belles, fortes et vivantes choses. J'ai admiré entre autres choses, une certaine discipline dans la composition. Ainsi, à la masse tu commences à unir la ligne: (pour parler termes d'artistes) je te le recommande.

Sur ce je te quitte pour la seconde: Je m'en vais voir ma charmante fiancée dont j'ai l'intention de te parler à mon retour en cette feuille.

Vite, avant que le souvenir ne s'évapore au soleil du temps qui me mange toutes choses, les pires et les plus belles.

. . . . . .

Elle a, je crois, vingt-deux ans. Nous nous sommes vus trois ou quatre fois sans nous parler beaucoup. Puis nous avons passé toute une longue journée ensemble, à nous beaucoup taquiner; puis le lendemain à parler longuement et à rêver ensemble. Puis elle est partie; c'est dommage, et c'est aussi bien: je crois que je me serais attaché à elle un peu trop, puisqu'elle est fiancée.

Je ne sais par où commencer; je voudrais te la faire voir, comprendre, aimer et je ne sais par où commencer.

Elle n'est pas grande, assez robuste sans être masculine. En costume de bain je ne l'aime pas beaucoup, mais en robe elle est fort bien, avec de fines chevilles et une démarche harmonieuse.

Elle a les cheveux assez longs, châtains, quand ils sont dépeignés, noirs quand ils sont peignés, avec des reflets roux parfois et parfois bleus. Les yeux sont grands et beaux, d'un brun profond, presque noir, brillants; tantôt, quand elle rit, à demi fermés, d'une expression fine et moqueuse tantôt large ouverts, pleins de rêve avec une teinte de mélancolie. Du rêve au front aussi. La bouche est grande, trop grande, mais j'aime les bouches trop grandes. Droite, avec des lèvres bien colorées sur des dents belles. Le menton fort, pas trop, bien découpé. Expression complexe enfin, où la détermination du bas du visage fait contraste avec le haut où flotte l'indétermination du rêve; quelque chose d'infiniment doux et tendre et quelque chose de fort et volontaire; et puis la spontanéité aussi de la jeunesse presque enfantine du rire très clair, à côté d'une délicieuse gravité, enfantine de même, à quoi s'ajoute cet air de grande personne qui tient au chignon lourd. Mais dans toute cette jeunesse, rien de tant soit peu puéril, au contraire une extraordinaire profondeur naturelle, mais ce goût ineffable du neuf, de

l'intact, qui est l'apanage de la jeunesse, la poésie éternelle du cœur pur et généreux. Car tout chez elle sort du cœur, abondamment, et sa voix en est le reflet, d'un grand charme, douce aux tonalités chaudes, pénétrante, un peu traînante, une caresse réchauffante:

O la femme à l'amour câlin et réchauffant,
Douce, pensive et bonne...

Ainsi, c'est avec Verlaine que j'ai pris contact plus intime avec elle, comme toi, tu te sers de Baudelaire pour t'introduire dans les cœurs (...). Baudelaire pour toi, Verlaine pour moi, sont une sorte de critérium; ceux qui les comprennent, ceux qui les goûtent, on sent qu'ils ont avec nous quelque chose de commun, et qu'ils pourront nous comprendre.

Ainsi, dans un pique-nique, étant près d'elle et n'ayant pas grand-chose à dire, me sentant un peu vague et un peu absent et un peu plat, comme il arrive, j'ouvris mon bréviaire et lui lis et lui fis lire entre autres *Vœu, Mon rêve familier,* et plusieurs pièces de *Sagesse,* et plusieurs pièces aussi de *La bonne chanson,* si bien appropriée à la circonstance, par exemple cette pure merveille de simplicité et de profonde vérité humaine dont tu te souviens sans doute:

N'est-ce pas, en dépit des sots et des méchants
qui ne manqueront pas d'envier notre joie,
nous serons fiers parfois et toujours indulgents.

Je lui offris de lui prêter mon livre, ce qu'elle accepta avec beaucoup de plaisir. Et le lendemain, du matin jusqu'au soir, nous ne nous quittâmes pas.

Et j'appris que le bonheur véritable est une chose qu'on n'envie pas, dont on a souvent une nostalgie générale, mais qu'on n'envie pas à ceux qui le possèdent, qu'on admire plutôt, comme les choses supérieures, comme la

beauté, comme le génie, d'un sentiment désintéressé, avec une sorte d'émotion esthétique. Et c'est une chose un peu qui nous arrive, mais beaucoup qu'on mérite. Car s'il arrive et qu'on ne le mérite pas, on ne peut pas le recevoir.

Et j'ai appris aussi et j'ai senti bien profondément, et tu devrais l'apprendre aussi, vieux pessimiste, que la gaîté, la vraie, cette figure de la joie, ce rayonnement du bonheur intérieur sur le monde, que la gaîté et la joie sont des choses bien profondes, sans fond comme un ciel clair, plus profonde que la douleur elle-même comme le ciel est plus profond que la mer; et dans la joie comme dans le firmament quand on a dépassé le rayon d'attraction de la terre, on fait une chute incroyable vers Dieu. Cependant que lorsqu'on sombre au fond de la mer intérieure de douleur, au lieu d'être allégé indiciblement et pour ainsi dire immatérialisé, on a sur soi, lourd à nous étouffer, le poids de la vie et comme la multiplication du péché originel. *La joie, c'est sombrer en Dieu, et la douleur, c'est sombrer en soi.* Je ne dis pas oh! que non! que la douleur est méprisable: c'est la couleur de l'homme; mais la joie est la couleur de Dieu, le rayonnement jusqu'ici de son éternel bonheur. Son rire est le clair jaillissement de la générosité. Elle est sans mensonge aucun, la véritable joie, et sans orgueil, mais pleine de confiance et de jeunesse. Et le Seigneur vint nous délivrer des soucis d'ici-bas, afin que nous puissions être en toute joie par la confiance. Heureux qui connaît la joie, car alors il s'oublie et son chant d'allégresse monte jusqu'à Dieu sans bifurquer.

J'ai beaucoup appris de la douleur, j'ai beaucoup appris de l'homme et j'ai beaucoup appris de Dieu: et la douleur est nécessaire. Mais la joie, comme un miroir plus clair

m'a parlé plus profondément encore de Dieu et des hommes et plus véritablement. Et quand j'ai senti Dieu, la joie est venue me visiter; et quand j'ai connu la beauté, la joie a gonflé ma poitrine et fait briller mes yeux, et quand j'ai été bon, la joie est venue s'asseoir à mes côtés. Mais quand j'ai été méchant, quand j'ai connu l'amour de la terre qui ravage le cœur, j'ai senti la douleur et j'ai connu la solitude insupportable de l'homme.

Ainsi, mes plus belles, mes plus pures, mes plus grandes, mes plus profondes émotions ont fait en moi s'épanouir la joie, car elle est fille du bien et du beau: « A thing of beauty is a joy forever » (Keats). Mais la douleur est la fille et la rançon du mal, de ce que Dieu n'a pas voulu.

Que me voilà loin de N. ! Non, j'en suis tout près.

Si tu avais pu l'entendre rire, si tu avais pu voir quel rayonnement sa joie mettait au moindre de ses gestes, à l'action la plus insignifiante, comme toute chose qu'elle faisait était faite profondément et gardait un air d'allégresse! Ah! que la vie était belle pour elle! et avec quelle émotion intime et quel bonheur elle me parlait de son bonheur, en termes si simples, d'une voix si profonde, avec des réflexions si vraies qu'elles en étaient enfantines! Rayonnante, elle me disait avec une extraordinaire conviction et une grande chaleur dans la voix: « Ne croyez-vous pas que c'est un grand bonheur que de se donner exclusivement? » C'était si simple et si vrai, et tellement d'une femme pour qui le bonheur est bien de se donner, tandis que celui de l'homme est de posséder et de protéger. J'étais ému en l'écoutant et j'avais un sourire ouvert qui me faisait du bien au visage. Elle pensait parfois que je me moquais un peu, ce qui n'était pas tout à fait faux tant parfois elle était jeune: mais dans mon ironie même

j'avais au cœur une immense beauté, et elle le sentait bien, que je la comprenais, que j'admirais son bonheur, et que je l'aimais, de cet étrange amour désintéressé, très profond et bienveillant, qui aurait peut-être tourné autrement si elle était restée plus longtemps.

Nous avons longuement parlé de son bonheur. Nous avons parlé de la vie: avec quelle simplicité de cœur elle l'envisageait, profonde et réfléchie, sans paroles superflues. Et à certains moments, à un détour de la conversation, je la regardais partir en rêve; après quelques moments, sentant mon regard, elle me regardait en souriant très franchement et me disait: « Vous êtes bien méchant. » — « Non, vous le savez bien. » — « Pourquoi me regardez-vous ainsi? » — « Vous êtes si heureuse que cela me fait du bien. » — « C'est vrai que je suis heureuse. La vie est belle, n'est-ce pas? » — « Très belle, vous me le faites croire. » Et nous continuons à marcher simplement, dans une délicieuse communion de pensée.

Un matin que je suis allé la chercher, elle écrivait une lettre. Je la regardais en souriant devinant sans peine sa pensée, suivant le mouvement de sa plume la courbe de son sentiment, passant quelques remarques: « Oh! que voilà un passage passionné! » etc. Alors elle me regardait avec un demi reproche dans les yeux et un sourire tendre. Ou bien, pendant qu'elle lisait, à l'autre bout de la chambre, quelques poèmes de Verlaine, elle levait soudain les yeux du livre et me regardait; alors je lui récitais la pièce que je devinais qu'elle venait de lire.

Elle avait d'étranges caprices de pudeur, charmants, et cette discrétion qui révèle les tempéraments penchés à l'intérieur. Par exemple, je lui disais ce que je pensais d'elle; puis je voulais qu'elle fasse de même pour moi: mais elle ne voulait pas, répondant qu'elle ne faisait plus

de compliments qu'à un seul homme et qu'elle les gardait tous pour lui. Détour, n'est-ce pas? délicieux, pudeur vraiment féminine, d'une délicatesse admirable. Et puis soudain, le lendemain soir, avec un jaillissement de spontanéité enthousiaste, elle me dit: « Vraiment, vous êtes un artiste! Vous aimez tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, la nature et l'art. J'aime cela. » Et comme je lui tenais la main en marchant, elle me serra les doigts.

Je te dis tout cela qui pourrait à un autre paraître pédant; mais tu me connais et me comprends; et puis cela d'elle m'était très doux à moi qui aurais pu l'aimer.

Tu sais peut-être que j'ai fait venir mes disques. Donc, un soir je suis allé avec elle chez mon cousin (...) faire jouer la Cinquième de Beethoven. J'étais dans un demi-état d'exaltation que la musique a porté à son paroxisme. Je sautais sur ma chaise et j'avais de grands frissons qui me couraient sur l'épine dorsale. A ce moment-là, si elle n'avait pas été fiancée, je serais tombé dans ses bras tout de bon et je l'aurais fait m'aimer, tant je débordais de tendresse et d'amour. Et depuis lors je dus faire attention à moi. J'avais de folles envies de lui saisir les mains et de les couvrir de baisers tant je me sentais près d'elle.

Nous sommes ensuite allés chez nous finir la soirée. Comme les jeunes dansaient, je lui proposai de venir s'asseoir dehors avec moi; elle accepta. Je transportai deux larges fauteuils confortables et nous regardions les lucioles dans la nuit. Nous parlions peu. L'idée me vint de lui faire connaître le silence. Cela serait pour elle un grand bonheur de plus dans son amour que de connaître le langage ineffable. J'allai chercher Maeterlinck et, une chandelle posée sur le bras de mon fauteuil, je lui fis la lecture de ce merveilleux poème, m'arrêtant souvent, expliquant, faisant pénétrer ces grandes vérités d'intuition

dans cette âme si sensible et si faite pour les comprendre. L'heure fut divine... et passa!

Je la revis, le lendemain, au bras de son amoureux à qui je fus présenté. Taille moyenne, blond, (...) désappointant.

Ainsi cette âme d'élite, cœur d'or riche de mille trésors de passion, de sensibilité, de tendresse, profond et grand et généreux, si sensible à la beauté véritable, capable de comprendre et d'aimer l'art, accessible à toutes les choses de l'intelligence et du sentiment, lieu fécond pour la culture supérieure; cette âme que j'avais eu un moment pour ainsi dire entre mes mains et que j'avais fait s'ouvrir un peu plus et comprendre un peu plus la beauté vraie, cette passion de ma vie, que j'avais senti vibrer à la musique et à la poésie, et pour laquelle, inconsciemment j'avais rêvé toute une éducation profonde dans ce sens; cette âme, voilà qu'elle est partie vers cette destinée que je prévois de petits bourgeois, bons, courageux, et plats. Et elle emporte des trésors que les autres ne comprendront pas, et d'autres qu'elle-même ne connaîtra pas, car ils n'auront pas été éveillés en elle. C'est dommage, c'est très dommage. Mais je sais qu'elle n'en souffrira pas, qu'elle sera très heureuse, parce que, comme d'autres portent en eux le malheur, le leur et celui des autres, elle porte le bonheur, avec une incroyable facilité, avec une incroyable aisance et une incroyable sûreté, de sorte qu'on sent que c'est bien l'hôte éternel qui ne lui fera pas défaut. Car elle a pour gardienne de sa joie les vertus évangéliques, générosité, amour, profonde humilité, pureté de cœur, jeunesse, et la grande et divine simplicité qui borne les désirs. Elle sera heureuse d'un grand bonheur chrétien, à la mesure que sa grande âme vierge éternellement.

(...) Comment dans cet entourage a pu naître et croître cette fleur divine toute vraie, toute parée, et toute délicate, toute sensible? Comment peut-elle y demeurer? Comment peut-elle aimer ces êtres comme elle fait, d'un grand et bel amour désintéressé? Mystère certes, mystère admirable de la vertu, de la charité, et qui révèle un tempérament d'une grande force, une personnalité bien caractérisée, solidement assise.

Je ne la reverrai peut-être jamais. Je la reverrai peut-être dans un, deux ans, épouse, mère peut-être. Qu'est-ce que ça sera, et comment, dans quelles circonstances?

Enfin, j'ai passé avec elle quelques heures bien douces et bien profondes.

Excuse-moi, cher vieux d'avoir pris tout ce temps à te répondre. Tu as eu le temps de m'écrire une fois de plus; je t'en remercie beaucoup. Mais la longueur de la présente défie tous reproches. Il y a longtemps que je l'avais commencée, mais je fus deux fois en voyage depuis, et je ne voulais pas te l'envoyer avant de l'avoir terminée.

Je te souhaite beaucoup de plaisir avec ton Anglaise et je te quitte en te serrant affectueusement la main.

Cordialement,

de St-Denys.

Samedi et dimanche, janvier 1934

Mon cher ami,

J'ai reçu tes deux lettres cordiales; je n'ai pas besoin de te dire le plaisir qu'elles m'ont fait.

Tu me parles de mon avenir. J'ai retourné cette pensée en tous sens depuis longtemps et dans tous les états d'esprit possibles. J'apprécie et te remercie de l'intérêt que tu y prends. J'y vois le signe de ton grand cœur et de ton incomparable amitié qui m'est à jamais un soutien dans la vie, et que je te rends de tout cœur.

Encore une fois aujourd'hui à ta suggestion, j'envisage l'affaire; et j'en arrive à la même conclusion. Voici comment je raisonne.

Voici mon effectif. Je suis foncièrement peu pratique, mais je suis souple et saurai le devenir d'une façon médiocre si la nécessité me talonne. Dans le domaine spéculatif, j'ai du talent; rien de transcendant, mais j'ai du talent, de la pensée, des dispositions pour les arts. Ma culture qui a déjà une certaine originalité manque d'étendue. Ce qui surtout me fait défaut, c'est la constance, l'égalité. Mes efforts actuels tendent à l'acquérir et je crois faire du progrès. J'ai une indépendance obstinée; c'est peut-être un défaut; mais considère-la comme ceci. C'est une forme d'égoïsme qui se rattache à l'instinct de conservation. Je me dégage de toute influence qui pourrait me diminuer, qui pourrait paralyser, à cause de ma sensibilité excessive, mon évolution naturelle normale vers la réalisation de moi-même. Et cette réalisation, indéniablement, est dans le sens de l'art: enlève cela et il ne reste plus qu'un bourgeois mal propre à la vie, apte par sa sensibilité et sa rêverie à se faire manger la laine sur le dos; car les hommes, dans le domaine de l'intérêt, sont féroces; à moins qu'on ne s'impose là. Et tu sens, tu sais bien que je ne pourrais m'imposer là, que ce serait au prix d'un effort épuisant qui ne pourrait durer longtemps, une attaque constante de la part d'un être qui n'est pas fait pour

la lutte; tu le sais: regarde-moi dans une discussion; à moins que je ne sois exalté, j'ai le dessous.

Considérons le point que je nomme capital. La santé. Avec elle, un homme d'énergie peut faire face à la nécessité. La mienne est faible. Je ne suis pas dans ton cas. Tu as eu des troubles organiques sérieux; tu les as surmontés. Chez moi, c'est différent. Ce n'est pas tant ma lésion qui me trouble; mais cependant que tu possèdes une grande abondance vitale, une grande force de réaction, un fond d'énergie physique puissante, qui t'a permis de dominer tous ces troubles, c'est par là même que je pèche, par le capital, par le fond. Je ne m'illusionne pas, je ne cherche pas d'excuse, j'examine simplement et froidement les faits. Depuis mon enfance: d'abord, dès ma naissance, c'est grâce à des soins extrêmement diligents que j'ai vécu; ensuite, le moindre surmenage physique ou intellectuel m'a jeté à terre. Je pourrai en faisant bien attention améliorer mon état. Mais jamais assez, je crois, pour mener une vie normale. Cinq ou six heures de travail par jour, régulièrement, m'épuisent. Comment pourrais-je supporter les six années d'étude de médecine? Je le pourrais toujours, mais elles me rongeraient dangereusement, de sorte qu'arrivé à quarante ans, si je les atteins, je serai complètement brûlé. Est-ce que ceci n'est pas une vue claire et raisonnable des faits?

Maintenant, le journalisme est un travail éreintant, sans compter que je n'y suis pas apte, la lutte m'étant contraire, sauf quand j'y suis emmené par mes convictions.

Or voici mon but: me former une pensée vaste, juste et vigoureuse, bien établie, un goût sûr; me réaliser dans l'art. Cela demande, et à moi peut-être plus qu'à un autre car je ne suis pas fort naturellement, cela demande beau-

coup de réflexion, le temps, l'occasion de réfléchir. Ayant atteint mon point de maturité, exercer une influence d'abord autour de moi, de plus en plus étendue, grâce à des articles. Penser juste et avoir assez de conviction pour divulguer ma pensée. Il est extraordinaire comme un homme qui pense, qui sait pourquoi il pense et qui pense fermement peut avoir d'influence. Il en est tant qui ne pensent pas! Et dès qu'une pensée s'affirme, il est toute une masse qui la suivent, qui n'attendent que ce signal pour agir. C'est parce que l'élite est indolente, inapte, incapable, ici, que la masse est tellement amortie; on l'a exploitée mais jamais tirée par en haut; à la longue elle s'est endormie. A nous la faute, à nous le devoir de réparer la faute, de réveiller le peuple, de le secouer. Il n'est que temps. Et l'heure presse; il importe de la diriger dans le bon sens: il en est tellement qui travaillent dans le mauvais. Demande à G. un extrait d'une lettre que je lui écrivis à ce sujet: ce n'est pas par vanité, par plaisir d'être lu, mais simplement parce que je veux que tu connaisses mes idées à ce sujet, et je suis trop fatigué pour recommencer à les exprimer ce soir.

Voilà donc mon but: créer de la beauté, et participer à un mouvement de renaissance au Canada. Non pas faire des chefs-d'œuvre; je connais mes limites, mais me réaliser à la limite de mon possible, être un de ceux qui *agissent vers* la beauté, être un facteur de formation pour le goût, ici, et un facteur d'élévation dans la solidarité du monde.

Voilà mon but, mon idéal. Il est haut placé, un peu abstrait, si tu veux. Mais il n'est pas sans tenir compte de la réalité, il y est au contraire solidement appuyé; sur toutes les réalités, depuis la réalité idéale et éloignée jusqu'à la réalité physique, pratique.

Mais tu me poses des objections; il y a le point de vue matériel, pécuniaire, et le point de vue moral. Je vais considérer les deux avec toi.

Quant au point de vue matériel, il est résolu jusqu'à un certain point; c'est-à-dire, s'il ne m'est pas loisible à cause de ma santé et de mes dispositions, de faire autre chose, mieux vaut faire de la peinture que ne rien faire. Voilà le côté négatif de la chose. Maintenant, le côté positif. Tu sais que pour le matériel je suis peu exigeant. Manger de très bonnes choses me fait plaisir, mais je m'en passe très facilement, tant que j'ai pour satisfaire ma faim de la nourriture saine, je suis content. Pour l'habillement, tu me connais assez désinvolte pour me contenter d'à peu près n'importe quoi. En outre, j'aime assez la nature pour y pouvoir vivre plusieurs mois par année ce qui diminue considérablement les dépenses, car j'aurai toujours le manoir à ma disposition, et si je voyage je suis prêt à me contenter de toute cabane ou mansarde ou tente ou grange. Je me suppose ainsi vieux garçon, « célibataire ». Et si je me mariais?

C'est un autre point que j'ai de longtemps envisagé.

— J'ai souvent besoin d'une femme pour m'encourager, me consoler; j'ai besoin de tendresse, de caresses, et aussi d'une compagne de lit pour faire la bête à deux dos et m'ébattre en l'amoureuse liesse!

— Donc, mariez-vous.

— J'ai le cœur inconstant; je n'aime pas longtemps et j'ai peine à supporter, sauf de loin, celles qui eurent l'honneur d'être un jour choisies par moi.

— Donc, ne vous mariez point.

— Mais j'ai toujours eu la passion d'avoir des enfants, de les élever, de les bâtir comme une œuvre d'art. Sans

compter que si je ne me marie pas, j'aurai peut-être des maîtresses, ce qui n'est pas très chrétien.

— Donc, mariez-vous.

— Mais si je me marie, je ne saurai faire vivre ma femme et mes enfants. Sans compter que j'aurai sûrement des maîtressse pour me consoler de n'aimer plus ma femme, ce qui est adultère et encore moins chrétien que la précédente hypothèse.

— Donc, ne vous mariez pas.

— Mais si je me marie, j'épouserai peut-être une personne ayant certaine fortune, ce qui lui permettrait de vivre à l'aise (quant à moi, je m'en fous!) et de bien élever nos enfants.

— Donc, mariez-vous.

— Mais il se peut fort bien que ma femme ne soit pas riche, et pour peu qu'elle ait des caprices, je serais bien en peine de les satisfaire. En outre, je suis férocement indépendant et tout ce qui m'empêtre m'exaspère.

— Donc, ne vous mariez pas.

Et ainsi de suite.

Tout ce que je viens de te dire n'est rien moins que sérieux. Tel que je suis, admets que je ne suis guère bon à marier. J'ai peut-être fait quelque progrès du côté de la constance, mais je suis si éloigné de la perfection en ce sens, et même j'ai si peu de dispositions pour cela, que je n'envisage pas le jour où je ferais un mari exemplaire, même avec toute la bonne volonté du monde. Même en écartant l'éventualité de l'infidélité positive, ce que je crains, c'est de me fatiguer de ma compagne, de la prendre en dégoût. Car l'amitié même, du côté de la femme, ne dure guère chez moi. Comme je te dis, cela pourra changer, mais ce serait extraordinaire, et j'envisage ce qui

est, et non ce qui pourrait être. Des circonstances et une certaine évolution pourraient changer cela, mais je n'ai pas à en tenir compte, ne les connaissant pas.

Maintenant, le côté moral. J'ai à choisir l'état où, étant donné ma complexion de tempérament, je serai le moins apte à pécher.

Si vivant seul, artiste, je suis entouré de tentations, je ne le serais pas moins vivant seul autrement. Or, occupé à des choses qui ne sont pas totalement selon moi, ne serai-je pas porté davantage, par amertume, par désillusion, par ce refoulement constant de mes aspirations, à me laisser aller par moments, à tâcher d'oublier ma vie, à donner libre cours à ma fantaisie, à boire et courir les femmes, pour me distraire et me consoler.

Cependant que mon art m'élève, que j'y satisfais mon amour de la beauté, de la forme, qui pourrait bien se manifester autrement. D'autre part considère que, si mon exaltation se porte parfois du mauvais côté, je suis de beaucoup plus réaliste, beaucoup meilleur, beaucoup plus élevé et détaché des choses matérielles; que cela exalte le meilleur de moi; que je consens, pour être moralement beau et créer de la beauté, beaucoup plus de sacrifices que je ne ferais dans la vie pratique. Si je laissais prendre la première place à la réalité pratique, je perdrais beaucoup en propreté morale. Il faut que l'étoile qui me guide soit haute et lointaine.

Voilà ce que je suis maintenant, ne me dominant pas complètement. Voyons maintenant ce que je serais si j'arrivais à me dominer.

D'abord, pour arriver à me dominer. Libre, artiste, je pourrais consacrer toutes mes énergies, comme je fais, à cette tâche: me former la volonté et l'intelligence.

Tandis qu'autrement ne serais-je pas souvent pris de court? Il est vrai qu'un travail constant me talonnerait et amoindrirait la tentation. Mais le travail constant que j'ai l'intention d'entreprendre dans ma ligne et que, depuis que les forces me reviennent un peu, j'accomplis assez régulièrement, me laisserait toujours le loisir de me reposer à temps, et ne pas épuiser mon énergie.

Maintenant, supposons que je me domine. Je communie chaque matin, j'y suis résolu, et, ayant communié une fois la semaine depuis trois semaines, j'ai commencé ce matin la communion journalière. Une partie de mon art sera l'art religieux, et une partie de ma production littéraire. En ce sens, je ferai œuvre plus qu'utile, nécessaire, éminemment nécessaire. Tout croule aujourd'hui tout fuit; refusons-nous à la débâcle, soyons des crampons d'arrêt, des poteaux indicateurs vers en haut, vers la vérité. Cela, je veux l'être plus qu'incidemment, je veux m'y consacrer, y aider de tous mes moyens. Le but ne vaut-il pas la peine que j'y sacrifie de mon bien-être, de mon confort? Ce qui manque, je le répète, ce n'est pas tant la bonne volonté de la masse, mais la vigilance et l'activité de l'élite, la générosité de l'élite. Dès qu'une pensée forte et bien motivée surgira, j'ai confiance qu'elle ralliera de nombreux adeptes. Je ne me fais pas d'illusion; je n'ai ni la puissance, ni la personnalité pour être le centre d'un tel mouvement; je n'envisage pas la renaissance pour notre génération peut-être pas pour celle qui suit; rien de durable ne se fait brusquement: tout est préparé de longue date. Mais il faut de ces sacrifices, de ces efforts obscurs, s'il doit y avoir jamais d'amélioration. Après tout, mes conditions pécuniaires ne sont pas si mauvaises; et s'il faut attendre les millionnaires pour l'avancement de la beauté et de la vérité, on peut y renoncer tout de suite.

« Et puis pourquoi, me diras-tu, se consacrer à l'élévation de ceux qui vous entourent, de notre triste peuple canadien. Le mal a à peu près toujours la même part dans le monde; c'est à peine si les peuples arrivent à une apogée qu'ils s'empressent de tomber en décadence. On en est toujours au même point. » Et je te réponds: « Pourquoi te consacrer à guérir les maladies, à restituer la santé à ceux qui l'ont perdue? Quel usage feront-ils des forces retrouvées? Et puis, en fin de compte, la mort est toujours au bout! »

Maintenant, supposons que je me domine et que je me consacre à la médecine, ce qui m'est à priori presque impossible à cause de ma santé. Je ferai œuvre utile dont les résultats plus immédiats, plus sensibles, m'apporteront de la satisfaction. Je serai à l'abri de bien des difficultés, de bien des tracas matériels, mais non spirituels. Je serai plus libre si tu veux, plus indépendant, mais dans une prison. Je ne pourrai guère écrire, car le contact des hommes et surtout des maladies me secoue et m'épuise. Impressionnable comme je suis, je ne pourrai guère résister au désenchantement. J'aurai plus de satisfactions et d'indépendance matérielle. Mais spirituellement, intellectuellement, je n'aurai presque que des regrets. Car, quant à faire les deux, ce qui me sourirait assez, étant donné que, comme tu dis, j'aurais un poste d'observation précieux, faire les deux m'est refusé à cause de ma santé. C'est un rêve que peu ont réussi à réaliser, et qui m'est fermé plus qu'à tout autre.

Maintenant, je crois être sage en ne considérant pas trop l'avenir: j'ai assez à faire dans le présent. La tâche que je m'impose est de me former pour être le plus prêt possible à répondre à toute éventualité. D'abord, améliorer

ma santé autant que possible. Puis former mon intelligence par une solide étude de la philosophie et surtout des mathématiques. Enfin et surtout former ma volonté et m'organiser une vie catholique ferme.

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé,
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques.

Voilà comment je m'envisage. La solitude où je suis me porte au recueillement, éloigne les tentations du monde, et mes communions me rapprochent de Dieu. C'est très propice à la discipline que je m'impose. Et le grand air occasionne un regain sensible de forces. Je voudrais demeurer aussi longtemps que possible pour avoir une provision de forces et de volonté quand je regagnerai la ville. J'ai bien eu quelques velléités d'ennui, les premiers jours, mais j'ai surmonté cela, et ma vie intérieure et ma vie spirituelle sont trop denses pour laisser place à l'ennui.

Voilà, pour revenir à ce que je disais, comment j'envisage mon cas. Peut-être dans mon raisonnement s'est-il glissé à mon insu quelque sophisme. Je ne crois pas. Il me semble que j'ai considéré chaque point, que j'ai pesé le pour et le contre, et que je l'ai mené à sa conclusion logique. Qu'en dis-tu?

Mon très cher, je mène une vie fort agréable. Je mange fort bien, fais un peu d'exercice. J'écoute le radio. Dans un quart d'heure commencera la symphonie de New-York.[1] Que n'es-tu ici!

J'ai eu des jours de toutes les couleurs, certains splendides, d'autres très gris et mornes. Cette nuit le vent

1. L'orchestre de la New-York Philarmonic Society, dont le concert était radiodiffusé chaque dimanche.

menait un train d'enfer contre l'angle du toit. Ce matin, quand je suis sorti pour aller communier, le grand vent striait l'air de neige horizontale. A cette heure le soleil déclinant se montre pour un moment.

Je te quitte, épuisé.

J'attends bientôt une lettre de toi. Amitiés à tous.

Cordialement,

de St-Denys

le 3 mars 1934

Mon cher vieux,

Tu me pardonneras bien mon retard à te répondre. Si tu savais dans quel état d'abrutissement, puis de tristesse accablée j'ai été, tu t'estimerais heureux. Je ne t'aurais rien écrit de rigolo. Ceci sera probablement moins sombre sinon plus intelligent.

Tu as raison, j'ai été trop brusque à cesser de fumer. Mon organisme en a été trop ébranlé. Cependant, pour casser une habitude comme celle-là, il faut prendre les grands moyens et commencer par un effort déterminé, même s'il est trop brusque. Le résultat a été une semaine de désorganisation complète. Puis un flanchement, un laisser aller de quelques jours, durant lesquels j'ai fumé une douzaine de cigarettes par jour; et enfin me revoici, m'en tenant à quelque six, sans grand effort et sans m'en sentir trop gêné.

....

J'ai fait une toile que je n'ai pas aussi bien terminée que je l'avais commencée: j'étais trop fatigué. J'ai fait hier un bon portrait au fusain. J'ai une autre toile sur le métier. J'ai trois ou quatre portraits en vue. J'en ferai un ce matin. Tu vois que je ne suis pas inactif. J'ai lu, la semaine dernière, plusieurs romans policiers, dont *Ici un mort* qui est un chef-d'œuvre en son genre. Petit à petit, chapitre par chapitre, je lis le *Wagner* de Choisy. Je t'en dirai des nouvelles quand je l'aurai terminé.

Depuis deux jours et demi il fait un temps du mois de mars, doux et collant, avec, ce matin, une tempête de neige molle, une vraie giboulée, pour tout couronner. Cela me fait de la peine; je manque de soleil pour faire du paysage, et puis la neige ne sera pas si belle quand il reviendra. Le paysage d'hiver me passionne, la neige me passionne, j'apprends un tas de choses, je suis ébloui.

Au début de la semaine, quand j'ai recommencé à fumer, après la semaine d'abrutissement que je venais de passer, j'ai été pris d'une surabondance douloureuse et énervante, un vrai débordement. Je t'aurais écrit si je n'avais été si pris par ma peinture. Pendant que je peignais, j'avais l'esprit en ébullition, des parties de romans policiers se construisaient d'elles-mêmes dans mon cerveau, je sentais se classer des lectures plus ou moins récentes, mes jugements se formaient sur telle ou telle œuvre; je voyais clair même où je ne regardais pas. Ce n'est pas dire que cette exaltation fut épuisante; après deux jours, j'étais excédé.

Excuse le décousu de cette lettre.

Je vais souvent voir Moïse. C'est son portrait que j'ai l'intention de faire ce matin. Il me raconte des histoires, des souvenirs; je suis de plus en plus émerveillé par le don

de narration de ce bonhomme. Peu d'écrivains en possèdent un aussi fin. Parfois il égale Daudet et Maupassant. C'est d'un ramassé, d'une vérité vivante, avec cette pointe moqueuse du moraliste français; il m'a raconté la frousse qu'il a eue d'un ours dans sa jeunesse. J'aurais aimé que cela soit pris mot à mot. C'était merveilleux de raccourci, de caractéristique, avec ce naturel et cette absence de tout apprêt que les livres donnent si rarement. Il n'y avait un mot ni à ajouter, ni à retrancher: c'était cela taillé en pleine vie.

Il y a aussi un autre type qui m'étonne chaque fois que je le vois. Il est d'une famille de B., généralement de grands diables osseux et aux membres gauches, à la figure carrée et un peu plate. Ses synonymes sont à peu près civilisés quoique d'aspect et un peu sauvage. Mais lui évoque en moi irrésistiblement le fameux portrait que fait La Bruyère du cultivateur. Il charroie du charbon de bois. A moitié couché sur ses sacs en avant de son traîneau bas, il conduit sa jument étique. Il est enveloppé d'un vieux manteau couleur de crotte. Sur ses yeux est rabaissée une vieille calotte informe. Seule sa face émerge, une face fauve, couverte de poils brunâtres, moustaches hirsutes, sourcils en broussaille sur des yeux qui brillent dans tout ce poil d'un éclat glauque. Quelque chose d'inquiétant et qui fait l'effet d'une bête plutôt que d'un homme. Une vie où je ne vois rien, faite probablement de quelques habitudes monotones comme une éternité: brûler du bois, bourrer le four, mener les sacs éternellement sur la même route du même point au même point; le chemin de la maison, la pitance rude. Ces quelques images élémentaires dans un cerveau obtus, quelques besoins instinctifs dans ce corps gauche et puissant et sale, et la monotonie des jours à l'infini. Je voudrais le dessiner, mais il est difficile d'ar-

river à un inconnu, surtout comme celui-là, et de lui dire: « Ne bougez pas, je veux faire un croquis ». C'est navrant.

Sur ce, je te quitte, mon très cher, porte-toi bien et écris-moi longuement.

Affection profonde,
de St-Denys

Lundi soir, le 20 mars 1934

Mon pauvre vieux,

Tu as toujours été excessif. Mais je ne croyais pas, en t'encourageant aux mathématiques, que tu irais jusqu'où te voici. Je suis désolé de te savoir malade. J'espère que ce n'est rien de sérieux. Tu n'as pas beaucoup de chance, pauvre vieux. J'irais avec grand plaisir te tenir compagnie pour accomplir selon l'esprit de l'Eglise les œuvres de miséricorde. Mais cela m'est refusé. J'espère que les copains sont assidus à « ton chevet » et que tu ne t'ennuies pas trop. Peux-tu faire un peu quelque chose? Est-ce qu'il t'est permis de lire, sans trop te fatiguer? Ecris-moi si tu peux, longuement de tes nouvelles. (...)

Ici tout va bien. Il est défendu, avec le soleil qu'il fait aujourd'hui, de n'être pas de bonne humeur. J'ai lu cet après-midi quelques vers de notre cher Baudelaire. Cela m'a empoigné. Pauvre malade! Mais quelle élévation d'art! Je sens mieux, comme je ne l'ai pas lu depuis quelque temps et que je mène une vie très saine, comme il est morbide et dangereux. Cela ne m'empêche pas de l'aimer et de l'admirer dans son art.

Je travaille constamment à ma peinture, pas trop longtemps à la fois, afin de ne pas me fatiguer. Cela va bien, presque de mieux en mieux. Je suis presque en adoration devant la lumière et la neige. Ma couleur s'améliore et ma composition. Je suis en train de trouver une nouvelle technique pour rendre notre hiver; quelque chose de très spiritualisé, de très immatérialisé, avec surtout de la ligne, des contours. Je ne fais encore rien en ce sens: je ne me sens pas assez fort pour créer cela de toutes pièces. Je me contente d'y réfléchir et de l'adapter aux spectacles qui s'offrent à moi. Si je ne fais jamais rien, j'aurai toujours la consolation d'avoir tâché vers la beauté, d'en avoir fait la préoccupation de ma vie. Je lisais dans Baudelaire *La mort des artistes.* Le dernier tercet m'a surtout frappé. C'est une idée que j'avais souvent ruminée. Il y a aussi *Les plaintes d'un Icare.* Lis ces choses à mon intention.

J'ai entendu une merveilleuse conférence de Dom Bellot. C'est un esprit vaste et élevé dont le contact fait du bien.

Dimanche soir, j'ai entendu le concert où chantait Edward Johnson. Vraiment, je ne crois pas qu'il ait beaucoup plus que du charme. La voix pourtant est encore bonne, mais sa technique l'empêche de chanter convenablement du Wagner. Mais l'orchestre a joué un extrait des Walkyries et surtout le merveilleux Allegretto de la 7e de Beethoven. Quelle merveille! J'ai été transporté comme si je l'entendais pour la première fois. Je voudrais bien avoir un gramophone et entendre ces chefs-d'œuvre du matin au soir; j'en ai la nostalgie. Ils ont aussi joué la *Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakoff, qui est une fort belle chose. Ampleur de rythmes, richesse chatoyante de l'orchestration, et par moments, mêlée à des thèmes tirés du populaire quoique très remaniés et stylisés, une grande

élévation, un accent profondément religieux. C'est quelque chose que je voudrais bien entendre de nouveau.

Mais quel régal nous est réservé pour la fin de cette semaine! *Lohengrin,* samedi, avec Elisabeth,[1] Melchior, Hoffman. Puis, dimanche, la *Pastorale* et la symphonie de Franck! Que j'aimerais écouter ces choses avec toi, mon très cher frère!

Je m'arrange assez bien avec mon compagnon. Il aime la musique, la poésie, la peinture. Il a du goût. Il me lit de beaux vers anglais et je lui lis du Baudelaire et du Verlaine. Cela m'intéresse et me permet une extériorisation, un commerce d'impressions et d'idées. Mais cela ne m'empêche pas de te manquer infiniment.

Je suis désolé de lire sans enthousiasme, froidement, les lettres de X., et de n'avoir, en lui écrivant, souvent rien à lui dire. Toutefois, quand je ne reçois rien d'elle, cela me peine. Je crois que tout est bien mort. J'aurai toujours du plaisir à la revoir et de l'intérêt pour elle, mais toute chaleur a disparu. Enfin, je n'y puis rien.

Imagine-toi que je fume le cigare!!! J'avais flanché durant quelques semaines dans mes résolutions d'arrêter de fumer; je recommence à monter la côte, et pour me distraire je fume des « peg-top » et autres poteaux du même poil.

Je te quitte, cher, pour aller laver des bas. Tâche de te remettre bien vite. Ecris-moi longuement de tes nouvelles dès que tu pourras.

de St-Denys

1. Elisabeth Rethberg.

31 juillet 1934

Mon très cher vieux,

Je reçois ta seconde lettre, et ton enthousiasme me fait d'autant plus regretter de n'être pas avec toi.[1] Toutes les merveilles dont tu me parles, et ces sculptures du moyen âge que tu aimes tant, tout cet art si puissant et ordonné où tout concourt à la majesté de la cathédrale, tu sais combien j'en ai soif. Ce sera pour un peu plus tard. En tout cas il est nécessaire, il faut absolument qu'un jour, ces choses, nous les voyions à nous deux. Car si, comme tu dis, mon cher ami, je t'aide à comprendre, ta présence à toi m'est nécessaire pour m'exalter complètement et que je sente jusqu'au fond les grandes choses. Ta puissance d'impulsion me complète tellement. Ainsi nous devons être inséparables dans toutes les grandes choses de la vie, et ce que nous faisons l'un sans l'autre manque d'une certaine plénitude que notre union lui donne. Et je pense souvent que le grand bien, c'est que nous ayions tous deux connu X., que nous l'ayons tous deux aimée, moi d'abord, à ma façon brûlante et fugitive, puis toi de cet amour définitif. Ainsi je te comprendrai jusqu'au fond, et cette partie profonde et merveilleuse qui commence de ta vie me sera aussi ouverte et je n'y serai pas étranger. Te connaissant et sachant quelles merveilles elle peut faire naître, je pourrai vous suivre dans votre bonheur, en jouir comme d'un spectacle merveilleux, tel qu'il n'en est pas offert à tous les hommes. Et toi tu me sauras participant par l'admiration et la compréhension à ton bonheur, tu

1. Jean Le Moyne se trouvait, à ce moment-là, en France.

me sauras tout près de toi et là encore, te comprenant à demi-mots. Et ainsi, ce beau triangle que nous avons été, après s'être troublé dans ses lignes et dissocié dans ses points, revient à son harmonie, racheté par la noblesse des trois et le rétablissement de chaque point en la place de son équilibre.

Je pense soudain comme tout s'est passé dans un ordre comme arrangé d'avance, et nécessaire, au lieu qu'une autre évolution et une autre disposition des parties aurait pu faire naître des heurts si sensibles et de si vives douleurs. J'imagine par exemple que tu l'aies connue, et aimée; que je l'aie ensuite rencontrée et qu'elle ait pris alors sur moi l'emprise qu'elle a eue. Je ne doute pas que notre amitié eût surmonté cela, mais combien plus difficilement et au prix de quels déchirements! Tandis que tous les heurts ont été amortis. Cela semble comme une marche providentielle où chacun a reçu selon son cœur. Et je remercie Dieu de cette merveille.

Je comprends ton désarroi, mon très cher, à exprimer les émotions qui t'accablent. Ne t'en fais pas; dis ce que tu peux: nous en reparlerons à loisir. Pourtant, ce qui m'étonne, par dessus tout, c'est que, jusqu'à date, tu ne m'aies pas même mentionné la « Bibliothèque nationale »! Tu me désappointes, ô parfait rat de bibliothèque! Tu manques à ce que tu nous avais fait attendre de toi!

Je me réjouis des améliorations que tu me signales dans ta santé. Donne m'en souvent des nouvelles détaillées. Je souhaite tellement te voir remis.

Bonsoir. Il est tard, je continuerai demain.

Dimanche

Il fait merveilleux, ces jours-ci, et les nuits sont pleines de clairs de lune. Je me sens un peu seul pour jouir de toutes ces merveilles, d'autant plus qu'après une longue période de fatigue et de vide je sens un renouveau qui m'étouffe. L'autre nuit, je suis allé seul faire un tour d'auto. J'ai marché sans lumières, tant la lune était brillante. Tout était distinct et fondu dans une généralité bleutée; les couleurs à peine suggérées. Et cela me rappelait le soir d'automne commençant où nous avions fait une randonnée ainsi à la lumière de la lune. Hier soir, je t'écrivais devant la fenêtre. Le clair de lune était très doux, emmitoufflé de brume qui donnait à toute chose un air de rêve. Les touffes d'arbres s'estompaient bientôt, et dès la colline d'en face la crête seule des arbres se dessinait, les champs étant baignés de brume. Mon père dit: « On se croirait au bord de la mer ». C'était bien cela; on avait bien cette impression de vague qui s'étend à l'infini. Le seul mot de « mer » m'exalte extraordinairement et me donne la nostalgie des espaces, surtout quand le silence est grand alentour. Et dans ces moments, je me sens comme enchaîné et saisi d'un grand désir de secouer le joug de l'espace, de pouvoir me mouvoir à volonté, comme l'imagination se transporte: alors je m'en irais au bord de la mer, je parcourrais les côtes et me reposerais dans de larges baies. Si je faisais encore des vers, j'écrirais un poème qui se terminerait ainsi:

Mais qui me parlera de Dieu comme la mer?

Oui, j'ai un renouveau: et pour cette fois c'est vers Dieu qu'il s'épanouit. Certes, je n'ai pas le courage de la persévérance: mais du moins j'ai celui de recommencer, et

c'en est un, authentique! Je me sens dans une terrible désorganisation intérieure. C'est dans mes moments de renouveau que je le sens d'une façon la plus aiguë. Alors, toutes ces forces qui remontent me gonflent et débordent comme une rivière qui n'aurait pas de lit où s'écouler: et alors je suis comme forcé de me gaspiller. Cela fait image de ces cours d'eau aux ondes rares, dont le lit ainsi est étroit et sans profondeur et qui même alors laisse souvent voir les cailloux dont ils sont pavés. Mais au printemps, quand fondent les neiges des montagnes, ils se gonflent, débordent, leurs eaux se perdent et ravagent les alentours. En été, leur lit semble si large que leurs eaux s'y perdent, et l'on dit en les voyant: « Quelle rivière ambitieuse! Quel large fossé pour si peu d'eau! Vraiment, il y a beaucoup de vide là-dedans. » Mais vienne le printemps, on s'exclame: « Comment se fait-il que tant d'eau n'ait pas creusé un lit plus profond? Voyez tout ce qu'il se perd d'eau. Comme c'est dommage: dans un lit plus large, cela ferait une rivière si puissante et si majestueuse. » Voilà bien la maladie des rivières qui sont irrégulières. A cela il n'est qu'un remède. Il s'agit d'édifier une digue à l'aide de laquelle on puisse régulariser le débit. Ces choses-là se bâtissent pendant la sécheresse. Et c'est ainsi que je m'occupe dans mes mauvais moments.

Ainsi donc je suis décidé à déterminer ma vie enfin dans le bon sens et à prendre comme critère de mes actions la religion. C'est de ce côté que je dirige ma raison et mon sentiment. Je ne saurais te dire quel allègement cela me vaut, quel épurement et quel regain de générosité. Car après tout, toute la culture séparée de Dieu, tout l'amour de l'art, sont des formes d'égoïsme qui, si elles affinent l'esprit, rétrécissent en tout cas l'être humain et sont loin de le satisfaire. Mais qu'il est bon de sortir de soi et de se

donner en totalité à un Etre qui contient la Raison et l'Amour parfaits! Et comme la vie alors perd ce caractère d'illusoire et d'inutilité pour devenir une chose utile et digne d'être vécue jusque dans ses plus petits détails et dans ses plus mornes périodes! Tout cela n'est pas facile, dégagé de soucis, de craintes, de terreurs, d'incertitudes, et dans la paix: la paix est le résultat final et non ce qui nous accompagne en route. Rappelle-toi comme nous avons souvent parlé ensemble, avec quel émoi et quel étonnement, de *Sous le Soleil de Satan.* Tant de problèmes nous troublent, tant de tentations sataniques nous font perdre pied au milieu de la foi et de la raison même, nous enlèvent nos moyens et nous laissent en face de l'orgueil avec le seul secours de la grâce et de la bonne volonté!

Tu me demandes des nouvelles de mes lectures. Je suis assez régulier en ce sens. Je ne passe guère de journée sans lire une heure au moins: ce n'est pas toujours beaucoup, mais j'évite par dessus tout de me fatiguer. Je lis aussi des livres qui demandent beaucoup d'attention et un travail constant. Par exemple on ne lit pas trois heures de la philosophie de Maritain. C'est un esprit solide, dédaignant tout artifice. Au début cette absence de toute littérature m'a fait l'impression d'un manque de profondeur; de lumineuse clarté, mais à mesure que j'y entrais, il m'entraînait assez loin pour qu'il me fût difficile de la suivre. En somme, c'est passionnant.

Cela manque peut-être dans sa simplicité d'un certain relief formel auquel je ne puis m'empêcher d'être très sensible; mais cela est compensé par une profondeur, une persistance implacable dans la marche des idées et une insistance de répétition sur les points capitaux ou subtils, qui les forcent à entrer dans l'esprit.

J'ai aussi terminé *La défense de l'Occident* par Massis. C'est un livre magnifique, plein de substance, et qui résume bien les positions de ces deux grandes civilisations antagonistes, l'orientale et l'occidentale, l'une d'impressionnisme et de mysticisme vague, l'autre de philosophie et de religion, l'une individualiste et panthéiste, l'autre personnelle et catholique. Il désigne admirablement le caractère oriental des Slaves et les causes qui rendent les Allemands si accueillants aux théories orientalistes. C'est enfin un livre que tu devras lire à ton retour ici, où vit la pensée catholique et la civilisation gréco-latine dans une grande force de conviction et une grande solidité d'établissement.

Tu m'avais chaleureusement recommandé Edouard Estaunié dans *Madame Clapin.* Je l'ai attrapé par hasard. Mais par ailleurs M. le curé m'a passé *l'Ascension de M. Baslèvre;* cela date de 1926, probablement avant *Mme Clapin.* C'est d'un romancier assez médiocre, mais d'une âme noble: cela fait du bien à lire. Le style manque de relief, sinon de charme, le dialogue est souvent artificiel. Il y a des gaucheries dans la composition, un manque d'art et de nécessité dans l'évolution des personnages; les caractères manquent souvent d'être approfondis. Les événements s'enchaînent parfois assez mal et ont quelque chose d'arbitraire. Enfin, on a l'impression de voir un point de vue et non la vie; en outre c'est inégal. Cela choque sur plusieurs points. Mais cela ne laisse pas de nous élever. Il y a là un goût pour la noblesse, une générosité voulue mais sincère, un appel au sacrifice et au dépouillement par où l'âme s'enrichit. Enfin, si la vie qui l'illustre n'est pas toujours adéquate, le thème est noble et vrai. Certains passages aussi sont empreints d'une profonde émotion.

Après avoir fini le chef-d'œuvre de Montesquieu, je n'ai pas encore commencé celui de Bossuet. Mais je me promets de m'y mettre dès cette semaine. Cet après-midi, je vais terminer le livre de Bonnard et t'en reparlerai.

Au revoir donc, mon très cher. Soigne-toi bien et jouis de tout ce que tu peux. Je t'écrirai encore avant longtemps.

Profonde affection,
de St-Denys

Septembre 1934

Mon cher Jean,

Je termine ma seconde semaine à Montréal. Je présenterai mon ventre au couteau la semaine prochaine probablement, de sorte que je ne serai peut-être pas capable d'aller te cueillir à ta descente du bateau, et que ce sera toi qui devras venir me visiter. Nous t'attendons avec une grande impatience, notre très cher, qui doit correspondre assez à celle que tu dois avoir de revenir.

....

As-tu lu *Notre Baudelaire* de Stanislas Fumet? Il me semble que oui. Je viens de le terminer. C'est un très beau livre, que je vais bientôt relire (!!!). Il m'a fait entrer plus avant dans notre Baudelaire. Toutefois, je ne suis pas pleinement de son avis, pas toujours. Il est des points sur lesquels il insiste énormément; que la poésie de Baudelaire est parfaitement chrétienne; qu'elle est réaliste, dénuée de tout romantisme. Et sur ces deux points,

je ne suis pas partout de son avis. Je dis d'abord que Baudelaire est catholique, certes; que sa poésie l'est la plupart du temps, aussi; mais cela incomplètement. La recherche de l'absolu est un signe de catholicité. Mais la recherche de l'absolu dans les êtres, dans l'amour absolu, dans la haine, le désespoir, le goût du néant, tout cela qui l'arrête entre terre et ciel; cela, ça n'est pas complètement catholique. Certes sa conscience est catholique, et il a le remords de ces choses; il a été formé par bien des siècles de catholicisme. Mais sa pensée morbide et qui ne remonte pas jusqu'à la source, qui s'arrête tout à coup dans un être et y cherche éperdument l'absolu, cela n'est pas tout à fait catholique. Ne le savons-nous pas, nous qui avons souvent fait l'expérience de ces douloureuses dévotions? Pour ma part, quand une femme s'emparait de moi par tous mes sens et toute mon âme jusqu'à obstruer complètement le ciel, que je cherchais tout en elle, et la raison de l'univers, je savais que je n'étais pas catholique. Tu me diras qu'au contraire, je le demeurais, par la foi, par le remords et par la conscience que j'avais de cette déviation. Peut-être bien, et, à ce moment, j'admets qu'il a raison, et que tu as raison. Mais pour ce qui est du réalisme, je ne me dédie pas. Peut-être, quand je le relirai, me convertira-t-il; j'en doute. Ceci surtout, je ne le comprends pas. Il dit que le rêve romantique était tout imaginatif, tandis que le rêve Baudelairien, cette fuite hors de la réalité, est basé sur la réalité, contient les éléments de la réalité. Pour moi, chez Baudelaire comme chez les Romantiques, et même davantage, le rêve procède d'une impossibilité de s'adapter, comme l'enseigne l'Eglise, à la réalité, soit d'être réaliste. C'est une fuite dans un absolu harmonieux, irréel, tandis que la seule fuite dans un absolu qui soit réelle et catho-

lique, c'est la fuite vers Dieu, celle de Verlaine. Et c'est à mon sens, la partie essentiellement morbide et irréelle de Baudelaire, horriblement dangereuse, car elle donne ce goût d'une ivresse incomparable d'orgueil, presque de folie, par la création d'un absolu dans les êtres, par l'anéantissement dans un gouffre qu'on creuse, et par la joie de la damnation. Ce qui nous fait considérer cela avec moins de sévérité, c'est que c'est un aspect du drame de Baudelaire, un aspect des plus saisissants et qui en appelle le plus à l'instinct en nous de fuite, d'oubli, d'exaltation, d'absolu. Mais voilà une partie condamnable de notre cœur, nous le savons, et condamnable aussi chez Baudelaire, malgré la splendeur et la vérité avec laquelle elle est rendue.

Malgré tout, le comprenant mieux, j'aime encore davantage Baudelaire. Je recommence à le lire encore: il est inépuisable. Ce que tu me citais, dans ta dernière lettre, de *Mon cœur mis à nu,* me donne encore plus le goût de le lire en entier. Il y a des choses merveilleuses, et principalement ce qu'il dit du plaisir d'art, de l'émotion esthétique, qui n'est pas tant la joie de découvrir quelque chose de parfait, mais l'intuition qu'il y a juste de l'autre côté le monde de la béatitude, qu'on y touche presque, qu'il n'y a presque qu'un voile qui nous en sépare. Quant à sa remarque sur le mariage, qu'il ne considère que comme un « désinfectant », j'aime moins cela, quoique je serais assez porté, souvent, à regarder l'amour humain comme néfaste, à cause toujours de l'absolu, de l'idolâtrie que j'y mets. Cependant, c'est une partie du plan divin, une partie nécessaire. Mon enfance, il me semble, en avait davantage l'intuition. En tout cas, si nous le considérons ainsi, c'est, il me semble, parce que nous ne le comprenons pas encore tout à fait, que nous ne le comprenons

pas tel qu'il devrait être si les hommes étaient toujours et pleinement ouverts à la grâce: car c'est encore là, dans la grâce, qu'est le mystère de bonté, de beauté, de rachat.

Et comme exemple du saint mariage, lis dans la Bible, le mariage de Tobie avec Sara.

J'ai lu aussi, *La mystique de Baudelaire* par Pommier. C'est un livre analytique jusqu'au morcellement, un livre « scientifique », qui étudie minutieusement l'influence de certaines idées, de certains textes, de certains poèmes sur l'œuvre de Baudelaire. Il y a des points intéressants, mais en général je n'aime pas cela. A maints endroits on y découvre un esprit mesquin. J'ai aussi découvert là-dedans que les idées de concordance entre le physique et le moral, au sujet de quoi tu te souviens que je devais (!!) écrire un conte grotesque d'un individu cherchant la relation entre le fonctionnement de ses intestins et celui de son cerveau; et aussi les idées selon lesquelles je cherchais une science qui permette de reconstruire la figure d'une personne d'après sa main, ou même un doigt. J'ai découvert que, ces idées, je n'étais pas le premier à les considérer, que plusieurs phylosophes (sic) un peu maboules de ce temps, allemands pour la plupart, avaient écrit à ce sujet, que Baudelaire en fut quelque peu influencé, qu'elles déterminèrent une part de son symbolisme. Cela m'a beaucoup amusé.

Je commence en ce moment à lire *Baudelaire* par Ernest Sellières. Tu vois que je suis pour la seconde dépourvu de paresse.

Quant à ma vie spirituelle, elle me donne du fil à retordre. Le danger, ce sont les instants d'indifférence, quand on cesse d'avancer, quand nos raisons d'agir s'estompent, qu'on ne sent pour ainsi dire pas de résistance, mais que tout est mou, qu'on n'est pas éperonné par telle

chose définie à surmonter, et par la vue splendide du meilleur et de la joie. C'est là qu'entre en jeu la volonté, la volonté seule, sans impulsion extérieure, sans élan sentimental, la volonté morne qui doit tenir pour tenir. Enfin, avec l'aide de Dieu, je crois que je m'en tirerai assez bien.

Je t'attends, cher vieux, avec une grande impatience.

Toute mon amitié fraternelle.

de St-Denys.

le 5 juin 1935

....

J'ai fait une toile, hier commencée, mal terminée, comme c'est mon habitude. Le malheur des irréguliers comme moi, c'est qu'ils n'ont pas de repos et que leur activité est stérile pour une grande part. Au lieu d'être tendus à rejoindre un objet et d'avancer à sa poursuite, ils font un bond puis perdent pied et perdent la plupart de leur temps à tâcher de se rejoindre eux-mêmes. De sorte qu'ils ne sont jamais en possession d'eux-mêmes, ni d'autre chose. « Enivrez-vous ». Un spectacle, l'audition d'une belle œuvre, etc., leur est prétexte d'exaltation. Exaltation, « ex-saltare », quel beau mot, si jaillissant, si libéré! Dans l'exaltation ils se rejoignent, ils s'appréhendent. Puis l'exaltation tombe, et ils perdent contact pour ainsi dire avec eux-mêmes. Alors ils n'ont plus même de commune mesure, ils ne comprennent plus rien, ils sont comme des corps ayant perdu leur âme; ils fouillent au fond d'eux-

mêmes pour tâcher de s'y retrouver. S'ils restent trop longtemps dans le souterrain, ils sentent bientôt le renfermé. Dieu sait qu'il n'est pas d'odeur si désagréable sous le soleil, ni que j'exècre autant. Et dire que je m'en empeste moi-même, et les autres! Onze mois sur douze! Vraiment, ceux qui sont bâtis ainsi devraient avoir l'exaltation constante ou presque, ou être morts encore en couches, ce que je me souhaite dans le passé.

C'est une situation qui peut paraître méprisable, tant elle résume en égoïsme et consiste dans un égratignement qui a son origine à l'intérieur de la conscience. Mais où elle prend un sens quelque peu tragique, car le tragique de l'impuissance en est un, c'est quand l'existence intérieure est en jeu. Et elle ne manque pas de l'être dans ce singulier renversement des valeurs où l'être dépend de l'exaltation au lieu que l'exaltation dépende de l'être.

Pour le soulagement de ta conscience je t'annonce que j'ai mis le nez dans les *Karamazov* et que je n'en démordrai pas de si tôt. C'est admirablement mal écrit, tarabusqué, arrangé à la bonne franquette, sans souci de rien que de dire ce qu'il y a à dire. J'aime ces choses aussi qui sont lâchées, quand l'analyse fouille et que le fond est fulgurant. Je ne suis encore qu'au début, qui est une surface, mais cela s'enfonce. J'ai hâte de pouvoir t'en parler plus complètement.

J'ai aussi commencé un volume de Camille Mauclair sur l'Espagne et ses peintres. Il parle du Greco, de Goya, de Velasquez, de Manet, de Delacroix, de Ribera, etc. Il y a des choses. Je n'ai rien encore rencontré de profond, mais c'est agréable. J'ai hâte de toucher le chapitre qu'il consacre à Greco. Cela va le juger.

Je n'ai ici que quelques disques, *Ibéria* et *La petite suite,* et *l'Isle joyeuse* de Debussy. Il m'enchante de plus

en plus. C'est le plus grand musicien de la nature. La nuit, la mer, l'eau, le ciel, le vent, il en a saisi le sens profond, la poésie et le mystère, le mystère surtout. Et ce qui me ravit de plus en plus, et m'étonne, c'est la liberté avec laquelle il agit; rien ne le retient, aucune formule ne le gêne; il est libre comme un miroir de refléter toute beauté. Et c'est encore là un point où le grand artiste touche le grand mystique, cette totale liberté, qu'après la discipline et l'ascétisme moral ou esthétique, ils atteignent tous deux et possèdent. Ici, en pleine nature, je vois de plus en plus comment il pénètre les choses, comme elles sont à lui. Sans jamais les défigurer ou les fausser, avec une sûreté surhumaine, il saisit les rythmes et les couleurs. Il les ordonne sans jamais fausser leur valeur et sans que jamais cet ordre soit apparent. Et pour tout, c'est définitif, solide, inchangeable. Un véritable miracle et d'une éblouissante clarté. Sacré nom d'un chien! J'ai peine à te pardonner de ne pas comprendre Debussy! Il faut que tu y arrives un jour, et si cela dépend quelque peu de moi, je te dis que tu y arriveras.

Cordiales amitiés,

de St-Denys.

Le 12 juin 1935.

Mon cher Jean,

Enfin le soleil paraît, après trois jours de pluie. Cela reluit partout comme une fête et la terre humide sent fort.

Je suis arrivé ici dans une délivrance. Toute cette verdure m'a comme amorti. Je me suis jeté, j'ai pris un bain de fraîcheur et de soulagement. Je n'ai plus pensé à rien, je n'ai plus revu toute cette niaiserie, cette agitation à crever d'ennui pour sortir de soi, pour être possédé. Je ne vois rien en deçà, je ne vois rien au delà, je me propose, j'essaye d'ignorer mon existence.

Il y a ici des enfants, des animaux et un jeune idiot: ce n'est qu'avec eux que je me sens à l'aise. Je n'ai pas besoin de chercher, ni de lutter, d'attaquer ou me défendre, comme c'est avec la plupart des hommes. C'est très simple, on les console quand ils ont du chagrin, on leur donne des bonbons, on les fait manger leur soupe quand ils n'en veulent pas, et voilà! Ils sont très faciles à rendre heureux. Avec les autres, c'est si compliqué! J'ai hâte de t'y voir!!!

Je ne rapporte rien de mon dernier voyage, ni syphilis, ni chaude-pisse, ni de tendresse, ni de poésie, ni de souvenir. C'est parti comme si cela n'avait pas été. Je n'ai rien vu, rien découvert, rien senti. Un petit bout de fausse route! Une pure niaiserie avec au fond un grand mécontentement et une grande soif. Et puis rien. A la fin tant d'épuisement que le désir même meurt de lui-même et que j'accueille comme une délivrance la solitude. Parfois, tout de même, je rêve d'une très belle main de femme et je pense à tout ce que cela serait.

....

Je ne t'en écris pas plus long aujourd'hui, abruti que je suis. J'attends de tes nouvelles.

Ton vieil ami,

de St-Denys.

Le 6 août 1935.

(In the Adirondacks
MOUNTAIN VIEW HOUSE
Mountain View, N. Y.
Franklin County).

Mon pauvre vieux,

J'ai reçu ta lettre et je te plains de tout mon cœur (si par hasard j'en ai eu un et qu'il m'en reste quelque chose). (...) Je sais aussi quelle solitude c'est de souffrir. Mais tout cela, j'en ai la profonde conviction mène à la découverte de notre âme. Et l'âme en vaut bien la peine. Je crois qu'à travers tout mon abattement et mon écrasement, je m'en suis rapproché. Je le sens plus que je ne le sais. Je pressens comme l'aurore d'un autre monde.

Et cette douleur et son intensité, c'est la mesure de notre cœur; (...). Et cette douleur donne la mesure de notre joie, dans ce monde ou dans l'autre. Je ne parle pas de moi je suis tout à fait (? il reste toujours quelque mensonger attachement) revenu de moi-même, et je crois qu'après cette excessive tentative d'orgueil, cette expérience de demi-folie par le total mensonge et la joie du refus, je crois que je suis en train d'apprendre l'humilité. Ma souffrance à moi a été une insupportable grisaille, un goût de mort, une grande sécheresse. J'atteins à travers ce mépris un peu d'objectivité et, le croirais-tu? d'altruisme. Je réfléchis maintenant sur les autres et les thèmes de nouvelles, que je n'écrirai pas, je les trouve en dehors et non plus en moi. Et dire que je fus lyrique! En tout cas, je sais par ma propre sécheresse à répondre aux appels (combien douloureuse, cette sécheresse!) et par l'attitude

des hommes aux quelques cris que j'aurais voulu laisser échapper, je sais combien on est seul pour souffrir. Car notre souffrance nous est tellement particulière que qui la comprend? Et qui d'ailleurs va jusqu'à se pencher sur elle pour la comprendre? Et une fois ce pas fait, qui peut y répondre, y donner appui, l'adoucir? Ce sentiment d'incommunicable, je l'ai depuis mon enfance quasiment, et c'est une des choses fraternelles qui m'a attiré chez Mauriac. Mauriac: je vais le comprendre, il commence à m'apparaître.

Seulement, la douleur, il faut apprendre à la comprendre, cette dure route, et à l'aimer. Alors. Alors on souffre avec Dieu, en compagnie du Christ, et c'est une joie de souffrir. Je suis vite arrivé là parce que je n'ai pas grande épaisseur personnelle à traverser, parce que je n'ai pas grand tempérament qui se révolte, parce que je suis à peu près toujours battu d'avance, et lâche devant ce qui s'impose. Or la douleur s'impose, même la plus méprisable.

En lisant les Karamazov, et regardant Dmitri, (...) j'ai beaucoup pensé à toi. (...) Et ce passage m'a frappé où il dit que pour le dompter il a fallu un grand coup du destin. (...) Et j'attends toujours, avec espoir, que tu sois dompté, que tu sois cassé.

Les Karamazov m'ont beaucoup impressionné. C'est horriblement bâti, exécrablement écrit. Mais quelle intensité, et quelle complexité dans les personnages, si fidèle à la vie! Les femmes sont admirablement peintes.

Les femmes sont merveilleusement étudiées. L'idéaliste, cette fière et passionnée, qui aime «le Karamazov», et l'autre si dangereuse, si sensible, si bonne et si méchante, si ange et si diable. Et l'extraordinaire Yvan, cet hyperconscient qui est encore le plus mensonger, le plus loin

de la vérité, malgré sa conscience parce que moins simple. C'est tellement plein de drames intérieurs qui s'entremêlent! C'est étrange. En le commençant et même à la fin du premier volume, cela me laissait presque indifférent. Ce livre vit pour moi surtout depuis que je l'ai terminé. Et c'est tout un monde, et si réel, si vivant, qui s'ouvre à moi. Cela m'arrive souvent de n'être touché par un livre qu'après, et parfois fort longtemps après l'avoir lu. Le personnage qui m'est demeuré le plus étranger, parce qu'il est plus loin de moi sans doute, c'est Alioscha. Il ne vit pas encore pour moi. Je le découvrirai sans doute à une seconde lecture.

....

Affection,

de St-Denys.

Mai 1936.

Mon cher Jean,

Ou bien la méditation te coupe l'écriture, ou bien tu n'as pas d'impressions, car la poste reste muette à mon oreille attentive à ta voix retirée. *Nota bene*: je ne te fais aucun reproche, sauf afin de faire de l'esprit. Morale: l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on n'a pas.

J'attends tout de même de tes nouvelles. Je veux savoir ce qui se passe en toi, là-bas [1]; si tu aimes cela, si tu n'as pas trop de misère intérieure. Par certains éclairs sur ma véritable identité, je comprends tes troubles et le désespoir de toi-même dont tu as souffert. Surtout depuis quelque

1. Jean Le Moyne faisait, à ce moment-là, un séjour à la Trappe d'Oka.

temps que je *voudrais,* comme on dit, m'approcher du Christ, toute l'insignifiance, l'inconstance, la paresse de mon effort, la pâleur de mon don et de mon désir, ma lâcheté, tout cela m'ennuie et me dégoûte. Et par contre, je réfléchis que si l'appel était plus pressant je n'aurais peut-être pas la force d'y courir. J'ai peur de cela, et je voudrais m'y préparer en attendant. J'ai peur parfois d'un certain allègement de moi-même, sachant qu'en son absence je ferai tout pour m'en rendre indigne. *L'Imitation* parle de la *patience* comme une des plus grandes vertus, la constance, la patience! Renoncer non pas premièrement à de grands désirs, je n'en ai pas, mais à ne rien faire, à sauter de haut en bas sans fidélité, sans don; me résigner à rester dans le même désert de moi-même à un pied au-dessus du niveau de la merde, sans changement, sans le support ridicule de mes petites envies vers en haut et vers en bas. S'il n'y avait pas la voie de la Vierge, je m'en tiendrais probablement à cette variation de douze pouces. Aucune possibilité dans la vie, dans la chaleur naturelle du cœur, toute une impuissance. Dans le domaine de l'art, de petits désirs, de petits éclairs, à peine de quoi soutenir le vol d'un moineau pour un demi-mille. Conclusion: je ne vaux pas trente sous. Résultat: puisqu'en art je possède un minimum d'être, le faire fructifier et faire un peu de poussière sur ce chemin. Et puis être complètement détaché de ces vanités, c'est le cas de le dire, et m'avancer pour être meilleur, puisque Dieu, paraît-il, veut de ce *niaiseux.*

Comme je te disais, par certains éclairs, je vois toute la culpabilité morne de mon moi profond, et toutes ses attaches en bas, espèce de consentement tacite, et toute cette impuissance vers en haut. Et je comprends quelles peuvent être tes luttes. Seulement, moi, je perds conscience

de ce fond où notre mesure est liée et où le feu prend en nous, et je reste en mon désert ou dans une petite lumière à la surface. Il me faut des chocs intérieurs. Je viens d'en recevoir un. J'ai terminé hier la lecture de *Nietotchka Nesvanova*... Kayé, kaya... Cela m'a beaucoup secoué, surtout les derniers épisodes, avec leur intensité extraordinaire. Mais le premier épisode m'a remis en esprit le problème dont j'ai souffert si longtemps. Je me souviens qu'il y a trois ans, j'avais la frousse en même temps que le désir d'aller en Europe, d'être confronté avec des chefs-d'œuvre, avec la parole du génie. C'est l'angoisse de Pascal avec la tête en bas. « Le silence éternel des espaces infinis m'effraye. » Mais il y avait pour lui l'intelligence par-dessus tout cela. Moi, c'est du silence de l'esprit que j'avais peur, du silence pour moi de la parole de l'esprit qui fût restée sans écho en moi, un silence qui m'aurait annihilé, aurait détruit jusqu'à ma matière: j'aurais cessé d'exister dans ce désert et ce silence de néant. Maintenant, diverses choses m'ont parlé suffisamment pour que je survive à leur contact. Ne m'ont pas parlé à foudroyer personne, mais assez pour que j'en reçoive quelque chose, pour que j'aie l'espoir de les entendre davantage à force de les chercher. Alors, j'ai résolu de « *travailler-voir* », de « donner ma mesure », ce qui est une expression admirable, tout travail consistant non en l'enrichissement de la civilisation: il y aurait alors tant d'êtres inutiles! mais dans l'occupation et le perfectionnement de l'ouvrier « selon la loi imposée à tous les animaux de chercher leur vie ».

Jusqu'à quel point cet apaisement relatif de mon inquiétude est-il dû à une obstination, à une cuirasse forgée par l'instinct de conservation, je ne saurais le dire. Ce qui est certain c'est que mes relations avec les choses et les

êtres ne se sont jamais établies sur les bases de la vie simple, que les relations vitales et vivantes me trouvent impuissant et, à la fois, insatisfait, quand par hasard elles s'établissent. Par exemple, dans mes amours, j'ai rejoint les êtres ailleurs que dans leur vie, dans une correspondance, une harmonie où nous nous trouvions libérés; je les rencontrais là comme au delà d'eux-mêmes, dans un équilibre, une harmonie possible. En dehors de ce rapport, je ne les aimais guère; je les aimais de charité, de pitié, mais non d'amour, de passion. Ma passion n'allait pas à elles mais à un rapport, mon exaltation consistait en la conscience de ce rapport. Tout cela est d'ordre poétique, je crois, d'ordre artistique, et définit suffisamment la direction de ma vocation.

Je lis l'*Imitation* avec assiduité. Il me semble que je la découvre, que j'avait jusqu'ici passé à côté. C'est une profondeur qui s'annonce. Je prévois que j'y pénétrerai jusqu'à la fin de mes jours. Je ne comprends pas comment j'avais pu ne pas voir quelle grandeur est là partout présente, quelle majesté l'accompagne continûment. C'est vraiment, par la région intérieure que cela rejoint en nous, bien près de la musique grégorienne.

En parlant de musique grégorienne, l'entends-tu suffisamment bien, là-bas? N'est-ce pas merveilleux, et la profondeur avec quoi les moines chantent cela, portent cela comme le sens de leur vie, et que ce chant les porte aussi, porte leur prière, la revêt, va la chercher en eux, l'offre. J'ai hâte que tu me parles de tout cela, mon cher ami. Cela tombera peut-être en moi, un beau matin, dans le vide; mais il faut tout risquer!

Tiens, me voilà vidé. J'aurais voulu te parler, encore, du quatuor de Schubert que j'ai fini par acheter et qui est merveilleux. Nous l'avions déjà entendu aux « Friends

of Chamber Music ». Et de la 41e de Mozart que j'ai redécouverte ce midi comme une des plus *grandes* choses que je connaisse. A bientôt, écris-moi.

Cordialement,

de St-Denys.

Le 3 juin 1936.

Mon bien cher ami,

J'ai reçu ta longue lettre avant-hier au soir. Elle m'a fait un grand plaisir. Je suis tellement content de te voir venir, de te voir te défaire, te détendre.

Nous avons en effet été quelque peu séparés. Un homme sur le bord du désespoir exige ou bien une complicité, ou bien une grande force et un grand amour qui se répandent sur lui. Tu sais que je ne possède pas l'abondance et la chaleur naturelle pour me répandre. J'en souffre, on en souffre: c'est ainsi. Quant à la complicité, je me sentais encore trop près d'une complicité complète. Mais cela ramène à une incommunicabilité: on n'engage pas la même chose de la même façon; de sorte que c'est dans une complicité qu'on s'oppose le plus, c'est-à-dire sur un terrain commun où la personne a en vue non tant son plaisir que le rapport de son plaisir à son tout. Et ce rapport est incommunicable et de plus, il pose l'être dans une faiblesse, dans un abandon, un flanchement, un refus, c'est-à-dire là où il est le plus fermé, le plus accessible. Même quand je sentais en nous deux une com-

plicité, je n'arrivais pas à l'avouer, à mettre ma pente en commun avec la tienne, ayant le sentiment aigu que c'était davantage me séparer de toi que m'y unir, parce que nous n'engageons pas là la même chose, pas de la même façon, que cet univers pour toi tout à l'opposé du mien. Et parce qu'on ne sent pas ce qui s'approche, le sens que cela va prendre chez l'autre, et qu'on ne sait pas jusqu'à quel point on est coupable. Et j'étais moi, si peu absolu dans mon jeu que tu restais impuissant devant ces fluctuations, cette retraite constante, ce « colimaçon », que tu n'arrivais ni à l'admettre en bloc, comme un fait acquis, ni à lui imposer une complicité d'autres fois. Il y avait aussi que cette partie se joue dans le retrait de chacun de nous, au plus intime et plus solitaire, sur un plan où tout prend une valeur absolue. On a toujours aimé jouer avec des valeurs absolues, mais auparavant, cela ne prenait pas le poids, la culpabilité d'un engagement volontaire, conscient. Sachant maintenant, c'est-à-dire acceptant que ce péché pose un rapport entre Dieu et nous, cherchant mais ne connaissant pas encore profondément ce que j'engageais, et comment, je n'osais présenter à l'extérieur, à la connaissance des *autres* ce rapport, une chose dont la valeur était absolue et que j'aurais engagée à la légère, avec tout son poids sur le monde. Par contre, j'étais trop lâche et trop emmêlé encore en moi-même et tout l'égoïsme, et toute l'inconséquence et toute la superficialité, pour avoir un renoncement complet à l'intérieur qui me permît de comprendre sans rien refuser ce qui s'offrait à moi. Et comme l'amour me manque, c'est par la compréhension et la volonté que je dois y suppléer selon moi. J'ai à trouver les choses plus qu'à les accepter. Je n'ai pas grand-chose à refuser, tant à acquérir.

Voilà, je crois, parmi les causes qui nous avaient séparés. Malgré tout, je crois que cette année, quelques moments, nous avons été plus près l'un de l'autre que depuis longtemps.

Tout cela aussi, comme tu vois, tourne autour de la découverte de la personnalité humaine, découverte vivante selon l'exigence des faits, de la réalité. Et dans cette découverte beaucoup a été amené pour moi par la lecture de Dostoïevski. Je ne vis pas constamment le drame, l'angoisse. Cela me tombe dessus, et cela s'en va. Il me faut le rejoindre ailleurs que dans sa réalité première, actuelle, si je veux me tenir en contact avec lui, c'est-à-dire en contact avec les exigences qu'il impose. L'art et la philosophie me sont un moyen pour cela. C'est par eux que je puis rejoindre et vivre les réalités élémentaires, les rejoindre pleinement, continuement, les réalités profondes. Je crois que je devrais lire du Dostoïevski une fois par mois. Cela me retrempe. Cela m'est exigeant par le plongeon dans la violence de son chaos, par l'exaltation de sa lumière. Le « Petit » est abonné au Fraser, je crois. Demande-lui donc s'il ne pourrait pas m'avoir quelqu'un des romans de Dostoïevski. Je les lui renverrais à courte échéance. Dis-lui que je lui écrirai aussi sous peu et lui ferai parvenir en même temps *Adam et Eve* et *Une Main* de Ramuz.

A propos de saint Bernard, j'ai hâte d'en lire. Je suis sûr que j'aimerai cela. Je suis si heureux que tu aimes cela, que tu puisses maintenant retourner aux mystiques, à l'*Imitation* que je goûte de plus en plus. L'idée que tu me cites: « Le rôle du libre-arbitre, c'est d'être sauvé — Consentir est pour lui la même chose qu'être sauvé; » cela me fait penser que tous ces chemins sont bien rapprochés, que c'est absolument *avec* saint Thomas, qui pose

la liberté sur la nature, c'est-à-dire une nécessité et non pas une indépendance, et pour qui tout est consentement, pour l'esprit consentement à la vérité, pour l'être consentement à son destin et ses conditions. Toute une affaire de nature, toute une affaire de nécessités, une rigueur partout présente qui commande, qui appelle. Une « réalisation ».

Je viens de faire jouer une fois encore mon quatuor de Schubert. Tu l'entendras quand tu viendras. Tu vas en être fou. Le plus clair et le plus sombre de Schubert. Le tragique de Schubert, ce tragique ouvert, tout chaud, tout délié. Et partout ce chant qui n'est qu'à lui, dont on ne voit pas le commencement, comme si c'était toujours là, tellement ça nous réjouit naturellement et nous met d'accord avec lui.

Je mène une vie tranquille. Je vois peu de gens et trop encore à mon avis. Je n'aime pas l'« être ensemble », à mesure que je vieillis. Je n'ai rien à dire. Surtout quand on se connaît, sans être par ailleurs unis par les liens de l'amour ou de l'amitié, on n'a rien à se dire. C'est toujours la même chose. On tourne autour, et c'est inutile, ou on se bat, et c'est inutile. On est tellement différents, et la plupart des gens sont tellement fermés sur leur petit univers, que pas un mot n'y entre sans changer de sens, sans n'être plus vrai; que rien n'y entre. Ou bien on ignore l'univers de l'autre, ou bien on s'y oppose en bloc, et c'est pire. Mais les hommes aiment beaucoup mieux se battre qu'être seuls. Ou bien être aveugles; ne pas voir étant le moyen de toutes compromissions. Etre ensemble, c'est se toucher par l'extérieur; se toucher par l'extérieur, c'est se battre. J'arrive à croire, excessivement peut-être, qu'il n'y a pas d'autre vie que l'intérieure, l'être et le

connaître. Ce n'est pas que je méprise l'exubérance, la vraie, et les formes extérieures du mouvement et de l'exaltation. Mais ils ne m'intéressent que comme signes de l'être, de l'identité intérieure. Or la solitude est le commencement de la vie intérieure. Ceux qui n'ont pas été seuls, ils n'ont pas compris. Ceux qui n'aiment pas être seuls n'aiment pas comprendre.

Il est vrai qu'il y a l'amour. Il y a ceux qui s'aiment, qui ont besoin d'être ensemble, et qui étant ensemble, sont. Il y a ceux qui étant ensemble, se réunissent, communient. Et d'amours, il y a celui de passion et il y a celui de charité. Il me semble que j'ai à peine commencé à réfléchir sur ces choses. On voit bien d'où cela part; c'est un besoin absolu de posséder: un besoin de posséder plus ou moins élevé, comme quand on veut avoir un morceau de gâteau, ou quand on veut vaincre un ennemi, ou quand on veut comprendre quelque chose, ou quand un peintre veut rejoindre un vert qu'il voit, une courbe qui chante. On voit bien d'où cela part; c'est en nous latent, et tout à coup cela s'applique à tel objet ou telle occasion. Pourquoi vouloir un morceau de gâteau? c'est qu'on est gourmand ou qu'on a faim; pourquoi vouloir comprendre quelque chose? c'est que l'intelligence est pour comprendre et qu'elle a faim. Ça part d'un vide qui veut être plein, d'une aptitude. Mais comment est-ce que ça se produit et qu'est-ce qui se produit. Pourquoi est-ce que je veux tel gâteau au lieu de tel autre et que j'ai soif de comprendre telle chose au lieu de telle autre? Ça se complique; c'est gratuit dans l'apparence et il faut y découvrir des nécessités. Et ces nécessités premières sont souvent gratuites; affaire d'habitudes, de circonstances, d'éducation, etc. Alors, il faut chercher des nécessités secondes, et des troisièmes. Et c'est plein de mystères en route.

Qu'est-ce qui se produit quand je veux tel morceau de gâteau? Il se produit qu'il y a en moi une partie de mon goût accessible à ce goût particulier, une correspondance quoi, une sensibilité plus sensible agréablement, à telle odeur, à tel goût. C'est ainsi qu'en amour il y a sur le plan physique une affaire d'affinités sensorielles. On peut se rencontrer là. Un désaccord là est dangereux, sauf un amour très haut. Mais un accord là ne suffit pas. Car on aime une chose de tout soi-même selon tout elle-même. Et une personne, c'est avant tout une âme. Donc on aime une personne par correspondance sensible, et puis une certaine inflexion sensible de son esprit, un charme, une force, et tout ce temps-là, on ne l'aime pas: on aime ceci, cela d'elle, on ne l'aime pas; on ne désire pas le tout d'elle, ou on le désire mal. On peut se faire illusion, ramener toute une personne à telles correspondances; mais c'est dangereux: le désaccord finit par venir, ce qu'on ne voulait pas voir finit par prendre toute la place.

On doit enfin en arriver à désirer l'âme d'une personne. Or l'âme est essentiellement inaliénable, incommunicable. En face d'une âme, on est en face d'une solitude. On est en face d'une identité séparée dont le destin se joue en dedans d'elle-même. Elle est conditionnée par un destin personnel qui n'a pas à tenir compte de nous. Nous n'avons aucun droit sur elle. Et du même coup, devant cette autonomie de la personne, on est rejeté dans sa propre solitude, au fond de soi-même, dans ce point centre où tout est lié par le conditionnement d'une destinée intemporelle, où tout le problème se résume encore à l'intérieur du moi, dans la solitude.

Désirer posséder une âme, qu'est-ce que cela veut dire? Il y a bien des sortes de possessions. Il y a la possession

brutale: elle est incompatible avec l'amour, car elle ne possède pas selon toute la personne, selon sa volonté et sa destinée. Il y a la compréhension qui est possession de l'intelligence, qui ne possède pas selon tout nous-même, pas selon le cœur et la volonté. Posséder une âme, qu'est-ce que cela veut dire, comment cela se fait-il? Cela ne veut rien dire, et cela ne se fait pas. Posséder une âme, c'est une tentative diabolique et impossible. Car c'est une solitude qu'on ne rejoint pas, n'étant pas faite pour que nous la rejoignions. On peut l'attirer, l'influencer par l'extérieur; on ne la rejoint pas. Car enfin, posséder, qu'est-ce que c'est? Je dis que je possède un arbre. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce avoir l'arbre au détriment des autres? Qu'est-ce que ça me fait que les autres aient l'arbre avec moi? Tout ce qu'il y a, c'est que je puis empêcher qu'on coupe l'arbre. Mais, et c'est le point important, je puis me servir de l'arbre; mais dès que je m'en sers, ce n'est plus l'arbre. Je le coupe, j'en fais du bois de chauffage: je préfère le feu à l'arbre, je fais de l'arbre du feu; ce n'est plus l'arbre, c'est du feu. J'en fais un poteau; ce n'est plus l'arbre, c'est un poteau. Posséder, c'est avoir quelque chose et en pouvoir faire quelque chose de meilleur pour soi, en fonction de soi. Vouloir posséder une personne, c'est vouloir en faire quelque chose de meilleur pour soi. Et cela ne se fait pas: une personne n'est un bien pour soi qu'en autant qu'elle est un bien pour elle-même, un bien en elle-même, et elle n'est un bien pour elle-même qu'en tant qu'elle est libre de moi.

Mais je m'embourbe depuis deux pages! Quel charabia. Je suis fatigué, je divague. Je recommencerai demain. Bonsoir.

Donc, il y a la possession utile, pratique, qui n'a rien à faire avec l'amour parce qu'elle n'a rien à faire avec la chose tout entière, la chose même. Est-ce que j'aime l'arbre pour le couper et en faire du feu? Non, j'aime le feu. Pourquoi est-ce que j'aime le feu? Parce qu'il me réchauffe, me fait plaisir. Le plaisir est un besoin comblé. C'est une plénitude par rapport à un vide. Mais par rapport à un vide. C'est-à-dire que tous nos vides naturels peuvent être comblés qu'on serait encore vide, c'est-à-dire que le rapport est imparfait du vide à la nature qui le comble, c'est-à-dire que notre désir est absolu.

Qu'est-ce donc que posséder cet arbre, et comment cela se fait-il, puisque par la possession pratique je ne possède pas l'arbre, mais le feu? Et pour le feu, c'est la même chose, qui recule à la chaleur; ainsi de la cause à l'effet. Posséder cet arbre, est-ce aimer cet arbre? Non, aimer cet arbre c'est désirer le posséder, et c'est que je ne le possède pas; car aimant cet arbre, j'éprouve en moi une douleur, parce que cet arbre est là et que je suis ici, que je ne le possède pas. C'est comme un besoin d'être cet arbre.

Tout cela est un désir d'être. Quand on possède beaucoup d'être, de vie, d'énergie vitale en acte de désir, on désire beaucoup de choses, être beaucoup de choses, on désire intensément ces choses, avoir ces choses; et les ayant, on n'est pas comblé, on veut être elles. Et en diminuant, moins on a d'être, moins on est.

Mais être cet arbre, cela ne se fait pas. C'est une grande angoisse et un grand mur de pierre contre notre front. C'est une grande solitude de nous vis-à-vis cet arbre. On ne l'a pas, on ne peut pas l'avoir. On est, on reste à sa poursuite. L'art est un mode pour le serrer de plus près, c'est-à-dire pour l'acquérir par tout l'être, c'est-à-dire l'avoir assez en soi pour le recréer, le recréer pour

l'avoir assez en soi. Mais, on arrive où on n'avance plus guère, c'est-à-dire où l'arbre nous est étranger encore une fois. C'est pourquoi Baudelaire dit que l'artiste pousse un cri d'angoisse avant d'être vaincu par la beauté. Dieu seul possède l'arbre. Lui Seul Il l'a, Il l'est, Il l'aime. C'est pourquoi il faut toujours aboutir au Créateur, et que, quand Il se donne à nous, nous avons toutes choses. Saint François a le mieux possédé les oiseaux et les arbres.

Je n'arrive pas quant à moi à séparer l'art de l'amour, ou l'amour de l'art. Tout cela, c'est des signes. Quand on est enfant, tout ce qui est en bas est à nous. C'est des directions, des nécessités à partir de la seule, de la grande nécessité.

Pour une personne, c'est la même chose que pour l'arbre, mais c'est différent. Car tout nous est prêté; mais certains êtres comme utiles et d'autres comme compagnons. On peut faire de ceux-là des compagnons mais des compagnons on ne peut faire des utilités; tous les ordres sont élevables, mais aucun abaissable. Il n'est pas de voix de l'arbre qui s'élève disant: « Je ne suis pas feu, je suis arbre, ne fais pas du feu avec moi. » Car en effet il y a une loi utile de l'arbre d'être combustible. Mais d'une personne faire mon esclave, alors il y a une voix de la personne qui dit: « Je ne suis pas ton esclave; il est une partie de moi qui n'est pas ton esclave, ou qui ne l'est que volontairement, ou qui peut être reprise. Je suis libre, je suis étrangère. » Nous sommes liés par la loi qui est le sens de la nature, selon l'ordre des natures. Non seulement nous n'avons pas le droit, nous n'avons pas le pouvoir. C'est pourquoi toute offense contre le *droit* est une imposture, un mensonge, une tentative de folie et d'aveuglement.

Et tout ce temps-là, on n'aime pas la personne, mais soi-même, son propre bonheur. Mais j'aime une personne, je désire une personne. Alors qu'est-ce que je vais faire pour être elle, pour être avec elle. C'est-à-dire qu'on est avec ou qu'on est contre. On est avec l'arbre ou contre l'arbre. C'est en ce sens qu'il faut prendre « ensemble »; car on peut être ensemble et contre. Voici un autre et je me dis: « Je veux être avec », alors on dit: « nous ferons ce pas ensemble ». On fait quelques pas ensemble, et puis les deux pas ne s'accordent pas: tout à coup ils s'accordent, tout à coup non. Ensemble, cela veut dire de ramener deux à un. Et cela ne se fait pas. Il y a lui et moi: et tous les chemins sont différents. Tout à coup cela ne s'accorde pas; et c'est alors qu'on voit que quand cela s'accordait, c'était un mensonge ou bien un aveuglement. On était encore deux, seulement on ne le voyait pas. Si on avait vu, on aurait su qu'on était deux. Et cela se montre, cela s'apprend, de sorte qu'on est de moins en moins ensemble, de moins en moins *un.* Il y a Tristan et Yseult, qui sont morts, heureusement. Ils se sont perdus en eux-mêmes. Ils ne voulaient pas voir, ils ne voulaient pas être *deux* mais *un,* tuer les différences, se tuer, mourir avant de voir, de devenir deux, mourir en face d'une trop lourde impossibilité. Il y a D. H. Lawrence qui a voulu communiquer par le sexe, par la matière, devenir un dans la matière commune. Et il a trouvé une insupportable solitude, une pauvreté insupportable.

On est séparé, et quand on se rapproche tout à coup, qu'on sent ensemble, on s'aperçoit ensuite qu'on est davantage séparé. Etre l'autre, cela ne se fait pas. Cela se fait et se défait: c'est comme si, mais ça n'est pas. Alors il faut être avec. Se confondre, perdre conscience des

différences, mais en les retrouvant ne pas nous trouver contre, mais avec, être compagnons. C'est-à-dire pouvoir être seul et plus que seul. Ceux qui ne connaissent pas la solitude, qui n'ont pas la solitude, quand ils se retrouvent deux, ils sont contre. La solitude, ce n'est ni l'égoïsme, ni l'indifférence, c'est la charité. C'est le retrait en soi-même, la discrétion, et le problème rapporté à son centre qui est le perfectionnement de la personne.

Il n'est rien que nous détestions comme l'indifférence. C'est que nous ne savons pas être seuls, que nous ne voulons pas être seuls. Ma tante dit: « On s'entend parfaitement. » La paix, c'est l'absence de guerre. Nous sommes si éloignés l'un de l'autre que nous ne nous rencontrons jamais. C'est un être qui aime les alliances, et sentant mon indifférence, elle ramène la conversation sur l'art, la nature. Et là, je ne puis la sentir. Elle doit être surprise que, instinctivement, je me referme quand nous nous trouvons sur ce terrain, je me retire. Elle ne comprendrait rien de ce que je lui dirais, c'est là qu'on s'aperçoit qu'on est étranger, irrémédiablement. Cela parce qu'elle ne connaît rien à ces choses et ne les envisage pas simplement. Et puis elle cherche une complicité. La notion de complicité est extraordinairement féconde et troublante. Toute la vie sociale est basée là-dessus (la mauvaise). Parce que les gens ne peuvent supporter d'être seuls et que par en haut, ils ne peuvent se réunir, ne connaissant pas la charité, et parce que, à mesure qu'on s'élève ou qu'on approfondit davantage, le silence devient de plus en plus dense. Et puis, il faut être fort pour n'être pas menacé, quand on se pose en haut. Et puis, il faut d'abord être une solitude.

Ceux qui ne sont pas des solitudes, qui n'ont pas de retraite, il leur faut « être ensemble », se réunir, s'appuyer.

Dieu sait où je veux en venir. Il me semble qu'en partant, je le savais. Je me perds toujours en route! J'ai la manie de l'universel. Il y a des choses que je ressens, que je vois, une expérience personnelle et il me faut toujours en faire rapport à l'universel. C'est que je me demande par où on est seul, par où on est ensemble. Par où, comment, dans l'amour, on se rejoint. La complicité, comment cela marche-t-il? J'ai la tête comme un jeu de quilles où fût entré un chien. Parle-m'en, je t'en reparlerai. Il y a un tas de choses qui ne marchent pas. Je me sens tout à coup à vingt lieues de la réalité.

Je t'envoie avec la présente *Le Bal du comte d'Orgel* de Radiguet. Je viens d'en terminer la lecture et j'en suis tout émerveillé. J'adore cela. Lis-le, fais-le lire, si tu veux, par G., et renvoyez-le moi aussitôt. Je veux le relire. J'ai envie d'acheter toutes les œuvres de Radiguet. J'aime cela. C'est bien différent du *Grand Meaulnes,* mais cela rejoint des régions assez proches en nous. Quelle discrétion sous laquelle une telle intensité, quelle finesse, quelle jeunesse, quel sourire. Un trait si net, une ligne fine, claire, précise et tellement sensible. Et une poésie! Je suis emballé! Lis-le et parle m'en, c'est un paradis! Je suis sûr que tu vas adorer cela. (*Le Bal du Comte d'Orgel* ne t'arrivera que dans quelques jours. Malheureusement, je l'ai prêté).

Voilà, mon cher Jean, ma besace vidée pour aujourd'hui. Vide-moi la tienne bientôt. J'attends avec impatience de te lire.

Demande donc à Claude l'adresse d'André Laurendeau. Je la lui ai demandée il y a quelques jours et point de

réponse. S'il n'a pas le temps de m'écrire, donne-la moi toi-même aussitôt que possible. J'ai une lettre qui attend de partir depuis trois semaines. Dis-lui aussi de m'écrire, le paresseux!

A bientôt te lire, et puis te voir,

Cordialement,

de St-Denys.

Achevé d'imprimer sur les presses de la Librairie Beauchemin Ltée, à Montréal, le 6 novembre 1959.

Date Due

PRINTED IN U.S.A. CAT. NO. 24 161 BRO DART

au Canada
in Canada

AUGUSTANA UNIVERSITY COLLEGE
LIBRARY

1 1910 00085 6317

Imprimé au Canada
Printed in Canada